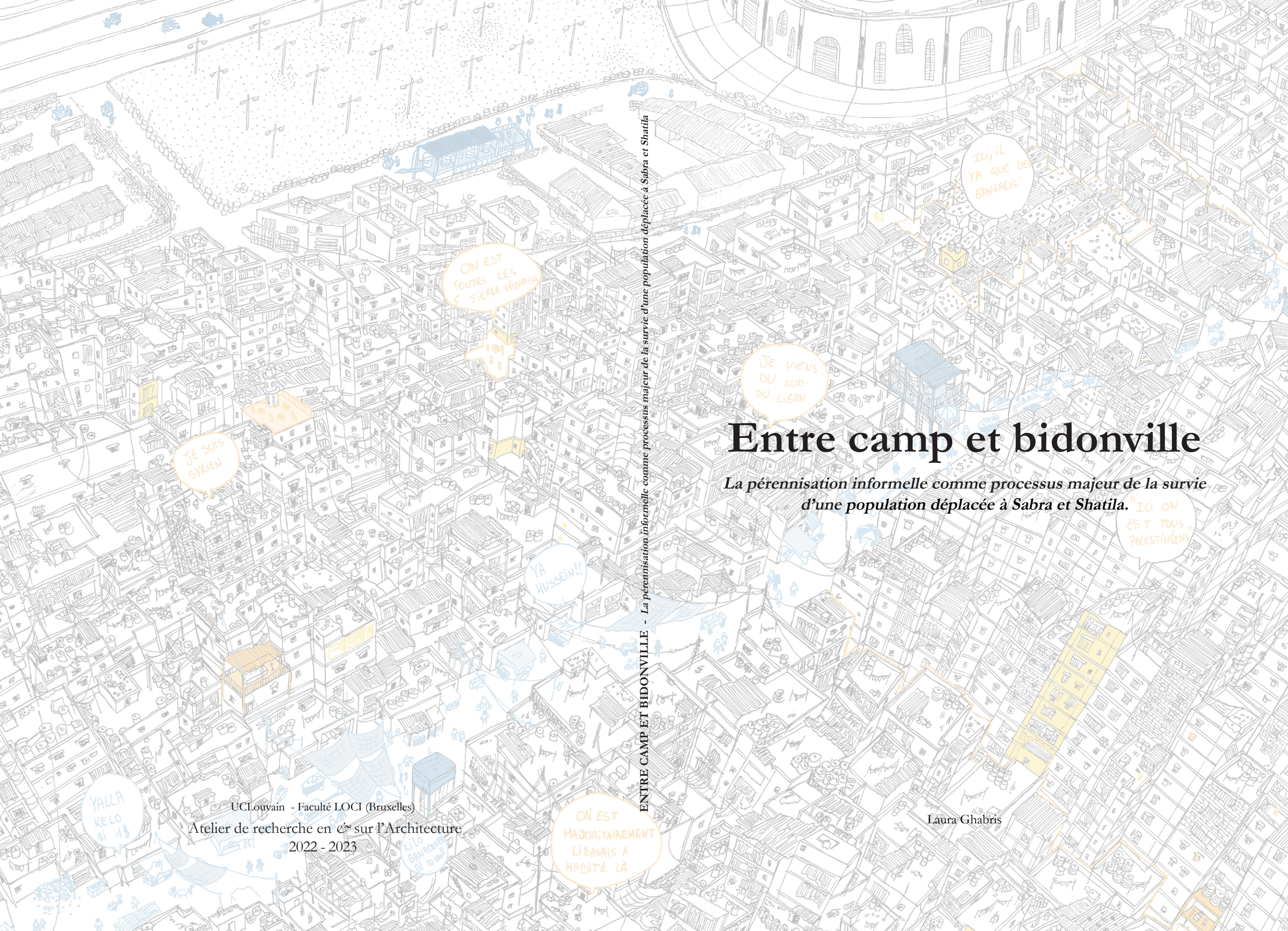




ENTRE CAMP ET BIDONVILLE - La pérennisation informelle comme processus majeur de la survie d'une population déplacée à Sabra et Shatila

Entre camp et bidonville

La pérennisation informelle comme processus majeur de la survie d'une population déplacée à Sabra et Shatila.

Laura Ghabris

UCLouvain - Faculté LOCI (Bruxelles)
Atelier de recherche en & sur l'Architecture
2022 - 2023

ON EST
TOUTES LES
S SIERRA LÉONNAISES

JE SUIS
SYRIEN

JE VIENS
DU SUD
DU LIBAN

ICI, IL
YA QUE DES
BANGALIS

"IÇI ON
EST TOUS"
PALESTINIENS

YA
HUSSEIN!!

ON EST
MAJORITAIREMENT
LIBANAIS A
HABITÉ LÀ

YALLA
KELO
BI 13

KILO
BAWANDA
BI 10 2000

Entre camp et bidonville

La pérennisation informelle comme processus majeur de la survie d'une population déplacée à Sabra et Shatila.

Atelier de recherche 2022-2023

TYPOLOGIES

Laura Ghabris

UCLouvain

Faculté d'architecture, d'ingénierie architecturale, d'urbanisme (Site de Bruxelles)

LBARC 2239 | Atelier de recherche : Typologies

Laura Ghabris

Co-promoteurs expert

Lucas Lerchs

Co-promoteurs

Andrea Anselmo

Cécile Chanvillard

Christine Fontaine

Gérald Ledent

UCLouvain
Faculté d'architecture, d'ingénierie architecturale, d'urbanisme (Site de Bruxelles)

Remerciement

Mes remerciements très sincères vont à mes enseignants et co-promoteurs Andrea Anselmo, Cécile Chanvillard, Christine Fontaine et Gérard Ledent pour leur soutien, leurs conseils et l'implication qu'ils ont eu tout au long de cette recherche. Je les remercie de m'avoir donnés la possibilité de travailler sur un sujet qui me fascine et qui, je l'espère, me suivra dans ma carrière. Je les remercie notamment pour leur confiance et leur enthousiasme qui m'a permis de me surpasser.

Je remercie mon expert Lucas Lerchs de m'avoir suivi tout au long de ce semestre, de m'avoir partagé ses connaissances sur le sujet, ses conseils et d'avoir apporté son point de vue sur cette recherche.

Je remercie mes collègues et mes amis sans qui mon expérience à l'UCLouvain n'aurait pas été la même durant ces deux dernières années, remplies de fous rires, d'échanges et de débats architecturaux.

Ce travail doit également beaucoup à mes parents qui m'ont toujours soutenu et poussée à donner le meilleur de moi-même durant ces années d'études. Je remercie finalement ma grande sœur Tania Ghabris sans qui toute cette expérience et ces échanges à Sabra et Shatila n'auraient eu lieu.

Merci à tous d'avoir été là.

J'aimerais dédier ce travail aux habitants de Sabra et Shatila, à tous ceux qui m'ont fait découvrir le quartier au travers de leurs expériences et par leur gentillesse, en espérant un jour aller au-delà de la recherche et de pouvoir réellement contribuer à l'amélioration de ces lieux.

Question :

Comment des structures spatiales peuvent-elles répondre aux besoins d'une mixité sociale, dans un territoire discriminé (et discriminant) où l'architecture informelle prédomine ?

Contexte :

Entre le camp de réfugiés palestiniens de Shatila et le bidonville de Sabra

Acteurs :

Les réfugiés palestiniens et syriens

Les libanais chiïtes

Les travailleurs immigrés (éthiopiens/es, sierra léonais/es, bengalis)

La municipalité de Ghobbeiri, de Beyrouth

Les ONG tel que l'UNRWA et Tahaddi

Table des matières

1	Sabra, Shatila et moi
2	Entre camp et bidonville, des spatialités et des sociétés étudiées
2.1	Définitions
2.1.1	Un camp
2.1.2	Un bidonville
2.1.3	Formel / informel
2.2	Informel et architecture
3	La lecture du territoire
3.1	Contexte historique et processus d'installation
3.1.1	Shatila : un camp produit par des réfugiés
3.1.2	Sabra : un bidonville produit par la pauvreté
3.1.3	Les événements marquants de Sabra et Shatila
3.1.4	Des espaces pérennisés
3.2	Entre droits humains et restrictions
3.2.1	Par les ONG
3.2.2	Par le gouvernement libanais
3.2.3	Les droits / les restrictions d'aujourd'hui
4	L'expérience vécue
4.1	Une analyse sur base d'une étude ethnographique (cf. Annexe indépendant : carnet de bord)
4.1.1	Les observations
4.1.2	Les entretiens
5	Un « chez soi » défini à quatre échelles
5.1	A l'échelle de la ville
5.1.1	Les limites visibles
5.1.2	Les rapports formels à la ville
5.1.3	Les rapports informels à la ville
5.2	A l'échelle <i>inter</i> -groupe
5.2.1	Les limites invisibles et imaginaires
5.2.2	Les différents types de groupes cohabitants
5.2.3	Les systèmes informels communs

5.3	A l'échelle <i>intra</i> -groupe
5.3.1	Les différents quartiers et leurs typologies
5.3.2	Les différents acteurs et leur mode de vie
5.3.3	Les systèmes informels de la cellule reproductive
5.4	A l'échelle de la cellule
5.4.1	Le logement entre planification et appropriation
5.4.2	Le « chez soi » et son confort
5.4.3	La hiérarchie et le concept de « propriété privé »
6	Des infrastructures spatiales aux infrastructures sociales
6.1	Infrastructure sociale
6.2	Des expériences vécues d'infrastructure sociale
6.3	Des propositions d'espaces qui fabriquent des infrastructures sociales
6.3.1	Un système de recyclage pour la ville
6.3.2	Un système de récupération des eaux dans l' <i>inter</i> groupe
6.3.3	Un espace pour les femmes dans l' <i>intra</i> groupe
6.3.4	Des espaces annexes pour la cellule
7	Une conclusion en guise de réflexion
7.1	L'informel comme source de réflexion
7.2	L'informel comme point de départ
7.3	Conclusion
8	Bibliographie
	Annexe indépendant

*« S'il est vrai que la ville est la projection sur le terrain
d'une société tout entière, la périphérie de l'espace urbain
beyrouthin par la variété de ses paysages illustre bien les
multiples contrastes de la société libanaise. » ¹*

1 BOURGEY et PHARES 1973: 110



Fig. 1: Un garçon de l'autre côté du mur, 28 décembre 2022

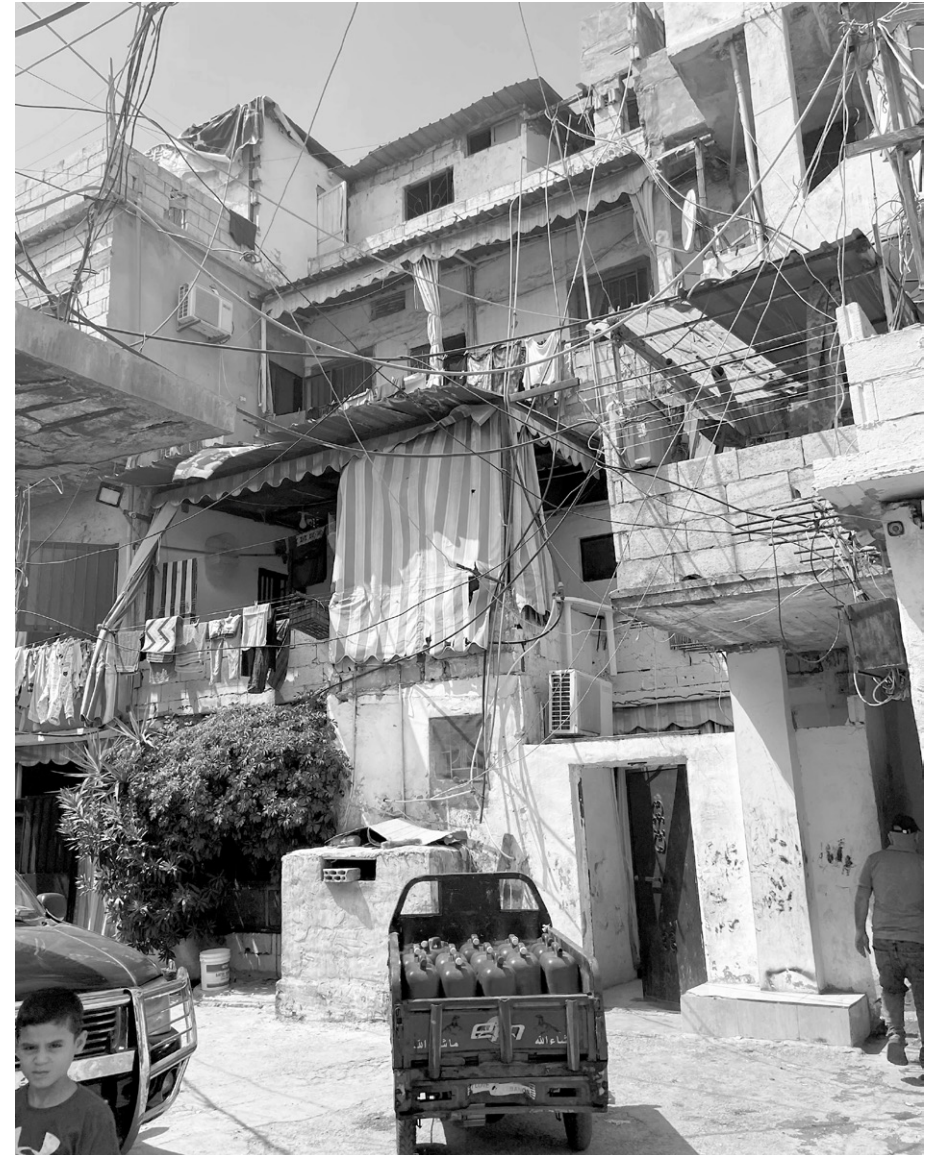


Fig. 2: Des habitats différents, 29 juillet 2022

1 Sabra, Shatila et moi

Remarque : Ce travail de fin d'études ne porte aucun avis sur les partis politiques concernés ou mentionnés.



Fig.3: Un paysage informel depuis la voiture, 27 décembre 2022

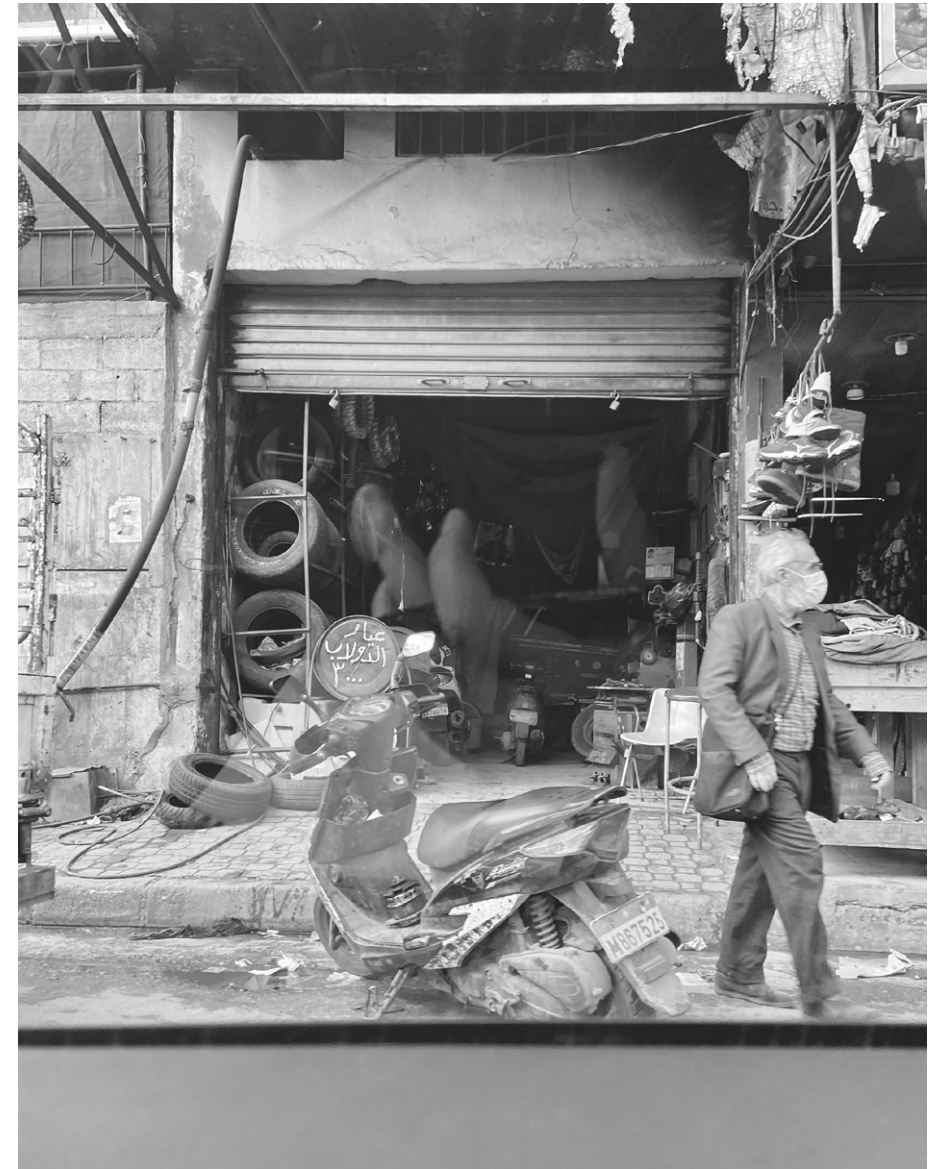


Fig.4: Des gens, des magasins, des motos et un espace pérennisé, 27 décembre 2022

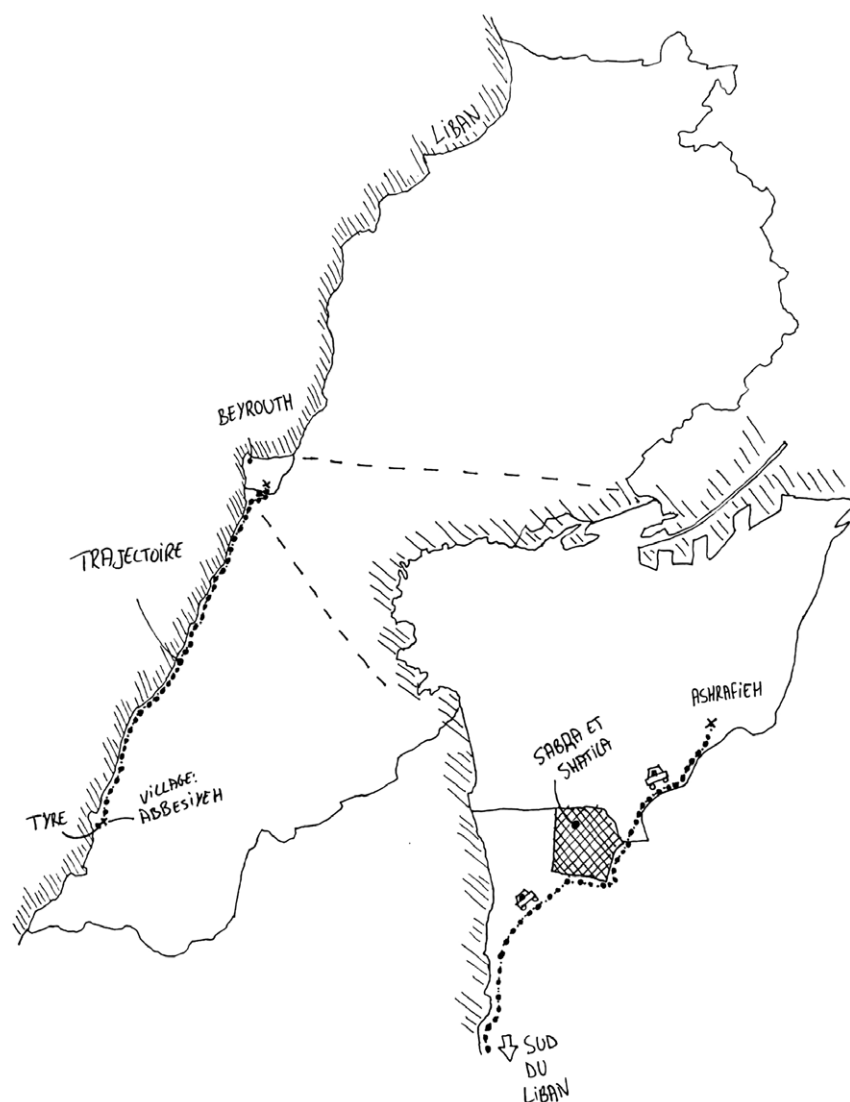


Fig 5: Mon trajet de Beyrouth au sud du Liban

Pourquoi les humains ne vivent-ils pas tous de la même façon ? Pourquoi certains sont confrontés à des conflits et d'autres mènent une vie paisible ? Pourquoi la ville est-elle divisée selon une hiérarchie où le plus pauvre est rejeté ? Pour quelle société devons-nous construire et dans quel but ? Comment l'architecture peut-elle rassembler ou, au contraire, séparer les personnes ? Des milliers de questions me tourmentent l'esprit alors que dans quelques mois, je deviens « architecte ». Un statut qui, à mes yeux, comprend des responsabilités sociales et politiques importantes, notamment vis-à-vis des populations les plus précarisées. L'ego de l'architecte², si bien décrit par Yona Friedman, devrait disparaître au profit des besoins des sociétés qui sont malheureusement trop peu représentés. C'est cette mission qui me tient à cœur et qui fait écho à ma vision de l'architecture et de son implication dans la société de demain.

Ayant vécu dans différents pays depuis mon enfance, depuis la Belgique, la République Démocratique du Congo au Liban, j'ai pu observer et comprendre différentes cultures et différentes façons de vivre. Cependant, aussi diversifiées soient-elles les unes par rapport aux autres, la question de la hiérarchie sociale et des inégalités reste présente, surtout en République Démocratique du Congo et au Liban. Le fait d'avoir vécu et étudié au Liban, à Beyrouth, durant mes années de bachelier, m'a notamment permis d'observer ces inégalités d'un point de vue plus personnel.

En effet, étant une jeune fille libanaise, musulmane chiite, vivant entre un quartier chrétien de Beyrouth durant la semaine et un village musulman au sud du Liban les week-ends, j'ai toujours pu être entourée de personnes dont la situation et le mode de vie étaient très différents les uns des autres. C'est notamment lors de mes passages de Beyrouth au sud du Liban que je voyais sans cesse la différence et la coupure qui existe entre Beyrouth et sa périphérie. Une périphérie dans laquelle les quartiers pauvres et les bidonvilles s'entassaient. C'est là que se situent Sabra et Shatila. Dans ces allers-retours entre mes semaines et mes weekends, je pouvais donc observer, de manière très extérieure, des lieux de ma ville où tant les constructions que les conditions de vie sont misérables. Cet état des choses me paraissait particulièrement injuste. Et cette injustice s'amplifiait encore, lorsque j'accompagnais ma sœur et/ou ma mère, dans les magasins de la rue longeant le bidonville et le camp, pour acheter de la marchandise, étant donné que c'était bien évidemment moins cher. Je pouvais alors apercevoir au travers de petites ruelles et du « souk »³ le bidonville et ses particularités. Pour la plupart des gens de Beyrouth, cette zone semblait receler des dangers extrêmes, et constituer un espace où il ne fallait jamais mettre les pieds. Si certains préjugés pouvaient s'avérer vrais dans certains cas, ils ne devraient pas être généralisés puisqu'ils réduisent tout habitant de Sabra et Shatila à des personnes mal intentionnées. Les marchands que connaissaient ma sœur et ma mère n'avaient, en effet, rien de malveillant, mais vivaient pourtant dans des conditions inhumaines. C'est dans ces circonstances et face à ces contrastes que mon regard a changé et qu'un intérêt profond pour cette zone est apparu. Car en effet, une chose m'intriguait : dans cette zone où la société était méprisée et jugée par son apparence, l'architecture me paraissait étonnamment « humaine ».

2 FRIEDMAN 1979 : 21

3 Le « souk », mot en arabe qui signifie le « marché »

2 Entre camp et bidonville, des spatialités et des sociétés étudiées

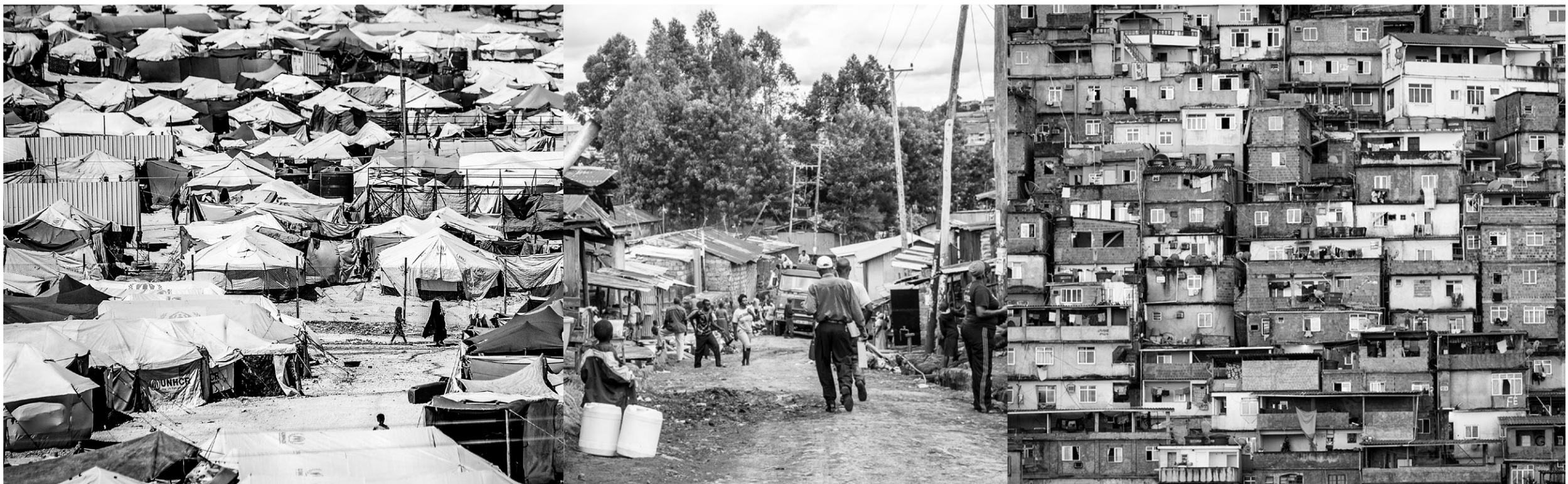


Fig 6: Des camps et des bidonvilles dans le monde
Le camp d'Al Hol en syrie, le bidonville de Nairobi et les Favelas
Photo de Delil Soukiman, d'Entraide Missionnaire et de umstur⁴³

Submergé dans un monde où les crises économiques s'intensifient, les populations déplacées font face à des inégalités sociales, des conflits politiques mais aussi à au rejet de leurs droits les plus primordiaux. Nombreux sont ceux contraints de vivre dans des situations difficiles et de se satisfaire de ce qui leur est proposé (et souvent non proposé) dans les marges de nos sociétés. La population entre alors dans un processus d'installation informelle, où les notions de survie et de « chez soi »⁴ se juxtaposent. Pour comprendre ces lieux de « relégation » ou de « stationnement », il faudrait en décortiquer les aspects sociologiques et anthropologiques, mais aussi analyser les contextes historique et géopolitique dans lesquels ils sont apparus.

Au premier abord, deux types de lieux peuvent être repérés dans le territoire de Sabra et Shatila, d'un côté le camp et de l'autre le bidonville. Des espaces utilisés et aménagés de façon informelle dans l'idée d'héberger des individus qui ne trouvent pas de place officielle dans la ville de Beyrouth. Il est alors important d'aborder dans un premier temps ces notions et leurs significations pour ensuite approfondir ces définitions par réflexions par des écrits d'architectes, de sociologues, urbanistes, théoriciens, etc.

2.1 Définitions

C'est entre espace et population déplacée, accès et rejet, formel et informelle que les notions de camp et de bidonville se définissent au fur et à mesure des années devenant des contextes d'étude, de recherche, mais surtout de vie. Combinant théorie et proposition architecturale, ces termes nous accompagneront, tout au long de ce travail de fin d'étude, pour décrire Sabra et Shatila. Ainsi, c'est au travers de quelques définitions et citations que la recherche commence et prend forme.

4 HEYNEN 2022: 395-416

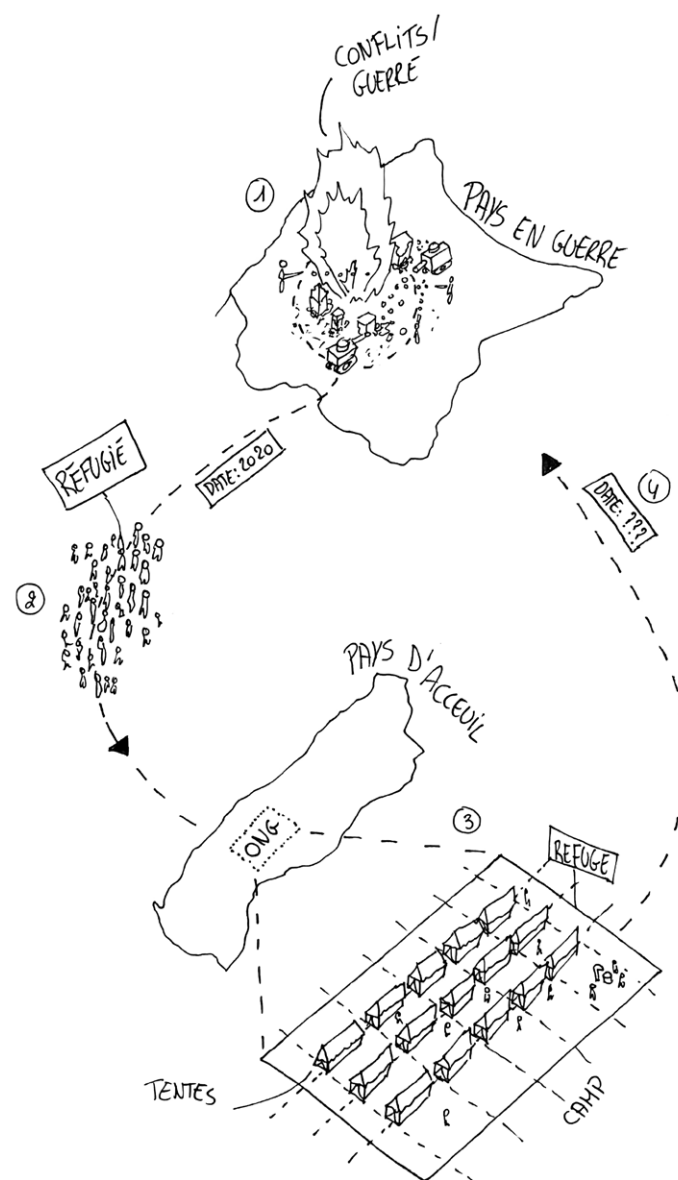


Fig.7: Le schéma de création d'un camp de réfugié

2.1.1 Un camp

Le camp est défini⁵ comme un « lieu où, pour des raisons exceptionnelles ou politiques, sont rassemblées et installées des personnes ; l'ensemble des installations et des personnes qui y vivent : camp de réfugiés ». Une notion que l'on retrouve notamment dans d'autres contextes tels que le campement militaire ou encore le camping. Tous trois se basent sur la mise en place d'un abri éphémère avec une structure légère comme la tente. Cette dernière est la représentation du camp de réfugiés, mis en place par des organisations non gouvernementales, tel que l'agence des Nations Unies pour les réfugiés (UNHCR), dont le but est d'agir en toute urgence face à des problèmes géopolitiques tels que des guerres, des conflits ou encore des catastrophes naturelles. Ils sont chargés d'apporter des solutions à long terme⁶ aux personnes déplacées. Le camp de réfugiés représente donc la conception d'un lieu d'exception, créé temporairement dans le but d'accueillir des personnes déplacées ayant le statut de réfugié. C'est tout simplement un lieu premier de refuge.

« Ces espaces en suspension [...] deviennent généralement de puissantes formes de contrôle social et spatial. Ils surgissent à chaque fois que la relation entre l'espace territorial et la population entre en crise. »⁷

Au-delà de cet aspect de refuge, le camp est un espace où de nouvelles formes de relations spatio-temporelles se créent entre la population déplacée et le territoire qu'elle vient occuper. C'est un espace où la surveillance est souvent armée et où les habitants ont un rapport lointain à la citoyenneté car ils n'appartiennent pas au pays d'accueil.

« Bien que l'établissement de camps de réfugiés soit rhétoriquement justifié par une intention humanitaire et un discours de conception technocratique, ils restent une question essentiellement politique. [Il passe] d'un espace purement humanitaire à un espace politique actif, incarnation et expression du droit au retour. »⁸

Il devient alors un espace politisé où les générations s'accumulent au fur et à mesure du temps et « où les gens naissent et meurent en attendant de rentrer chez eux »⁹.

⁵ Définition du Larousse, éditions Larousse 2019

⁶ UNHCR, l'Agence des Nations Unies pour les Réfugiés 2001-2023: <https://www.unhcr.org/>

⁷ PETTI 2013: 34, traduit par Google Translate, d'après: « These spaces in suspension, summoned into being by security concerns, usually become powerful forms of social and spatial control. They emerge every time the relationship between the territorial space and the population enters a state of crisis. »

⁸ PETTI 2013: 31, traduit par Google Translate, d'après: « Although the establishment of refugee camps is rhetorically justified by humanitarian intent and technocratic design discourse, they remain an essentially political issue. [...] from a pure humanitarian space to an active political space, the embodiment and the expression of the right of return. »

⁹ PETTI 2013: 32

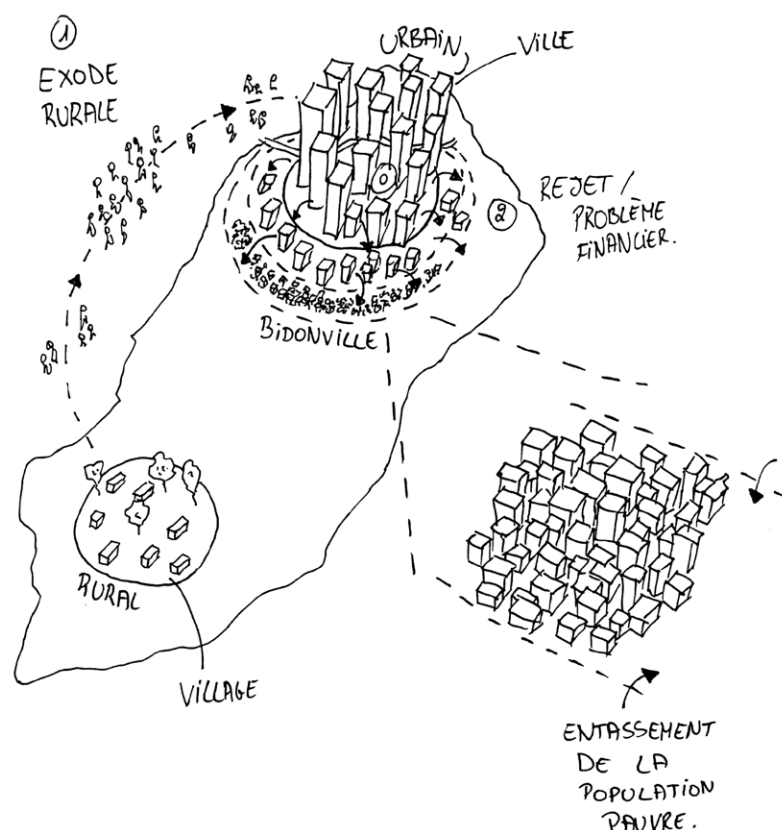


Fig.8: Le schéma de création d'un bidonville

2.1.2 Un bidonville

Le bidonville, quant à lui, est défini comme étant une « agglomération de baraquas où s'entasse la population misérable d'une grande ville »¹⁰ et en devient même l'image péjorative de cette dernière. Résultant d'un mouvement migratoire de la population des zones rurales vers les zones urbaines depuis les années 50¹¹, les bidonvilles se développent peu à peu dans des conditions pas toujours adéquates et ce jusqu'à nos jours. En effet, caractérisé par des constructions illégales faites à partir de bricolage de matériaux de récupération tel que des bidons, de la tôle, du plastique, etc., ces lieux permettent d'abriter une partie de la population déplacée pour une durée indéterminée mais souvent longue.

« Il s'agit d'un type d'habitat non planifié, construit par les habitants eux-mêmes, sur un terrain occupé de façon illégale : engendré par l'impécuniosité chronique des classes démunies et aussi par l'insuffisance de la construction de logements à bon marché par suite de la spéculation sur les prix des terrains, il est le plus souvent localisé à la périphérie des villes. »¹²

De nos jours, les bidonvilles sont l'image criante de l'inaction des forces étatiques face à des problèmes tels que la gestion des inégalités qui règnent de différents pays. Beaucoup plus présents dans les pays du Tiers-Monde, ces espaces illustrent et cristallisent la misère, l'insécurité et le désordre économique qui règnent dans le pays tout en témoignant des inégalités présentes au sein de la population.

« Le bidonville résulte d'une occupation de fait, illégale, du sol dans les secteurs des périmètres urbains ou suburbains considérés comme inutilisables ou dangereux : fortes pentes, sols ravinsés, [...] zones laissées vacantes par leurs propriétaires ou par les municipalités. Elles sont alors occupées, sans qu'aucune viabilisation ne soit assurée, par des populations fréquemment sans emploi et sans ressource ou revenu de l'extérieur ; souvent de régions rurales, et attirées par l'espoir d'un travail en ville. »¹³

En 2014, l'UN-Habitat compte jusqu'à 881 millions de personnes habitant dans les bidonvilles dans le monde et les estimations montrent que ce phénomène ne fait qu'augmenter avec le temps, étant donné l'augmentation de la population dans les zones urbaines, le taux de chômage élevé ou encore à la mauvaise planification du territoire.¹⁴

¹⁰ Définition du Larousse, éditions Larousse 2019

¹¹ LAUBER 2014-2015 : 9

¹² CHESNAI ET LE BRAS 1976 : 8

¹³ LAUBER 2014-2015: 9

¹⁴ UN-Habitat 2012-2023: <https://unhabitat.org/>

La publication Housing Cairo ¹⁵ présente cette question de l'informel de manière très claire :

« Essayer d'identifier une condition qui dépasse la polarité que suppose l'informalité (formel/informel) - ce qui n'est pas utile pour aborder les questions urbaines - l'informalité est une condition de complexité où les initiatives individuelles sont prioritaires sur les règles prédéfinies des autres. » ¹⁶

« L'informalité est la réponse des gens à une structure d'injustice urbaine où l'État n'a pas réussi à leur fournir des terres et des ressources abordables ; n'a pas réussi à mettre en place un cadre de gouvernance urbaine efficace, transparent et réactif ; et n'a pas réussi à répartir les ressources publiques de manière juste et équitable entre les différentes zones urbaines. L'informalité urbaine au Caire est l'arme des pauvres contre l'hégémonie et l'indifférence de l'État. » ¹⁷

« Qualifier un quartier d'informel est une expression juridique négative de la perception qu'en à l'État et peut entraver son développement. D'autre part, décrire un quartier comme dépourvu d'eau, de maisons habitables, de sécurité d'occupation identifie des besoins spécifiques auxquels il convient de répondre. » ¹⁸

15 ANGELIL 2016

16 ANGELIL 2016: 32 cité par Nabil Elhady, traduit par Google Translate.

17 ANGELIL 2016: 32 cité par Kareem Ibrahim, traduit par Google Translate.

18 ANGELIL 2016: 33 cité par Yahia Shakwat, traduit par Google Translate.

2.1.3 Formel / informel

Les espaces générés dans le camp et le bidonville sont principalement de l'ordre de l'informel. Étant la caractéristique spatiale principale que ces lieux partagent, il est important de la comprendre car cette notion peut parfois varier suivant le contexte. Selon sa définition actuelle, l'informel est quelque chose « qui n'est pas soumis à des règles strictes, officielles »¹⁹ contrairement au formel qui lui est quelque chose de clair, net et précis. Dans la plupart des cas, ce terme est associé à une image très précise, celle du logement pauvre.

*« Un type de logement dégradé, chaotique, de mauvaise qualité, spontané, semblable à un taudis, abritant généralement des populations plus pauvres incapables de se permettre ou autrement incapables d'accéder à une maison sur le marché formel. »*²⁰

Une dichotomie entre le formel et l'informel apparaît alors montrant d'un côté leur interdépendance et leurs connexions²¹ et d'un autre, elle témoigne de l'indépendance des êtres humains vis-à-vis d'un système de règles mis en place par un groupe d'individus. En effet, selon John Turner, l'urbanisation informelle se traduit au travers de la possibilité de créer, de bâtir et de vivre par soi-même en toute liberté. Il dépolitise ainsi cette notion.

*« On peut distinguer trois types de liberté par rapport à l'urbanisation informelle. Premièrement, 'la liberté d'auto-sélection de la communauté' [...]. Deuxièmement, 'la liberté de budgétiser ses propres ressources'. [et] 'la liberté de façonner son propre environnement'. »*²²

C'est notamment ce qu'évoquent Roy et Al Sayyad lorsqu'ils font référence à une « logique organisatrice, qui émerge sous un paradigme de libéralisation »²³ qui va au-delà de l'image qu'ils veulent imposer, celle de l'urbanisation pauvre et de la marginalisation d'une partie de la population.

L'informel se définit donc, dans cette recherche, à travers la manière de construire, de planifier ou encore de mettre en place un habitat selon les besoins premiers d'un habitant, sans limite prédéterminée, que ce soit dans un camp ou dans un bidonville.

19 Définition de l'Internaute, édition par CCM Benchmark Group 2022

20 ANGELIL 2016: 32 cité par Nabil Elhady, traduit par Google Translate, d'après: « Trying to pinpoint a condition that goes beyond the polarity that informality assumes (formal/informal) - which is not useful in approaching urban issues-informality is a condition of complexity where individual initiatives are prioritized over others' preset rules. »

21 HEHL 2012: 11

22 BALLEGOOIJEN et ROCCO 2013: 6, traduit par Google Translate, d'après: « one can distinguish three types of freedom in relation to informal urbanization. First, 'the freedom of community self-selection [...]. Second, the 'freedom to budget one's own resources'. [and] 'the freedom to shape one's own environment'. »

23 HEHL 2012: 12

2.2 Informel et architecture

Dans un contexte plus précis comme celui de Sabra et Shatila, les notions de camp et de bidonville se juxtaposent et s'entremêlent. A l'instar d'autres contextes d'urbanisation informelle tels que Mumbai, Nairobi, Lagos, etc., ces espaces méritent d'être étudiés comme la ville dense traditionnelle. Ils sont ainsi des terrains propices à la recherche et aux questionnements tant pour faire évoluer nos regards que notre pratique d'architecte. Ce sont des lieux où les idées préconçues se délitent et où un apprentissage nouveau est mis en lumière à travers le mouvement des populations, leurs traces de pérennisation dans l'espace et leurs appropriations territoriales. S'attacher à comprendre ces lieux informels n'est pas un défi marginal puisqu'il s'agit ici du quotidien de plus de 1/7 ème de la population mondiale.²⁴

Dans la plupart de ces lieux, tout commence par des déplacements humains, qui en générale, induisent soit l'intégration soit l'exclusion de cette population décrite comme « vulnérable »²⁵ par son impuissance à agir. Ces minorités, généralement pauvres, sont parfois oubliées et mises de côté dans l'aménagement du territoire, tout en recevant une étiquette péjorative. Les individus sont alors réduits à leur statut ou à leur moyen financier, générant alors une stigmatisation au sein de la société. Le lieu qu'ils occupent est alors décrit comme un « hors lieu » ou comme un espace où le « mode de gouvernementalité »²⁶ qui y règne, les différencie du reste. Michel Agier va même jusqu'à projeter l'idée du rejet de ces populations :

« La solution du camp [...] pour tenir à l'écart ce qui dérange, pour contenir ou rejeter ce qui, humain, matière organique ou déchets industriel, est en trop. L'encampement du monde se présente ainsi comme l'une des formes du gouvernement du monde, une manière de gérer l'indésirable. »²⁷

Cette position provoque un enfermement des habitants sur eux-mêmes, créant une barrière imaginaire avec le reste de la ville. En ce qui concerne les camps, des conditions d'accueil, pas très « attractives »²⁸, sont souvent mises en place pour réduire l'immigration des individus. Au Liban, par exemple, un réfugié palestinien est dans l'interdiction d'exercer un métier en dehors de son terrain d'accueil. De même, au Danemark les réfugiés sont hébergés dans des tentes non chauffées en hiver pour éviter toute propagation du phénomène migratoire²⁹. Ce sont donc des conditions qui compliquent leurs installations et les plongent dans un environnement de misère.

²⁴ UN-Habitat 2012-2023: <https://unhabitat.org/>

²⁵ YOUSSEF et EL BABA 2017 : 1

²⁶ MEADOWS 2016: 7

²⁷ AGIER 2014: 11

²⁸ BABELS 2018: 26

²⁹ BABELS 2018

Avec le temps, la survie va progressivement prendre place dans la vie quotidienne de ces lieux informels. L'apport d'infrastructures spatiales pérennes s'impose alors comme une nécessité pour la création d'un « chez soi », d'une maison qui provient du désir de sortir du cadre de restrictions. Une action qui entre dans le processus de « fabrication de maison[s] »³⁰ où les déplacés construisent des espaces qui en quelque sorte, leur appartiennent. Ce concept serait en lien direct avec l'idée du déplacement. En effet, « le déplacement est une pratique spatiale à travers laquelle les populations déplacées contribuent aux processus de territorialisation, de prise en charge familiale à différentes échelles spatiales et d'urbanisation. »³¹ Les habitants (qu'ils soient réfugiés ou non) se retrouvent alors forcés de trouver de nouvelles stratégies d'installation, notamment avec la notion de temporalité qui se prolonge comme l'évoque G. Agemben dans *Homo Sacer*,

« Le camp est l'espace qui s'ouvre quand l'état d'exception devient la règle. Dans le camp, l'état d'exception, qui était une suspension temporaire de l'état de droit, est désormais donné comme l'aménagement spatial permanent. »³²

Avec la pérennisation des lieux informels, le territoire d'installation se densifie de plus en plus par l'intermédiaire de bâtiments en dur qui commencent à s'y édifier. Brique par brique, les habitations se créent un habitat et s'ancrent dans le site contrairement à ce que proposaient les premières politiques d'installation des ONG qui étaient de l'ordre de l'éphémère. C'est notamment ce que développe Fiona Meadows, « habiter le campement, c'est s'abriter dans un habitat temporaire qui peut durer. Le campement qui dure, c'est le bidonville, presque la ville. »³³ Un paramètre temporel qui permettra donc la « fixation des populations »³⁴ dans ces espaces.

Une pensée autour de la construction de l'habitat se développe alors ; « la (re-) réflexion sur ce que signifie imaginer, concevoir et créer des « maisons » dans des contextes de déplacement humain. »³⁵ Une réflexion assez complexe sachant que l'habitat sera construit de façon totalement informelle avec pour objectif principal la survie de l'habitant. Pour cela, il doit improviser des stratégies pour répondre lui-même à ses besoins suite au manque de moyens et d'interventions des pouvoirs publics comme l'explique notamment Hassan Fathi dans son livre *Construire avec le peuple*. C'est au travers de ce processus que certaines dispositions seront prises par l'habitant dans la composition de son espace,

³⁰ HEYNEN 2022: traduit par Google Translate, d'après: « Home making ».

³¹ BEECKMAN. GOLAS. SINGH 2022: 17, traduit par Google Translate, d'après: « [...] displacement is a spatial practice through which displaced populations contribute to processes of territorialisation, homemaking on different spatial scales, and urbanization. »

³² AGEMBEN 1995: traduit par Google Translate, d'après: « The camp is the space that is opened when the state of exception becomes the rule. In the camp, the state of exception, which was a temporary suspension of the rule of law, is now given as the permanent spatial arrangement. »

³³ MEADOWS 2016: 14

³⁴ CHESNAIS, LE BRAS 1976 :10

³⁵ BEECKMAN. GOLA. HEYNEN. SINGH 2022: 10, traduit par Google Translate, d'après: « [...] the (re) thinking of what it means to imagine, design and create 'homes' in contexts of human displacement. »

allant de la récupération des matériaux, à l'implantation programmatique de nouvelles fonctions lui permettant de gagner quelques sous. On dira même que :

« L'habitat des bidonvilles est flexible, évolutif : sa caractéristique principale est de s'adapter en permanence aux besoins des ménages, le plus souvent sous l'impulsion des occupants eux-mêmes et sans intervention (ou guère) du gouvernement ou des entreprises et autorités locales. »³⁶

Friedman parle de cette « irréversibilité de l'espace »³⁷ sur laquelle se baserait l'architecture informelle et la manière dont elle prend vie. Il évoque ainsi l'idée de non-finitude et de changement possible qui permettrait une évolution constante de l'habitat. C'est précisément ceci qui intriguera Friedman tant pour des questions de cohabitation que pour son ingéniosité en termes de techniques constructives. En effet, comment s'organise sans conflit un amalgame hétérogène d'habitations ? L'architecture doit-elle être temporaire ou doit-elle être conçue pour durer et être réversible ? Comment distinguer la sphère privée de la sphère publique et faire de la place à l'une et à l'autre ? Quels sont les lieux de partage et les lieux intimes ? Dans un premier temps, il est nécessaire de comprendre que dans des lieux informels, un principe domine : celui du plus fort, encore appelé « guérilla de survie. »³⁸ Les accords de construction se font alors naturellement allant même jusqu'à être à la base d'« inventions sociales ». Dans cet ordre d'idées, Friedman ira même jusqu'à développer une idéologie du « pauvre » en présentant une philosophie autour des moyens créés dans un environnement de pauvreté :

« La voie qui pourrait conduire à la réalisation de l'autoplanification : une certaine pauvreté des moyens techniques de construction garantit les règles pratiques et esthétiques qui permettent une très grande diversité. »³⁹

C'est donc un détachement et une désincarnation de la fonction de l'architecte qu'il évoque. Une architecture sans architecte, locale avec des techniques simples et efficaces. Les espaces informels, comme les bidonvilles, deviennent alors un champ d'expérimentation, un « laboratoire », où la pauvreté est un élément essentiel à la conception et la composition architecturale. Il faudra alors « soumettre la technologie et la science à l'économie des pauvres et des sans argent. »⁴⁰ car ce sont eux les fondateurs de cette « architecture de survie ». Il faut cependant garder à l'esprit que l'« esthétique »⁴¹ de ces lieux informels ne doit pas cacher l'injustice que subissent les habitants tous les jours.

Au-delà du processus de construction, la création d'un espace pour des déplacés, est également basée sur une idée bien plus profonde, celle de recréer un souvenir, un lien avec

36 AGIER 2014: 13

37 FRIEDMAN 1979: 30

38 FRIEDMAN 1979: 130

39 FRIEDMAN 1979: 29

40 LAUBER 2014-2015: cité par Hassan Fathy

41 BALLEGOOIJEN et ROCCO 2013: 1795

leur patrie natale où ils pourront se projeter grâce à des habitudes culturelles répétées. En effet,

« [...] les personnes déplacées, en s'appropriant et en embellissant leur environnement dans des actes quotidiens d'habitation, revendiquent matériellement leur droit à la citoyenneté en marquant leur présence et en la rendant ainsi visible. »⁴²

Ainsi, le concept de « fabrication de maison[s] »⁴³ s'accompagne de sentiments, d'émotions et de pratiques habitantes qui se marquent à travers l'appropriation de l'habitat. La mise en place d'un rideau, d'une plante, d'une chaise, etc. peut s'avérer importante dans l'habitation car elle soutient des pratiques particulières remplies de sens.

Enfin la notion de l'habitat informel ne vient pas toujours avec l'image du confort ou du « chez soi » tranquille. Bien au contraire, les bidonvilles et les camps ont tendance, comme dit précédemment, à être évoqués comme des lieux insalubres, sales, non hygiéniques. Ceci n'est pas totalement faux. En effet, ces lieux font souvent face à un manque total d'infrastructure et notamment les plus basiques comme le mentionne Agier dans *Un monde de camps*,

« Les rares ressources mobilisables doivent être consacrées avant tout à des investissements élémentaires tels que : implantation de réseaux d'approvisionnement en eau, en aliments et en énergie, évacuation des déchets. »⁴⁴.

La problématique de l'habitat informel, qui touche de nombreux pays tels que le Liban, la Syrie, la Palestine, le Nigéria, l'Inde, le Kenya, et bien d'autres encore, devrait être analysée, réfléchie et adressée comme une véritable problématique sociétale, tout en gardant à l'esprit que ces espaces sont en évolution constante. Se pose alors la question de comment des structures spatiales peuvent répondre aux besoins d'une mixité sociale, dans un territoire discriminé (et discriminant) où l'architecture informelle prédomine ? Sachant notamment que « les bidonvilles sont, d'un certain point de vue, les 'ateliers de l'avenir' pour un monde qui glisse vers une pauvreté généralisée. »⁴⁵

42 HEYNEN 2022: 401, traduit par Google Translate, d'après « [...] displaced people, by appropriating and beautifying their surroundings in daily acts of inhabitation, materially claim their right to citizenship by marking their presence and thereby making it visible. »

43 HEYNEN 2022: traduit par Google Translate, d'après: « Home making».

44 AGIER 2014: 13

45 FRIEDMAN 1979: 129

3 La lecture du territoire



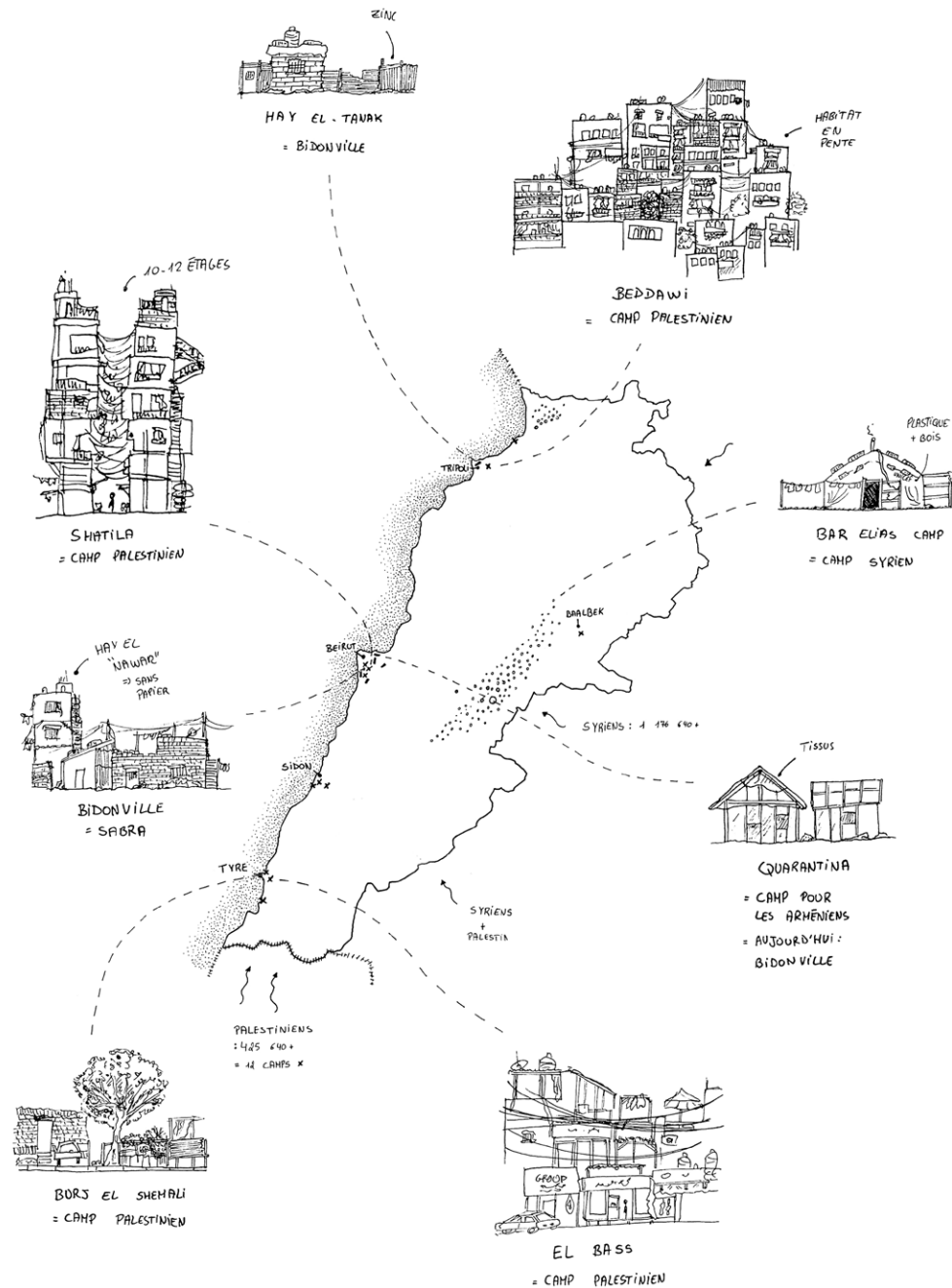


Fig.10: Les différentes typologies de camps et de bidonvilles au Liban

Comme évoqué dans le chapitre 2, les études de nombreux architectes, anthropologues et sociologues ont permis de recenser les étapes importantes de la formation d'un camp et d'un bidonville et de mettre en lumière la perception que peut en avoir notre société. De manière générale, les camps de réfugiés et les bidonvilles sont, tous deux, des espaces créés par nécessité tantôt pour des raisons d'urgence et tantôt pour des raisons économiques. Comprendre, avec finesse, un lieu informel reviendrait à en comprendre le territoire où il se situe, l'histoire derrière la formation de ce camp/ bidonville et son développement au cours du temps, ainsi que les droits et les usages des personnes y habitant.

3.1 Contexte historique et processus d'installation

Dans un cas, comme celui du Liban, l'histoire des pays alentour est devenue tellement importante que cela en a impacté le développement. En effet, le Liban a toujours été un terrain d'accueil pour les réfugiés de guerre des pays voisins comme la Syrie et la Palestine. Un grand nombre de réfugiés, dont plus de 425 640 palestiniens et 1 176 971 syriens selon une estimation⁴⁶, vivent aujourd'hui dans plusieurs parties du territoire libanais. Un phénomène qui pèse sur la situation économique, sociale et politique du pays qui, au fur et à mesure des années, subit des conflits, des guerres à l'intérieur même du pays ainsi qu'un accroissement de la pauvreté. Par ailleurs, le récent effondrement de l'économie libanaise a eu pour conséquence directe une explosion du nombre de familles vivant sous le seuil de la pauvreté. En conséquent, les conditions des espaces informels comme les camps et les bidonvilles ont été affectées de telle façon qu'il est difficile pour ceux-ci d'avoir accès aux premières nécessités telles que l'eau, l'électricité ou encore les soins médicaux. Cette situation dramatique fait qu'il est nécessaire de penser à l'avenir de ces lieux et à leur amélioration. Cependant, avant d'imaginer une quelconque intervention, il semble primordial de comprendre la démarche de création de ces lieux au travers de leur vécu et des événements qui s'y sont déroulés tout en abordant le processus et la logique d'installation des populations déplacées.

46 HERE THERE ARCHITECTURE 2017: 9

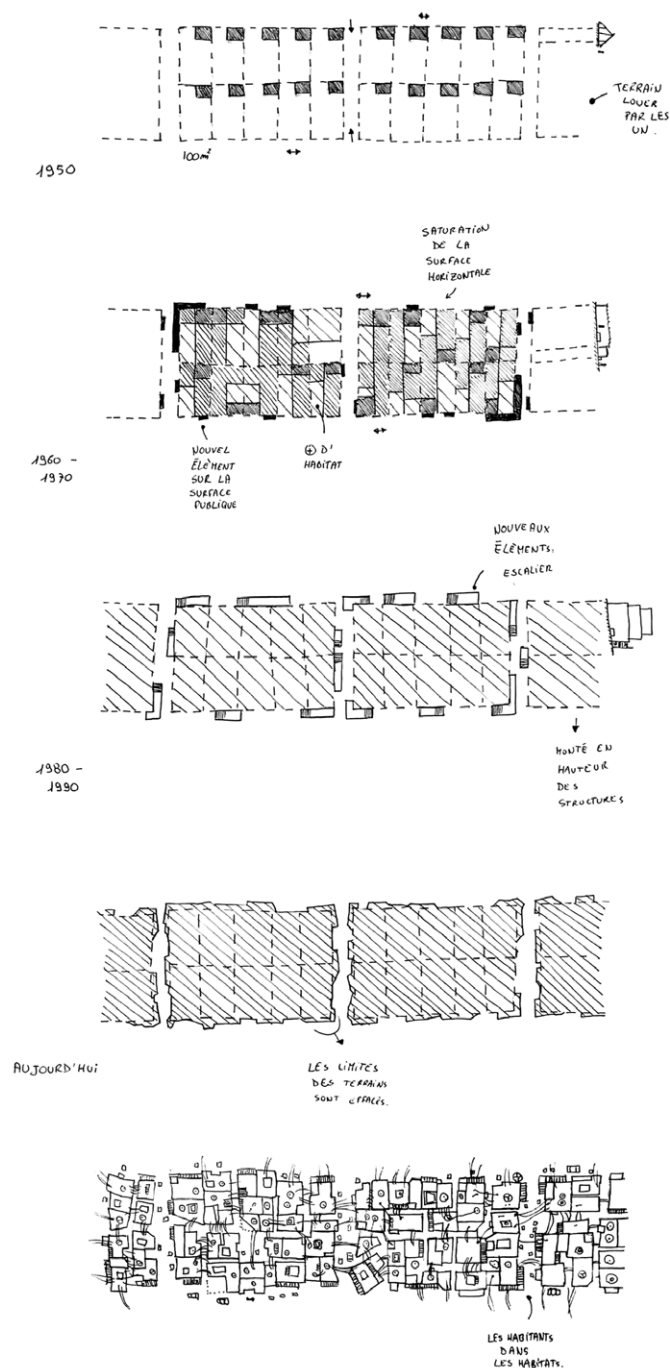


Fig.11: La formation de Shatila au cours de temps

3.1.1 Shatila : un camp produit par des réfugiés

En ce qui concerne les camps de réfugiés palestiniens, douze camps (Fig.10), dont celui de Shatila, ont été mis en place entre 1948 et 1957 par l'Office de secours et de travaux des Nations Unies pour les réfugiés de Palestine (UNRWA) principalement au niveau du littoral et des plaines de la Bekaa, située à l'est du pays⁴⁷. En effet, c'est au lendemain du conflit israélo-palestinien en 1948, qu'une grande partie de la population palestinienne se retrouve sans abri après s'être fait expulser par les milices israéliennes⁴⁸. Le Liban étant un pays voisin, de nombreux palestiniens s'y réfugient pour fuir la guerre et trouver un refuge.

Ainsi le camp de Shatila, créé en 1949, se déploie sur un terrain loué à l'État libanais. Au départ l'installation ne se résume qu'à une centaine de tentes où logent un nombre limité de familles palestiniennes. Ces espaces sont alors organisés sous forme de campements éphémères suivant une trame militaire⁴⁹ où la structure légère des tentes renvoie fortement à l'aspect temporaire du camp. Au fur et à mesure des années et avec les événements marquants, les bâtiments sont construits en dur et le camp se solidifie.

« Une fois que les réfugiés palestiniens sont arrivés en 1949, il y avait des tentes pour qu'ils puissent s'abriter. Peu à peu et au fil des événements qui se produisaient au Liban tel que les conflits et les guerres, les palestiniens saisissaient ces opportunités pour commencer à construire en béton et en parpaings. Bien sûr, il s'agit de construction illégale. Aucun de ces bâtiments n'est réglementé, ni inscrits à l'Ordre. »⁵⁰ - Aref

Le camp devient un espace d'exception, un espace où différentes typologies de bâti apparaissent et où les populations de différents villages et différentes régions de la Palestine se retrouvent sur un même terrain. Des interactions se créent alors donnant naissance à de nouvelles générations et à une nouvelle culture⁵¹, celle du camp où les gens partagent des espaces, des liens et des savoirs afin de mieux survivre.

Aujourd'hui le camp accueille plus de 18 000 réfugiés⁵² et les constructions ne font que s'étendre (en hauteur, principalement). Des questions se posent alors sur les limites, la propriété, l'accès à la ville, les droits des réfugiés, etc. Il faut cependant garder en tête que tout faits et gestes de ces derniers impliquent un acte politique qui peut influencer la revendication de leur retour à leur pays d'origine.

47 UNRWA, Office de Secours et de Travail des Nations Unies pour les Réfugiés de Palestine dans le Proche-Orient 2023: <https://www.unrwa.org/where-we-work/lebanon>

48 PETTI 2013: 35

49 PETTI 2013: 35

50 Voir annexe, entretien 4

51 PETTI 2013: 73

52 UNHCR, l'Agence des Nations Unies pour les Réfugiés 2016: <https://www.unhcr.org/>

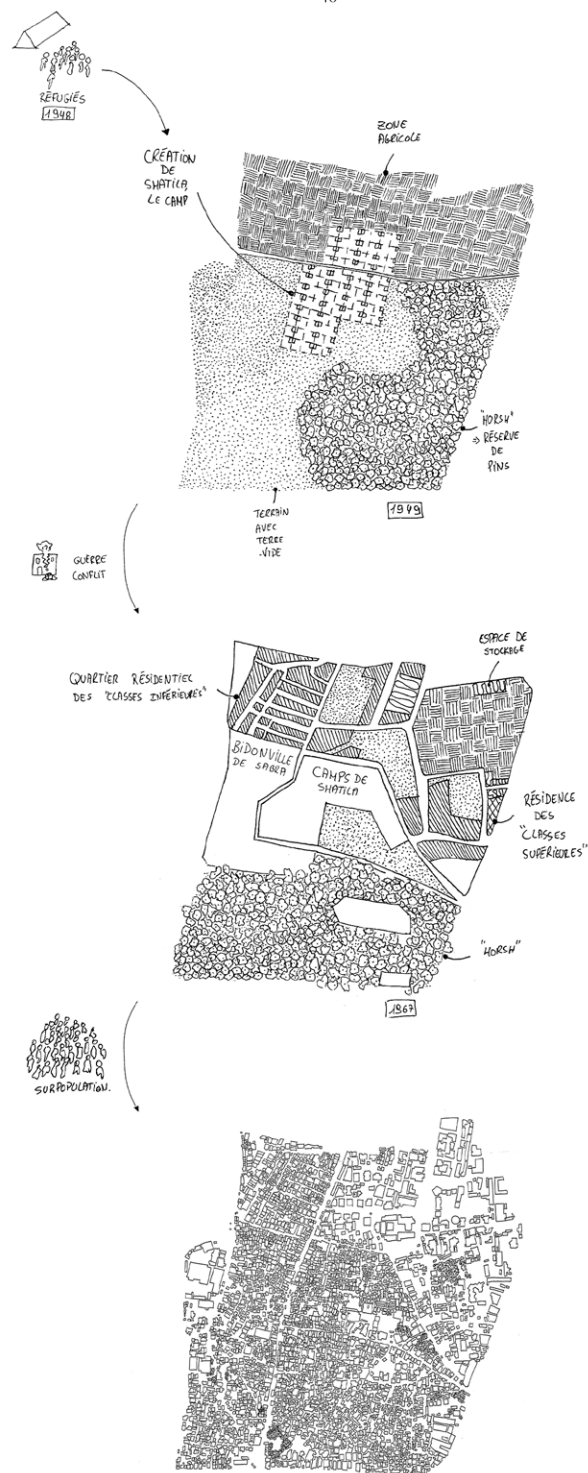


Fig.12: La formation de Sabra au cours de temps

3.1.2 Sabra : un bidonville produit par la pauvreté

Parmi les bidonvilles du Liban, on peut repérer les plus importants tels que celui de Sabra, de Quarantina⁵³ ou encore de Hay el Tanak⁵⁴ (Fig. 10) : ce sont des quartiers surpeuplés qui s'organisent de manière informelle pour répondre aux besoins de la population. Pour les bidonvilles qui se situent à Beyrouth, ils sont le résultat d'un mouvement de masse de la population des régions du sud du Liban vers le centre de Beyrouth. En effet, d'après les études de Saïd Chehabe-ed-Dine « la population de l'agglomération beyrouthine a plus que triplé entre 1950 et 1970 »⁵⁵, passant de 300 000 à 1 100 000 personnes. Un exode rural qui s'accroît notamment en 2006 lorsque Beyrouth s'ouvre au marché international, engendrant l'expansion des zones informelles tel que le camp de réfugiés de Shatila.

L'installation de ces minorités pauvres libanaises, majoritairement chiïtes⁵⁶, s'est ainsi produite à plusieurs endroits de Beyrouth dont notamment un terrain périphérique, à faibles revenus⁵⁷, qui se situe autour du camp dans la zone de Horsh Sabra. Une zone qui, comme son nom l'indique⁵⁸, était une réserve de pins auparavant qui connaissait déjà des conditions de vie très difficiles.

« Avant c'était une réserve de pins. Quand ma famille s'est installée ici, dans les années 1970, Sabra était vide, c'était un terrain de sable. Peu à peu dans les années 2000, les libanais majoritairement chiïtes venus du sud ont commencé les constructions. Ils construisaient d'abord entre les pins. Peu à peu le bidonville s'est rempli. Avant il n'y avait que des libanais, aujourd'hui il n'y a que des syriens ici . »⁵⁹
-Najib El Khatib

Tout commence alors par la construction d'habitations entre les pins. Ainsi, une planification informelle s'établit suivant un tracé végétal. Au fil des années, l'accroissement de la population engendre la nécessité d'augmenter les constructions et donc un effacement complet de la réserve. Abritant une grande partie des réfugiés syriens, ayant fui la guerre civile en 2011⁶⁰, et des minorités étrangères (éthiopiennes, bengalis, etc.), Sabra et Shatila s'ancrent donc dans le temps long dans l'histoire de l'accueil des déplacés.

⁵³ Quarantina, est un bidonville, majoritairement pour les arméniens, situé à Beirut.

⁵⁴ Hay el Tanak, qui signifie le « quartier de tôle », est un bidonville situé au niveau de Tripoli, au nord du Liban.

⁵⁵ BOURGEY et PHARES 1973 : 107

⁵⁶ BOURGEY et PHARES 1973 : 118

⁵⁷ YOUSSEF et EL BABA 2017: 4

⁵⁸ « Horsh », mot en arabe qui signifie la « réserve »

⁵⁹ Voir annexe, entretien 2

⁶⁰ UNHCR, L'Agence des Nations Unies pour les réfugiés 2016: <https://www.unhcr.org/>

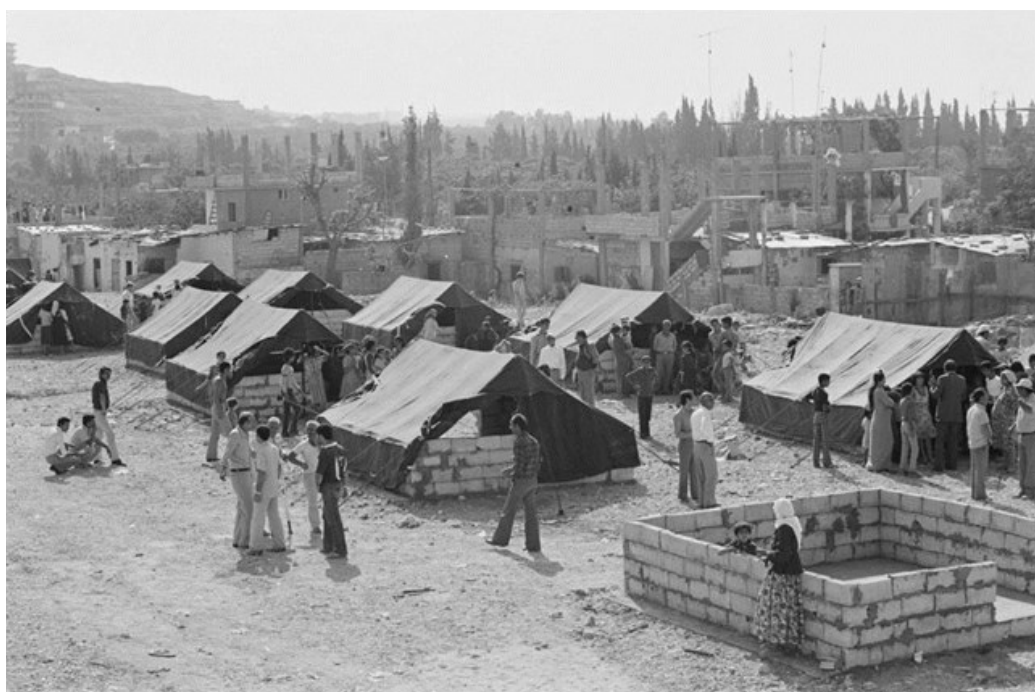


Fig.13: Pérennisation des espaces d'un camp palestinien au Liban

3.1.3 Les événements marquants de Sabra et Shatila

L'arrivée des palestiniens au Liban engendre des conflits au sein du territoire libanais. En effet, en 1982 en pleine guerre civile libanaise, un événement traumatisant s'abat sur le territoire de Sabra et Shatila. L'armée israélienne parvient à pénétrer sur le territoire libanais jusqu'à l'est de Beyrouth dans le but d'anéantir l'Organisation de libération de la Palestine (OLP), un parti politique palestinien. Un massacre de trois jours, du 16 au 18 septembre 1982, s'ensuit alors dans le territoire du camp de Shatila avec la complicité des Phalangistes, un parti politique libanais chrétien⁶¹.

Avec une estimation de 3000 à 3500 morts en trois jours⁶², cet événement deviendra le symbole d'une période sombre pour les habitants de Sabra et Shatila. Un événement qui laisse des traces toujours à vif sur le territoire du camp. Des espaces commémoratifs tels que le cimetière palestinien, qui se situe au nord du territoire, ou encore la place des martyrs palestiniens, qui se situe au niveau de l'allée du marché central, leur sont dédiés afin d'en garder la mémoire. Le massacre de 1982 ancrera à jamais Sabra et Shatila dans l'histoire du Liban.

3.1.4 Des espaces pérennisés

Aujourd'hui, le camp et le bidonville de Sabra et Shatila se sont complètement pérennisés au niveau constructif. Ils s'étendent sur une partie de la périphérie sud de Beyrouth, où se trouvent d'autres bidonvilles et notamment la banlieue libanaise chiite, appelée « Dahye ». Une zone qui se caractérise par son extrême pauvreté, l'insécurité et l'insuffisance de ressources telles que l'électricité et l'eau. Avec des bâtiments en dur allant jusqu'à 10 à 15 étages, l'aspect éphémère du camp de Shatila s'est évaporé et la réserve de pins de Horsh Sabra a disparu totalement au profit du bidonville. Cette zone, devenue une « anti-ville »⁶³ pour les gens de l'extérieur, est décrite comme une zone en évolution perpétuelle où le mouvement humain est très présent mais où les conditions de vie restent très difficiles, voire pire de jour en jour. Dans cette zone informelle où rien n'est prédéterminé, les choix quotidiens s'orientent d'abord et avant tout vers la survie.

Avant de poursuivre et même si les constructions se pérennisent, il faut cependant garder en tête un point cardinal de la population du camp : la volonté de quitter ce territoire et la revendication du retour au pays d'origine. Cette volonté se marque dans l'identité, la culture et la résistance quotidienne de la population palestinienne.

61 SHAHID 2002: 36-37

62 SHAHID 2002: 44

63 PETTI 2013: 33

3.2 Entre droits humains et restrictions⁶⁴

La pérennisation de Sabra et Shatila peut s'avérer complexe. En effet, elle est d'abord limitée par les restrictions qui sont imposées aux populations qui y vivent. Celles-ci sont pour la plupart du temps rejetées et mises de côté par rapport aux autres habitants de la ville. Il semble donc essentiel de connaître les droits des habitants qu'ils soient réfugiés ou non, de connaître les entités internationales et nationales qui cohabitent dans ces zones et de comprendre comment s'appliquent les lois du pays dans ces espaces informels.

3.2.1 Par les ONG

En ce qui concerne les réfugiés palestiniens du camp, ce sont des organisations non gouvernementales, dont essentiellement l'UNRWA, qui se chargent de les accompagner, de les mettre en sécurité et de veiller à leur bonne installation dans un pays d'accueil. Fondé en 1949 à la suite du conflit israélo-palestinien, l'UNRWA se donne pour mission d'assurer un cadre de vie meilleur pour les réfugiés palestiniens en garantissant des services tels que « l'éducation, les soins de santé, les secours et les services sociaux, l'infrastructure et l'amélioration des camps, la microfinance et l'aide d'urgence »⁶⁵. Elle porte donc une responsabilité importante vis-à-vis des réfugiés et de l'application des droits qui leur sont accordés. Se basant ainsi sur la Convention de 1951 relative au statut des réfugiés, on y voit le droit de ces derniers de « trouver asile et un refuge sûr à tout individu qui a dû fuir la violence, la persécution, la guerre ou des catastrophes dans son pays. »⁶⁶

Les interventions de l'UNRWA dans le camp de Shatila sont donc encore visibles telles que la mise en place d'institutions éducatives, d'un hôpital ou encore de réservoirs d'eau accessibles à la population. Cependant, la population du camp ne cesse de s'accroître et les interventions ne sont plus aussi efficaces qu'avant face à toutes les nécessités du camp.

3.2.2 Par le gouvernement libanais

Les droits que le gouvernement libanais attribue aux palestiniens sont très restreints. En effet, les possibilités de travail sont réduites à soixante professions. Pour la plupart d'entre eux, il s'agit de travaux tels que la construction, l'agriculture ou encore la boulangerie qui nécessitent des efforts physiques rendant le travail difficile et pénible⁶⁷. Ce sont des travaux, où finalement la main-d'œuvre libanaise est faible car ils sont jugés « bon marché ». Et pour ceux qui détiennent un diplôme en médecine, ingénierie, etc. ils peuvent exercer leur métier à condition que cela se fasse dans un établissement de l'UNRWA. Une politique qui plonge donc les réfugiés dans des situations de précarité où le taux de

64 DARWICH 2023

65 UNRWA, l'Office de Secours et de Travail des Nations Unies pour les Réfugiés de Palestine dans le Proche-Orient 2023 : <https://www.unrwa.org/where-we-work/lebanon>

66 UNHCR, l'Agence des Nations Unies pour les Réfugiés 2001-2023: <https://www.ohchr.org/fr/instruments-mechanisms/instruments/convention-relating-status-refugees>

67 DORAI 2006 : 120-122

chômage et le travail au noir augmentent sans protection légale ni aucun encadrement. De même, le droit à la circulation et le droit de propriété sont eux aussi limités pour les réfugiés palestiniens. Ces droits sont limités de par les restrictions imposées par les forces de sécurité libanaise et de par le fait que l'accès à la propriété se définit par une installation pérenne de ces derniers (loi du 21 mars 2001) dans le territoire libanais.⁶⁸

3.2.3 Les droits / les restrictions d'aujourd'hui

De nos jours, avoir accès à des droits fondamentaux au Liban, en étant réfugié ou pas, est très difficile. En effet, la crise économique, politique et sociale que rencontre le pays, dû à un système administrativo-politique malsain et non fonctionnel, touche tous les habitants que ce soit les libanais ou les étrangers. Aujourd'hui, un être humain au Liban est dépourvu des droits les plus basiques qui sont inscrits dans la Convention des droits de l'homme.

Pour les Libanais qui habitent dans des bidonvilles, comme Sabra, rien ne leur est garanti et ils ne bénéficient d'aucune aide du gouvernement. Ils sont seuls face à cette injustice où le gouvernement, qui est censé prendre soin d'eux, n'est plus présent. Les réfugiés syriens et palestiniens sont, quant à eux, traités comme des étrangers au sein du pays. En effet, ils sont privés des droits les plus élémentaires inscrits dans le droit international tant dans le travail, le droit à la propriété que dans le droit à avoir une vie stable, bénéficier d'un revenu et vivre dans une situation non précaire⁶⁹. « Ainsi, bien que le Liban ait affirmé dans le préambule de sa Constitution le 'respect de la Déclaration universelle des droits de l'Homme et le droit international humanitaire', la réalité de la situation indique le contraire »⁷⁰.

Aujourd'hui cette situation empire, et l'exclusion des espaces informels comme celui de Sabra et Shatila qui regroupent des réfugiés et des libanais défavorisés devient encore plus marquée. Des tensions se créent alors de plus en plus au sein d'une zone où la survie par ses propres moyens apparait comme la seule solution.

68 DORAI 2006 : 118

69 DORAI 2006 : 115-137

70 DARWICH 2023



Fig.14: «Children of Shatila»

4 L'expérience vécue



Fig 15: Des séquences de parcours, des découvertes, 2022-2023



Fig 16: Un carnet de bord et des cartes, 2022-2023

4.1 Une analyse sur base d'une étude ethnographique (cf. Annexe: carnet de bord)

L'étude de la pérennisation informelle du camp et du bidonville a pour objectif de mettre en lumière les aspects influençant la composition des espaces de vie des habitants. C'est notamment grâce à une perception vécue des lieux que l'on comprend le sens de ces espaces, allant de l'installation, des différentes techniques de construction utilisées jusqu'aux différents acteurs animant ces zones.

Pour répondre aux nombreuses questions et hypothèses de mon travail, la recherche s'est divisée en deux phases :

- Une première phase, hors site, où la lecture et l'analyse de recherches antérieures était nécessaire pour plonger en profondeur dans le sujet. C'est ainsi grâce à l'histoire, aux études et aux écrits d'architectes, de sociologues ou encore d'anthropologues qu'un regard critique sur le contexte s'est développé.
- Une deuxième phase, plus contextuelle, au cours de laquelle une étude de terrain a été menée durant plus de deux semaines entre décembre et janvier 2022-2023. Une compréhension totalement différente des espaces informels apparaissait alors. En effet, une fois sur site, un contact direct avec l'environnement et la population était établi grâce à une étude ethnographique conjuguant observations et entretiens avec les habitants. Une méthode de travail qui se base sur les sciences sociales où l'observation et le rapport à l'autre sont importants.

Il faut bien préciser que cette étude de terrain n'était pas ordinaire, car il s'agissait de lieux informels et donc l'approche devait se faire de manière informelle pour pouvoir collecter un maximum d'informations. En effet, ces deux semaines s'étendaient sur tout un mois où les visites sur site s'effectuaient selon les besoins. Ceci permettait alors d'obtenir des informations, de les traiter en prenant un jour ou deux de recul, et de voir les potentielles pistes de réflexion pour les jours suivants. Durant ce travail de terrain, il était nécessaire de cartographier les diverses trajectoires et d'inscrire le suivi journalier dans un carnet de bord, pour ainsi pouvoir, par la suite, repérer les éléments importants obtenus. C'est donc finalement ce que l'on appelle une « ethnographie architecturale » qui prenait forme, permettant d'enrichir la recherche.

Ce type d'étude ethnographique utilisé par un/une architecte n'est cependant pas neuf. En effet, les premières approches sont menées dans les années 1950, notamment autour du bidonville de Mahieddine en Algérie⁷¹ à l'aide d'outils anthropologiques tels que le dessin, les relevés à la main, les diagrammes, les photos et les interviews d'habitants. Un tout qui permettait de mettre en

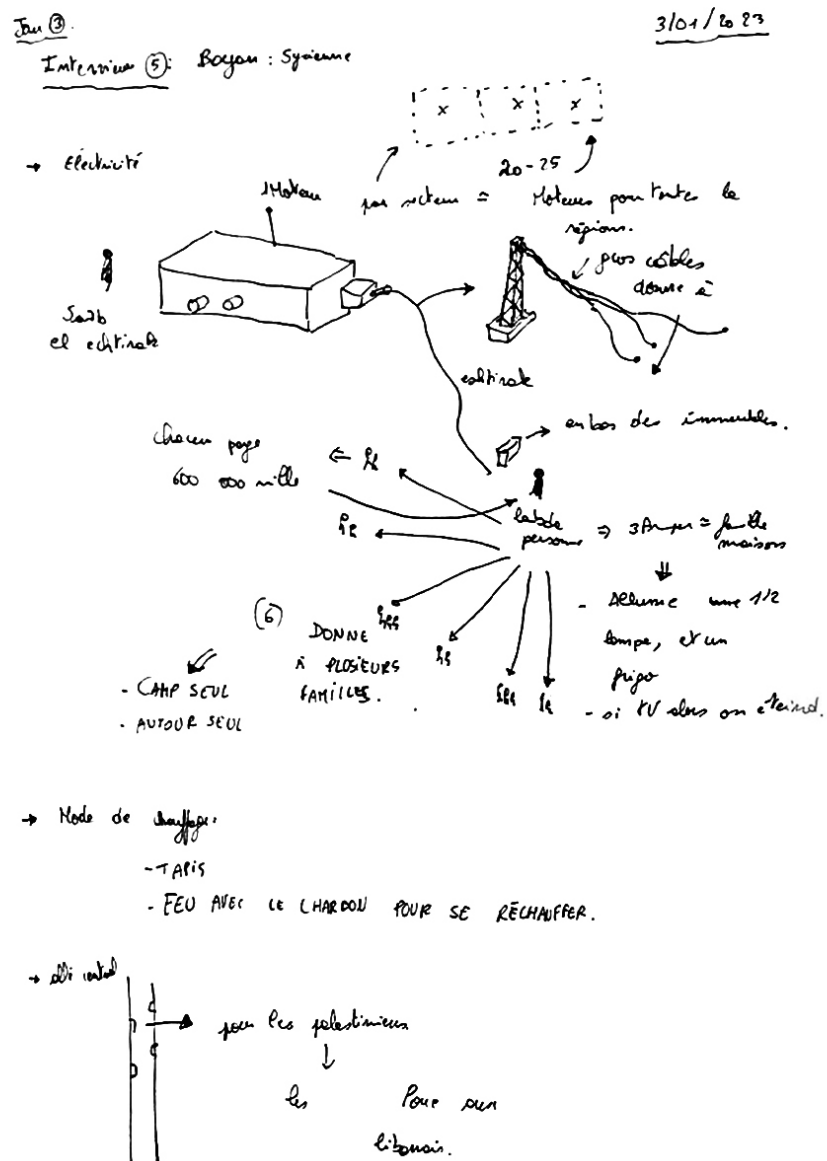


Fig.17: Une page de mon carnet de bord, 2022-2023

lumière « de nouvelles connaissances architecturales. »⁷². Cette étude s'ancrait profondément dans le quotidien des habitants au travers de l'observation de leurs gestes et de leurs façons de construire, de s'adapter, d'improviser et de finalement proposer une nouvelle vision architecturale. Éliminant tout écart entre l'étude et l'ethnographie, les architectes arrivaient à mieux comprendre « le rôle impératif joué par la vie quotidienne dans la conception des logements »⁷³. Une nouvelle approche mise en place mettant en avant les besoins premiers des habitants.

De nombreux autres architectes tels que Hassan Fathy ont notamment opté pour cette technique et cette démarche d'investigation architecturale. Dans le cas de Hassan Fathy, ceci lui a permis d'apprendre des méthodes de construction locale et de pouvoir par la suite comprendre le contexte et ses habitants et « construire avec le peuple »⁷⁴.

Ce travail continu nécessitait une discrétion lors des prises de notes ou des photos, car la région était majoritairement politisée et armée. Il ne fallait donc pas intervenir comme des touristes pour ne pas brusquer les habitants et pour garantir une certaine sécurité. De même, il était important de toujours être accompagné. C'est donc avec ma grande sœur, Tania, que j'ai mené à bien ces deux semaines de recherche sur site et que j'ai pu collecter les informations nécessaires pour l'avancée de mon travail.

72 CRANE 2013: 105 traduit par Google Translate, d'après « [ethnographic turn was generative of] new architectural knowledge. »

73 CRANE 2013: 105 décrit par Zeinep Celik et traduit par Google Translate, d'après « the imperative role everyday life played in housing design. »

74 HASSAN 1999

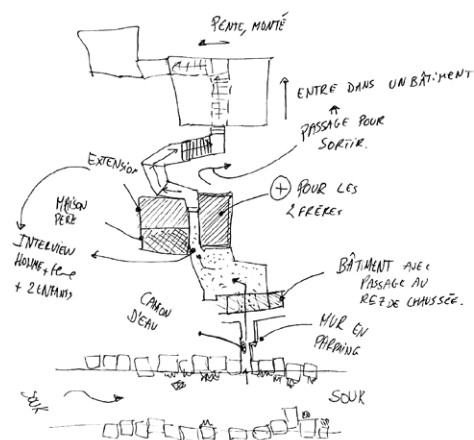
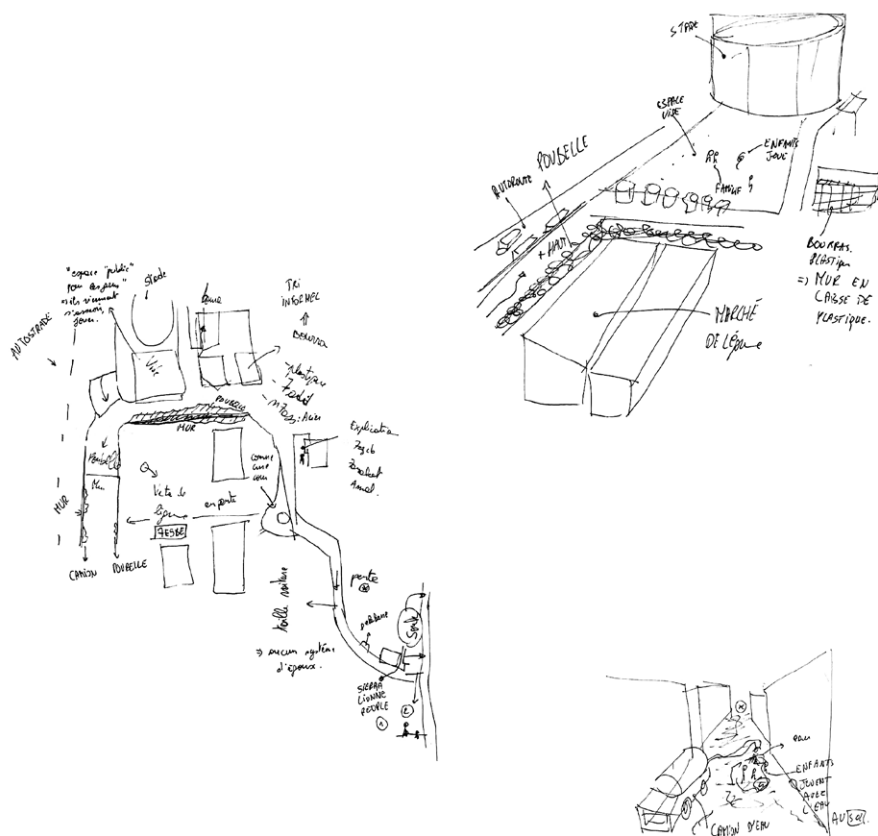


Fig.18: Des croquis in situ, 2022-2023

4.1.1 Les observations

Au premier abord, il était question de comprendre le terrain grâce à des observations du site. Cette méthode permet de visualiser les spatialités, les activités humaines et les éléments importants qui forgent le quotidien des habitants. De même, la compréhension à l'œil nu permettait de révéler des agencements architecturaux plus spécifiques à chacun, illustrant parfois une certaine sensibilité ou un besoin selon le foyer.

« Nous associerons toutes ces situations, qui sollicitent le regard et l'écoute, d'abord, mais aussi les trois autres canaux perceptifs (odorat, goût, toucher), pour examiner leur apport à la compréhension d'une situation socio-spatiale, à la fois inscrite dans un espace préalablement fabriqué et dans des pratiques d'utilisation. »⁷⁵

Selon Daniel Pinson, l'observation est un avant-gout très important car, au-delà du relevé architecturale conventionnel, il relève de l'habiter et de son rapport personnel à l'espace. Par l'observation, on met en avant des « non-dits »⁷⁶ qui s'illustrent par des objets, des actions précises, des bruits, des coutumes, etc. Le but étant de se plonger dans la vie des habitants et d'adopter un point de vue plus familier. Le relevé à la main et la photographie étaient davantage sollicités durant cette étape, constituant ainsi la matière brute de l'observation in situ.

75 PINSON 2016 : 57

76 PINSON 2016 : 50

Laura : « Où vivez-vous ? »

Aysba (sierra léonaise) : « On habite dans un petit appartement situé dans une impasse, ici. On est plus de 12 femmes à y vivre, la majorité sont d'origine sierra léonaise mais il y a aussi des nigériennes et d'autres nationalités avec nous. »

Laura : « Comment avez-vous pu construire ici ? Y a-t-il des permis à avoir ou autres ? »

Salim (syrien) : « Dans les quartiers comme celui-ci, c'est la règle du plus fort qui l'emporte, sachant que mon père et mon oncle sont ici depuis longtemps, personne ne peut rien nous dire. Je peux construire où je veux »

Laura : « Comment se fait alors la cohabitation avec les syriens, les sierra léonaises, etc... ? Et comment la répartition entre les groupes se fait ? »

Najib (libanais) : « On n'a pas de problème avec eux. Tout le monde vit ensemble ici depuis longtemps. Il n'y a pas de zone pour chacun. Celui qui vient vivre ici va s'installer aux alentours des gens qu'il connaît. Avant, les nouveaux habitants pouvaient venir et directement construire où il voulait. Aujourd'hui par exemple, ce n'est plus possible. Depuis 2005, le gouvernement a interdit les constructions en plus. »

Laura : « Comment faites-vous pour avoir de l'électricité et de l'eau ? »

Salim (syrien) : « On fait comme la plupart des gens d'ici. Pour l'eau, on a six réservoirs en tout, pour mes parents, mes frères, mon oncle et ma famille, qui sont situés sur les toitures. Chaque fois qu'ils se vident, on fait appel à un camion privé d'eau pour nous les remplir à nouveau. Pour l'électricité, c'est la même chose, mais avec un moteur principal, sachant qu'il n'y a plus du tout d'électricité provenant de l'Etat. Et vu que ça coûte cher, on la partage entre six familles, c.-à-d. que le câble principal vient chez moi et moi, je remets des câbles secondaires vers les cinq autres maisons. Comme ça je peux taxer mes voisins et avoir la capacité de payer mon électricité. Chaque maison aura donc trois ampères, ce qui finalement ne nous permet que d'allumer le frigo et une lampe. Pour mes frères par exemple, qui eux ne sont pas mariés, ils n'ont pas d'électricités du tout, car ils n'ont ni femme, ni enfants.⁷⁸ »

⁷⁸ Voir annexe

4.1.2 Les entretiens

Dans un deuxième temps, il était important d'établir un contact avec les habitants. En effet, pour aller au-delà des clichés instaurés, il fallait interroger les acteurs principaux et donc avoir recours à des entretiens compréhensifs. Cette méthode est notamment abordée par Kaufmann :

« L'objectif principal de la méthode est la production de théorie, selon l'exigence formulée par Norbert Elias : une articulation aussi fine possible entre données et hypothèses, une formulation d'hypothèses d'autant plus créatrice qu'elle est enracinée dans les faits. »⁷⁷

Le but était alors se fondre dans la masse pour obtenir la participation et le point de vue des habitants par le biais d'un questionnaire flexible donnant la liberté aux personnes interrogées de s'exprimer suivant les thématiques qui leur paraissaient importantes. Il était notamment essentiel de diversifier ces entretiens de façon à interroger un panel représentatif d'habitants allant des minorités comme des habitants principaux, des femmes comme des hommes, des palestiniens, des syriens, des bengalis, etc. comme des libanais. C'est ainsi que des informations plus personnelles étaient obtenues, créant un regard plus proche sur les pratiques habitantes des lieux étudiés. Suite à la retranscription des entretiens, une sélection des informations jugées plus importantes était réalisée.

⁷⁷ KAUFMANN 2016: 11

5 Un « chez soi » défini à quatre échelles

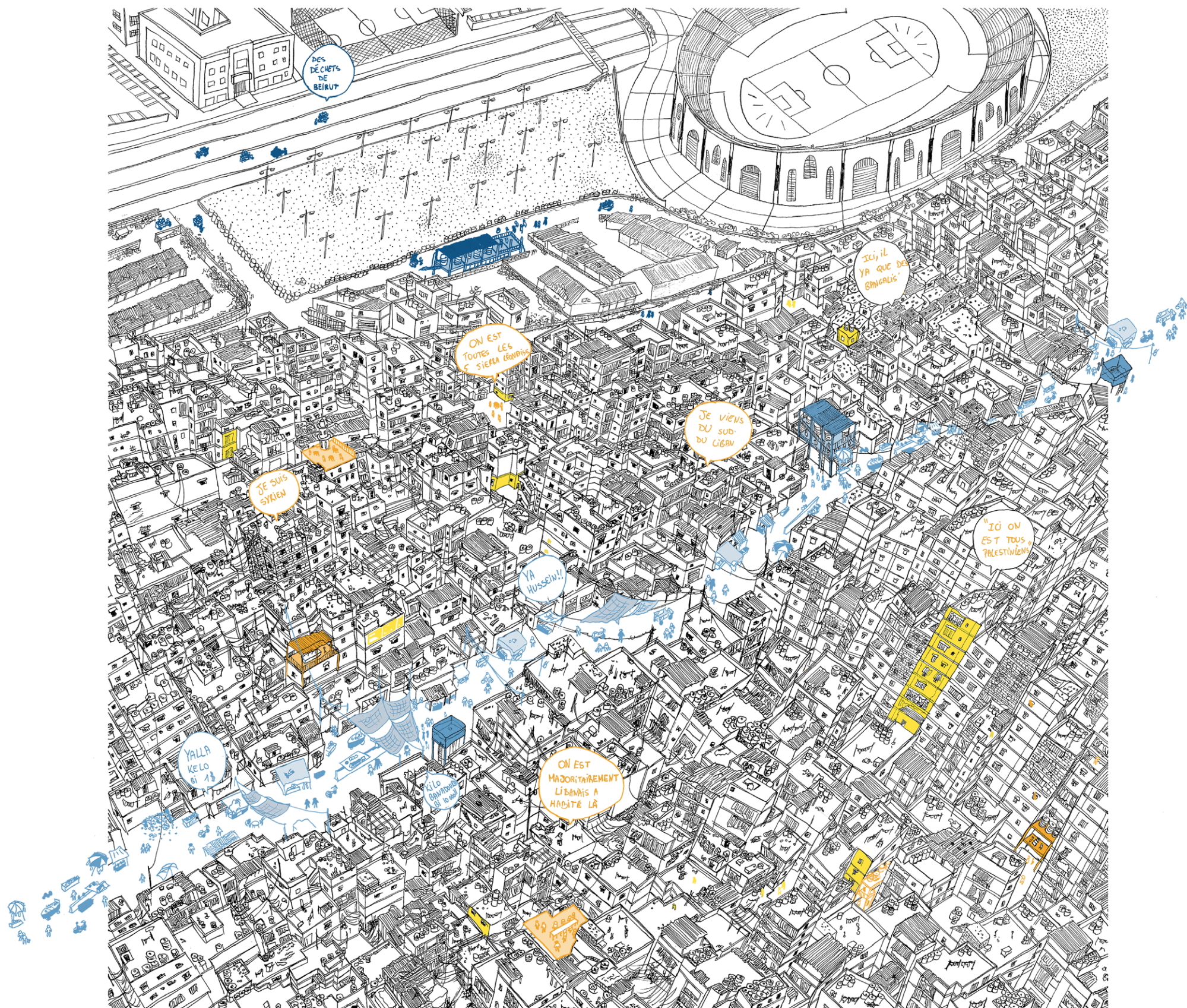


Fig.19: D'infrastructure spatiale à une infrastructure sociale : le Manifeste



« Ici, c'est le camp de Sbatila, il s'étend de cette entrée de rue jusqu'à la prochaine au niveau de la rue marchande parallèle. Il n'y a que les palestiniens qui ont le droit d'habiter ici. Le reste, ils sont dans le bidonville. En face par exemple c'est ce qu'on appelle nous 'Hay el Nawar' , tous les gens pauvres ; les syriens, les éthiopiennes, les bengalis, s'entassent là-bas. »⁷⁹

- Aref

C'est le rassemblement de ces quatre échelles qui permet de comprendre les lieux, le comportement des populations qui y vivent et de mettre en lumière les défaillances qui ne permettent pas à celles-ci de vivre avec un minimum de confort.

81 HEYNEN 2022 : 400

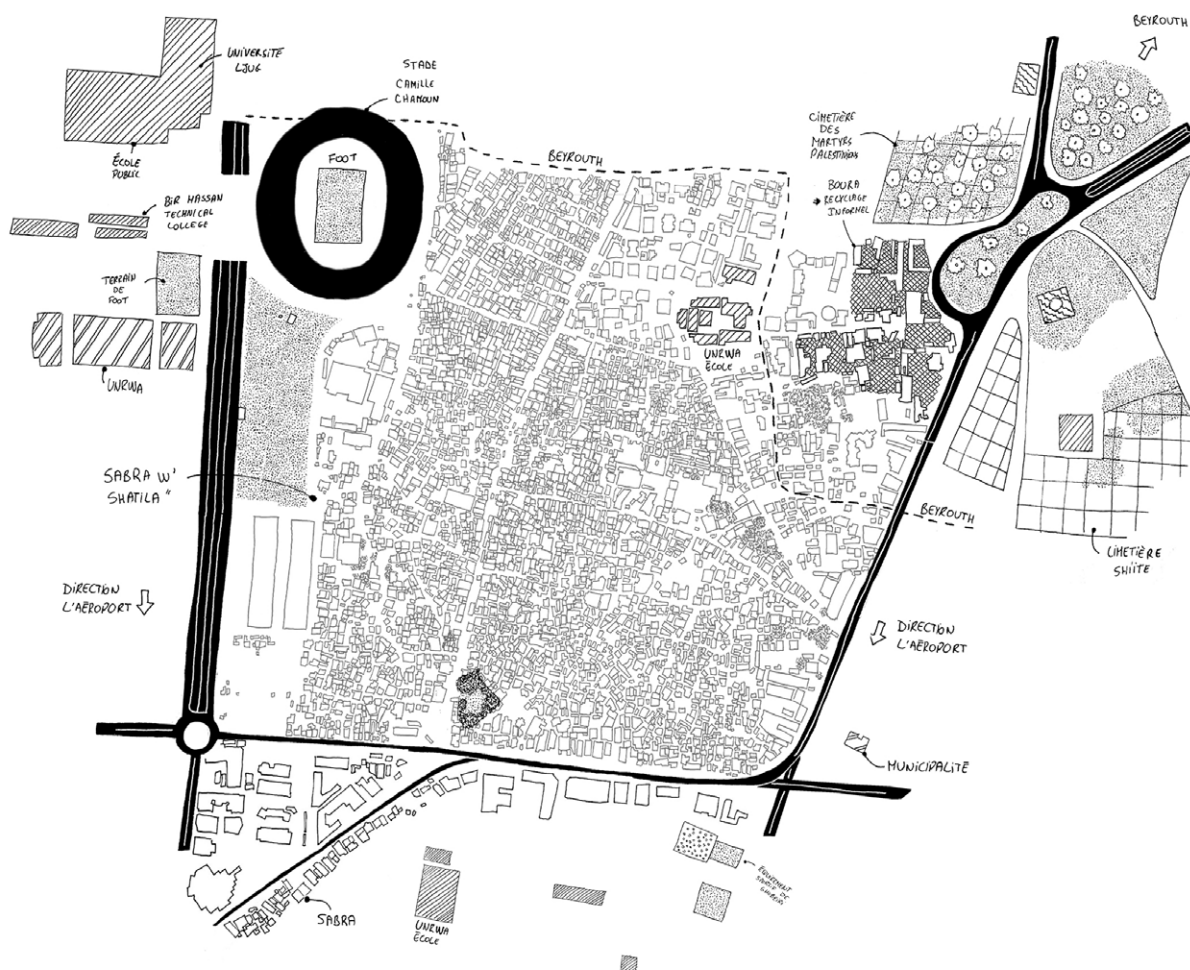
5.1 A l'échelle de la ville



Fig.21: L'intérieur d'une bourra, 2 janvier 2023



Fig.22: L'entrée de la bourra, 2 janvier 2023



Le rapport entre Sabra, Shatila et Beyrouth se définit aux travers de nombreux paramètres tels que l'éloignement, l'emplacement des zones ou encore l'accès aux équipements publics. Un ensemble de caractéristiques qui renvoient aux inégalités socio-spatiales et économiques rencontrées dans le camp et le bidonville. En effet, située à la périphérie sud de Beyrouth, la zone de Sabra et Shatila se retrouve écartée des avantages de la ville et plus singulièrement du « droit à la ville ». Ce terme qui, selon Lefebvre dans *Le droit à la ville – Espace et Politique*,

« [...] signifie le droit des citoyens-citadins, et des groupes qu'ils constituent (sur la base des rapports sociaux) à figurer sur tous les réseaux et circuits de communication, d'information, d'échanges. [...]. Le droit à la ville légitime le refus de se laisser écarter de la réalité urbaine par une organisation discriminatoire, ségrégative. »⁸²

Une notion d'injustice naît alors, notamment lorsque ce droit, qui devrait être l'apanage de tous citoyens, n'est pas partagé par tous. Or c'est un droit qui devrait, notamment, garantir l'accès à des lieux de rencontres, de rassemblements, de loisirs et de divertissements, etc. Un droit, inexistant dans ces lieux, qui devait permettre à chacun d'avoir une vie sociale dans l'espace urbain. Son absence provoque le rejet de la population pauvre du territoire de Sabra et Shatila et devient la cause d'une certaine méfiance sociale, politique et économique vis-à-vis du camp et du bidonville. Une intensification des restrictions mises en place dans ces lieux apparaît alors. Cependant, des connexions informelles, autour de secteurs tels le travail, l'apport d'eau et d'électricité, etc. se créent pour permettre aux populations de survivre. En effet, les habitants, majoritairement pauvres, vont aller au quotidien à la rencontre de la ville, hors de la zone, dans le but d'obtenir de meilleures conditions de vie grâce au salaire qu'ils pourront demander hors de Sabra et Shatila. Une dépendance à la ville en résulte alors, mettant en lumière les limites visibles entre ces deux zones et des rapports formels et informels qui sont de l'ordre de la survie, de l'éducation et de la santé.

« Je m'occupe des chevaux à l'hippodrome de Beyrouth. Si quelqu'un veut travailler à Sabra c'est dur parce qu'il faut avoir les moyens de financer les magasins situés au « souk », donc je suis obligé de me déplacer à l'extérieur. »⁸³
-Salim El Asmar Mohammed

82 LEFEBVRE 1974: 14

83 Voir annexe, entretien 3

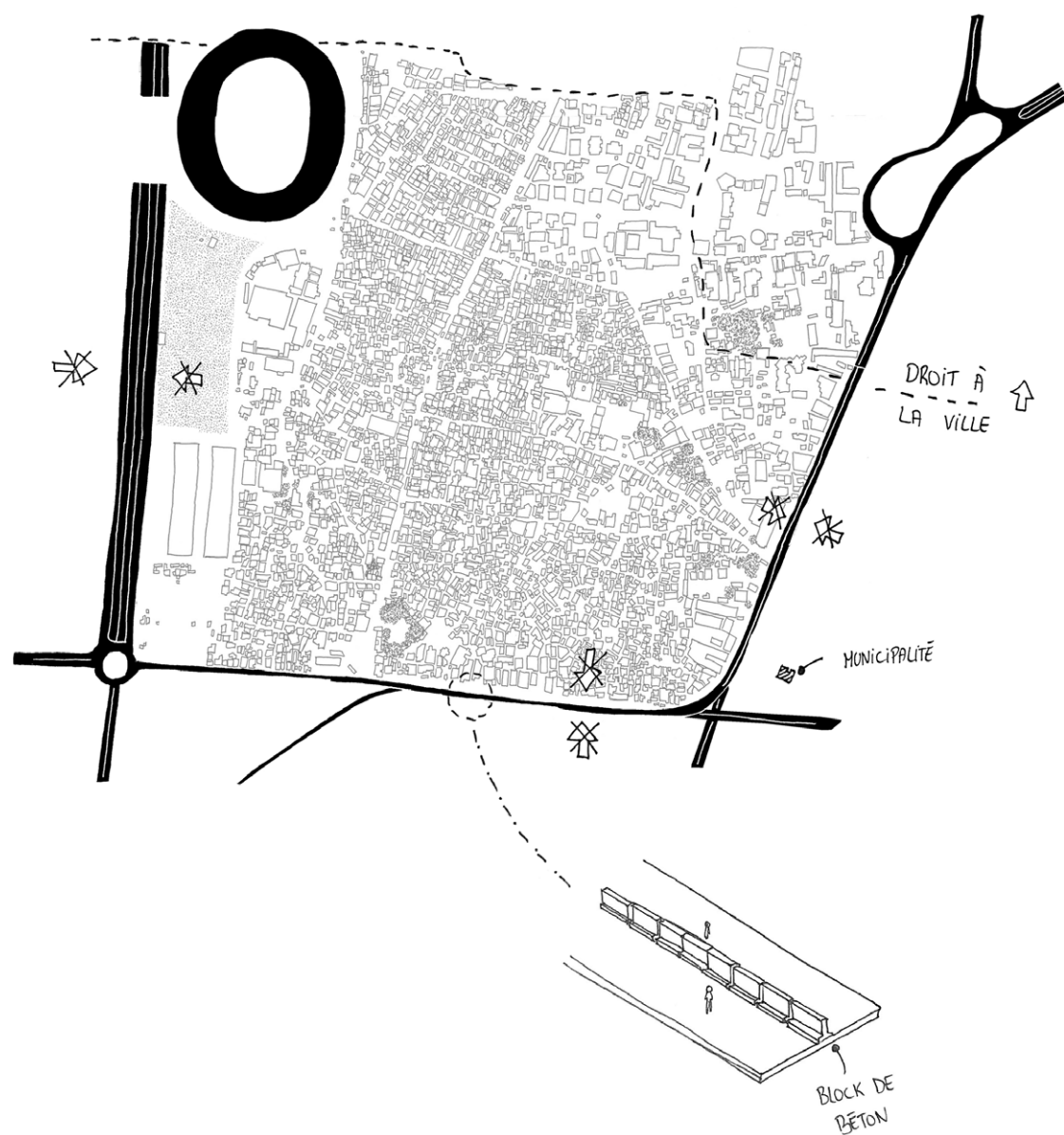


Fig.24: Carte des limites visibles

5.1.1 Les limites visibles

On appelle limite, « une ligne séparant deux pays, deux territoires ou terrains contigus »⁸⁴ où s'établit parfois une certaine coupure, une méfiance et même un recul. Diverses limites sont mises en place et perçues à Sabra et Shatila.

D'un côté, il y a la limite physique, celle qui est rendue visible par des éléments architecturaux représentatifs tels que de grandes infrastructures routières contournant le territoire. En effet, Sabra et Shatila sont entourés de deux autoroutes, nommées Jamal Abdul Nasser et Hafez El Asad, qui créent une barrière épaisse et mouvementée. Ce sont des allées principales qui mènent vers l'aéroport et le sud du Liban et qui compliquent la connexion au voisinage. De même, du côté sud, la rue marchande, appelée El Imam Moussa El Sader, accumule les embouteillages jusqu'au soir, rendant l'accès au souk de Sabra infernal. Du côté nord, un autre type d'infrastructure est présent, celui du barrage armé mis en place, par les autorités libanaises, pour contrôler l'entrée des individus vers le territoire de Sabra et Shatila. Les entrées restantes sont, quant à elles, surveillées par des hommes armés de partis politique bien précis.

D'un autre côté, il y a la limite ressentie, celle créée par la municipalité de Ghobbeiri au travers d'une pression sociale. En effet, de nombreuses personnes dénoncent l'inaction de la municipalité face aux injustices telles que le non-accès aux réseaux d'eau ou d'électricité. Ces ressources ne sont pas assurées à la population de Sabra et Shatila dans le but de créer des tensions et « dépeupler »⁸⁵ le bidonville afin de pouvoir un jour y construire des bâtiments privés. Des interventions physiques sont même visibles, tels que des blocs de béton disposés au milieu des rues tout autour du bidonville et du camp de façon à rendre difficile l'entrée vers ce territoire. Certains les décrivent comme des « barreaux de prison », où l'accès à l'extérieur et au droit à la ville sont restreints. Autrement dit, la barrière existe autour de Sabra et Shatila produit une coupure radicale.

« La municipalité de Ghobbeiri ne nous aide pas du tout. Les gens qui y travaillent veulent plutôt trouver le moyen de se débarrasser de nous. Ils ont même mis en place des barrières tout autour de Sabra et Shatila de façon à nous emprisonner. Si vous regardez au niveau des rues principales vous allez voir des blocs de bétons mis au milieu, ou encore des barreaux métalliques qui nous compliquent la vie lorsqu'on veut traverser ou qu'on veut rentrer avec la voiture. »⁸⁶
- Haidar

⁸⁴ Définition du Larousse, éditions Larousse 2019

⁸⁵ Voir annexe, entretien 12

⁸⁶ Voir annexe, entretien 12

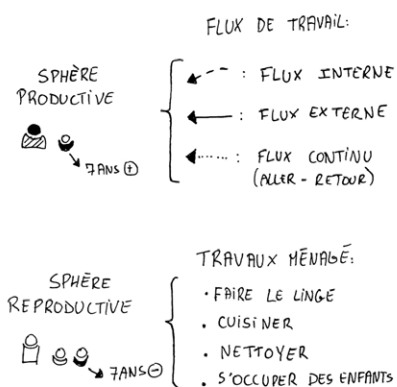
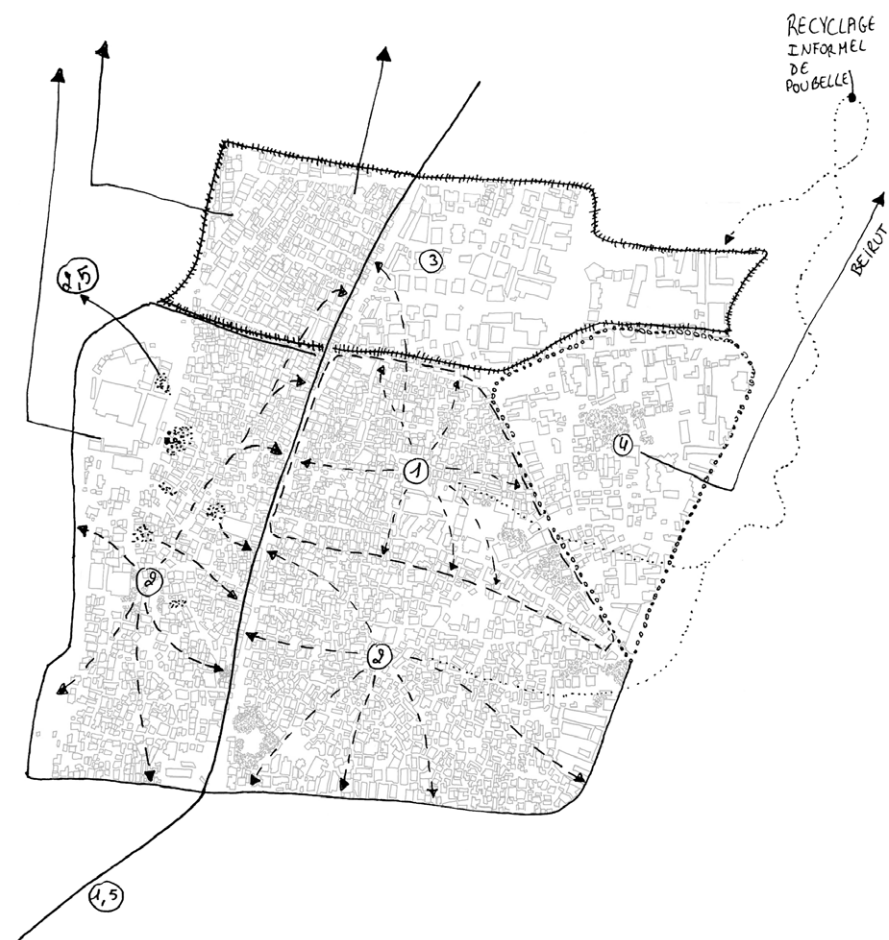


Fig.25: Cartes des flux montrant les rapports à Beyrouth

5.1.2 Les rapports formels à la ville

Malgré ces limites, des rapports « obligatoires » sont, tout de même, créés entre Sabra, Shatila et leur voisinage. En effet, d'un côté, la ville fait appel à une main d'œuvre moins coûteuse, ce qui encourage les habitants du bidonville à y travailler en espérant gagner plus d'argent. D'un autre côté, un rapport émane entre la ville et le territoire de Sabra et Shatila au travers d'activités quotidiennes telles que le sport et l'éducation. En effet, la plupart des infrastructures éducatives et sportives sont situées à l'extérieur du camp et du bidonville. L'accès à ces équipements est donc parfois long et agaçant, sachant que dans la majorité des cas, il s'agit de lieux privés. Dans le cas des écoles par exemple, elles sont soit privées et chères, soit publiques, mais avec un nombre d'élèves limité.

« La plupart des écoles publiques qui se trouvent aux alentours de la région sont limitées au niveau des places, ils sont mal entretenus et ne font souvent pas très attention au niveau éducatif des élèves. Les élèves qui nous viennent des écoles publiques ont d'énormes difficultés car ils ne sont soit pas dans la bonne année d'étude soit leur niveau est trop bas pour leur âge. Cela devient donc vite un problème pour les enfants. »⁸⁷
- Catherine

Dans les deux cas, l'accès à l'éducation est problématique, voire impensable, pour les parents dont la situation financière ne le permet pas. Si le rapport à la ville au travers de l'éducation et du loisir est donc présent, il n'est donc pas toujours accessible à tous, ce qui met une fois de plus la population du bidonville et du camp à l'écart.

⁸⁷ Voir annexe, entretien 8

5.1.3 Les rapports informels à la ville

Au-delà de toutes ces limites et ces difficultés, un rapport « non-prévu » au sein de la société se crée : celui du rapport aux déchets. Un rapport basé sur un système informel créé par les habitants des quartiers pauvres. Ce système consiste à aller fouiller les poubelles de la ville et à trier les déchets allant du plastique, du fer, du caoutchouc, etc. et à ensuite pouvoir les revendre, par kilo, à des lieux de récupérations de déchets appelé « bourras »⁸⁸. Au départ de ceux-ci, les déchets sont vendus à de grandes usines. C'est ainsi une façon continue de gagner de l'argent et de recycler indirectement les déchets de la ville, sachant notamment que Beyrouth rencontre de nombreux problèmes dans la gestion des poubelles. Ce système permettra donc à des personnes dans le besoin, comme beaucoup d'habitants du bidonville, d'être en activité tout en nettoyant la ville.

Cependant, les conditions de travail dans ce domaine sont très difficiles. En effet, aucune toilette publique, ni espace de repos ne sont présents dans la ville. On retrouve donc, durant les saisons de fortes chaleurs, des personnes qui se réfugient du soleil à côté des poubelles ou des arbres dans le but d'être à l'ombre et d'avoir un souffle de fraîcheur. De même, lorsqu'il pleut, ces personnes sont obligées de continuer à travailler et de marcher sous la pluie jusqu'à déposer les déchets pour avoir un peu d'argent. Rajoutons à cela que la plupart des « bourras » se trouvent aux périphéries de Beyrouth, près de bidonville comme c'est le cas de Sabra et Shatila où toute une zone leur est dédiée. Dès lors, étant donné l'excentrement, les travailleurs sont amenés à faire de nombreuses heures de marches. Ainsi, tout au long de la journée, on voit des tuk-tuks et des charrettes de poubelle venir et repartir avec des déchets. La majorité des acteurs concernés sont des hommes ou des jeunes garçons âgés de 10 ans et plus. Ils se reposent près du cimetière des martyrs palestiniens, là où tous les pins créent de l'ombre sur un trottoir de moins de 1,50 m. Ces conditions de travail sont pénibles et ne sont ni reconnues par la municipalité, ni par la ville, ce qui met les travailleurs dans des situations d'inconfort journalier.

« Toute la journée je suis dans les rue de Beyrouth pour ramasser les poubelles. Je trie les déchets en cherchant du plastique, des bouteilles, des gallons, etc. pour ensuite les ramener à la déchèterie et être payé [...]. »⁸⁹ - Omar

Malgré les difficultés que subissent ces personnes, habitant majoritairement à Sabra, ce lien informel est le seul qui relie l'activité de la ville à celle du bidonville et du camp. En effet, ce contact permet de rendre visible les populations rejetées. Il est donc essentiel de préserver au mieux cette relation et de la revaloriser de façon à encourager davantage la population dans cette activité importante tant pour la ville que pour le camp. Ainsi, la réflexion se pose sur d'éventuelles propositions d'aménagement des espaces aux alentours des « bourras » afin de rendre ce lieu d'échange plus accueillant et reposant pour les personnes qui y travaillent.

⁸⁸ « Bourra », mot en arabe qui signifie « déchèterie »

⁸⁹ Voir annexe, entretien 9

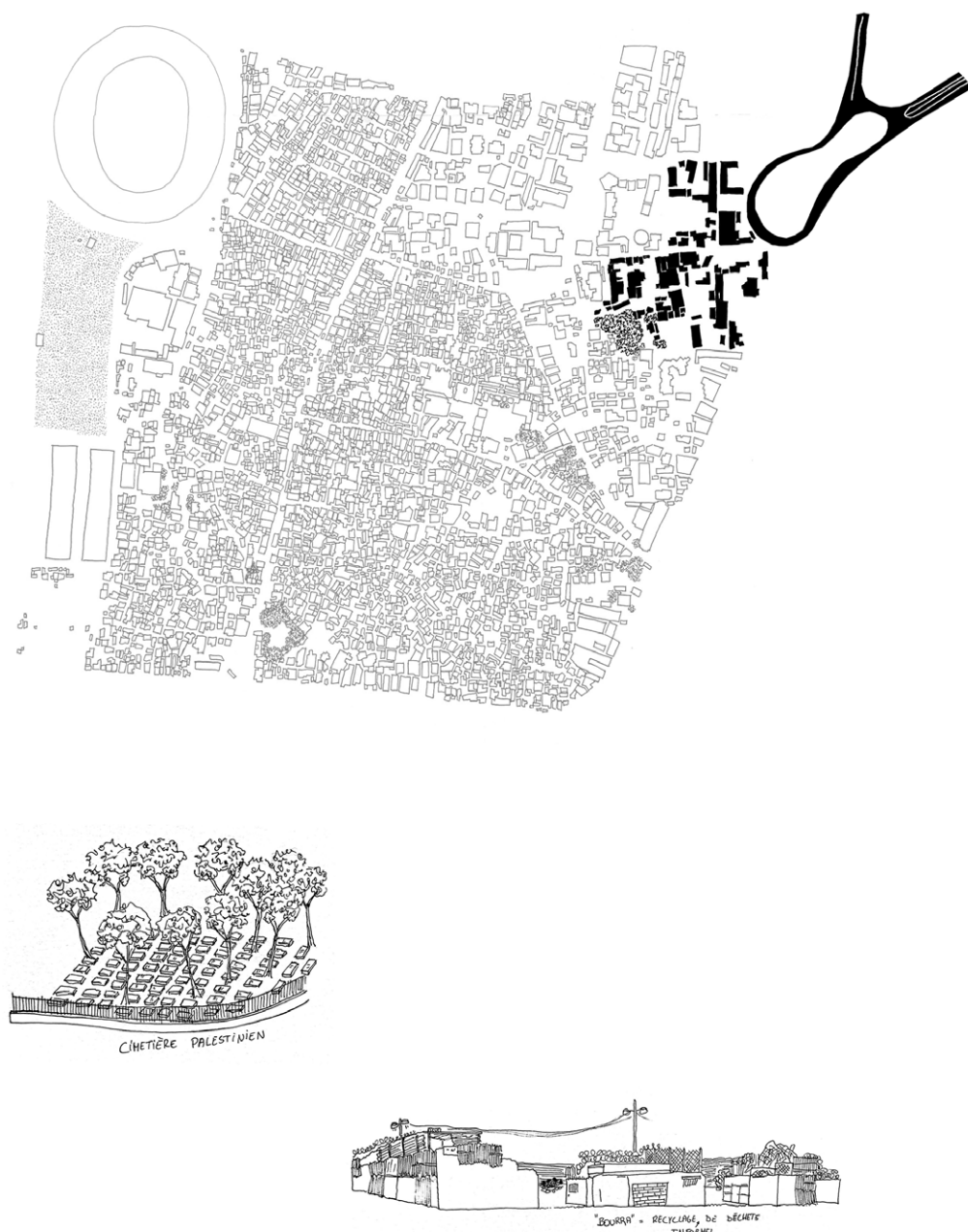


Fig.26: Carte de l'espace où s'établissent les rapports à Beyrouth

5.2 A l'échelle *intergroupe*



Fig.27: Le marché de légume, 29 juillet 2022



Fig.28: L'allée centrale du souk, 29 juillet 2022

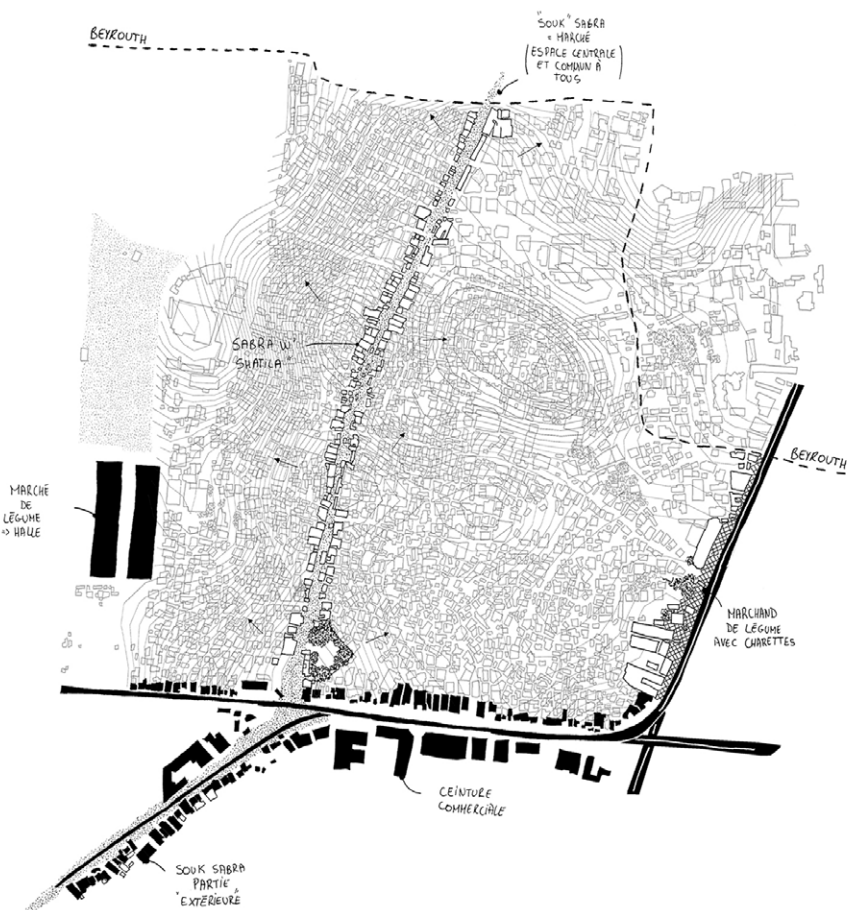


Fig.29: Carte à l'échelle de l'intergroupe

L'intergroupe se définit grâce à la psychologie sociale comme une notion qui est « relative aux interactions entre plusieurs groupes »⁹⁰ au travers d'une relation de domination, de coopération, etc. Cette notion fait référence à la coexistence de divers groupes sociaux au sein d'un même territoire. Ces groupes sont souvent représentatifs de différents quartiers qui cohabitent côte à côte et qui partagent des lieux communs comme c'est le cas de Sabra et Shatila. En effet, ce territoire, divisé en plusieurs parties mais perçu comme un tout unitaire par les gens de l'extérieur, accueille une mixité sociale qui se regroupe à certains endroits et se bouscule à d'autres. Il y a donc des moments de rencontre et d'échange qui se créent soit par nécessité, soit tout simplement par envie. Une relation de coexistence s'établit alors mettant en avant les différents acteurs et les différents quartiers présents. A Sabra et Shatila, ce phénomène d'« entre-quartiers » est ressenti tant au travers de la bonne cohabitation des sous-groupes qui le constituent que par les tensions entre ces sous-groupes.

Cette échelle permet de mettre en lumière les liens sociaux qui sont créés entre les groupes et de comprendre comment se passe la cohabitation dans un contexte de survie où la situation financière des habitants est difficile. Cette situation est définie par Yona Friedman par le « bidonvillage » et de son « autoplanification »⁹¹. Pour comprendre ces choses, il est donc nécessaire d'identifier les limites invisibles et imaginaires créées par la population elle-même entre les sous-groupes, d'identifier les différents types de groupes qui cohabitent et de montrer les systèmes informels communs. Nous faisons l'hypothèse que ces derniers peuvent potentiellement créer des liens entre sous-groupes et entre quartiers.

90 Définition de La langue française, éditions 2023

91 FRIEDMAN 1978

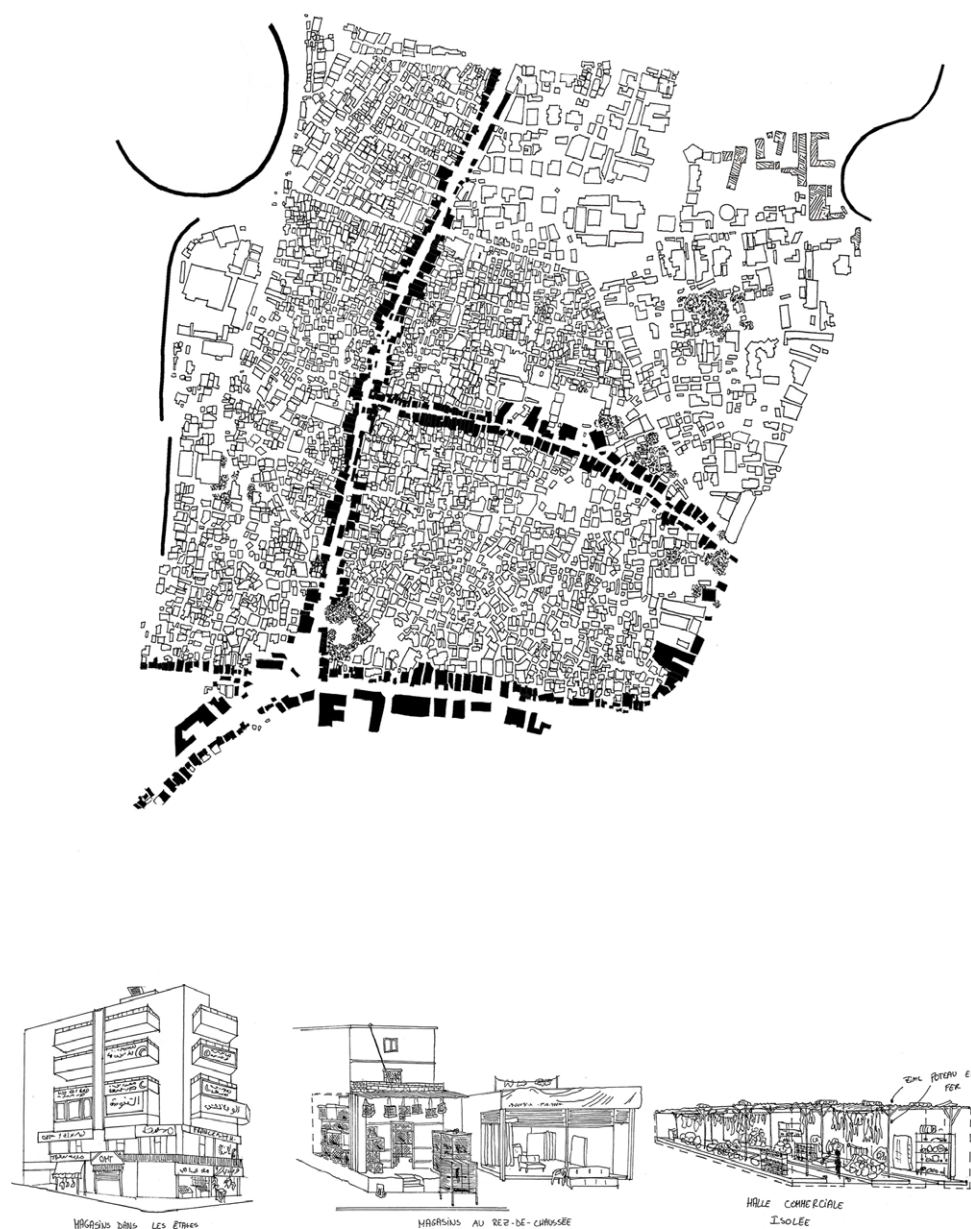


Fig.30: Carte et typologies de la ceinture commerciale

5.2.1 Les limites invisibles et imaginaires

Une fois à l'intérieur du site, de nouvelles limites apparaissent. En effet, outre la frontière physique visible avec la ville de Beyrouth, le territoire de Sabra et Shatila est divisé par des limites invisibles et imaginaires. Ces dernières sont créées et mise en place par les habitants eux même en fonction de plusieurs paramètres tels que l'évolution du bâti, l'arrivée de certains acteurs à des endroits et des moments précis ou encore le regroupement de certains groupes. On comprend donc qu'au fur et à mesure du temps plusieurs quartiers se sont créés.

« Tout juste derrière notre maison, il y a un groupe de bengalis qui vit dans des petites maisons entassées. Ils sont arrivés il n'y a pas longtemps. Mais depuis leur arrivé, l'odeur de leur cuisine nous dérange parce qu'on la sent jusqu'à chez nous. Mais sinon ils ne dérangent personne. »⁹² - Mona

Dans un premier temps, ces limites sont visibles grâce aux infrastructures communes tels que les lieux de ventes (le souk et la ceinture commerciale) utilisés par les habitants. Des lieux qui rassemblent naturellement toute la mixité du territoire de Sabra et Shatila, majoritairement des hommes, par la nécessité de travailler, de gagner de l'argent et d'être au contact des passants qui viennent des autres quartiers ou de Beyrouth pour faire leurs achats. Ces espaces sont disposés à des endroits stratégiques pour attirer les différentes communautés. En effet, le « souk » se situe au niveau le plus bas de Sabra et Shatila sur une allée centrale qui divise le territoire en deux parties bien distinctes. Cette allée témoigne d'une forme directe de cohabitation informelle où sont implantés tous les commerces et les espaces de production. Majoritairement utilisés par des libanais, des syriens et des palestiniens il permet aux habitants de Sabra et Shatila de survivre. Dans cet espace central, la mixité est constamment en mouvement. On peut y apercevoir des marchands de légumes, de parfum, de nourriture, de vêtements, etc. Ces commerces se différencient des ceux qui se situent autour du camp et du bidonville au niveau de la ceinture commerciale. En effet, de ce côté, on retrouve les grands magasins d'équipements électroménager, de meubles, et de bijoux qui créent une façade mouvementée connectant directement le territoire de Sabra et Shatila aux passants venant de Beyrouth. L'espace de vente, ou le magasin, est ainsi une entité importante dans la détermination des limites. Ces derniers sont présents du début jusqu'à la fin de l'allée du souk et de la rue longeant la ceinture commerciale.

Plusieurs quartiers jouxtent ces espaces de ventes. Ces quartiers ont des limites qui se touchent, s'intensifient à certains moments et s'effacent à d'autres. Ces limites sont invisibles sur le plan général de Sabra et Shatila. Pourtant, elles sont bien présentes dans les paroles des habitants. Elles renvoient tantôt à de la cohabitation saine, tantôt à de la méfiance ou encore des rapports de domination. Ces rapports sont à l'origine de l'apparition de sous-quartiers au sein de Sabra et Shatila.

⁹² Voir annexe, entretien 11

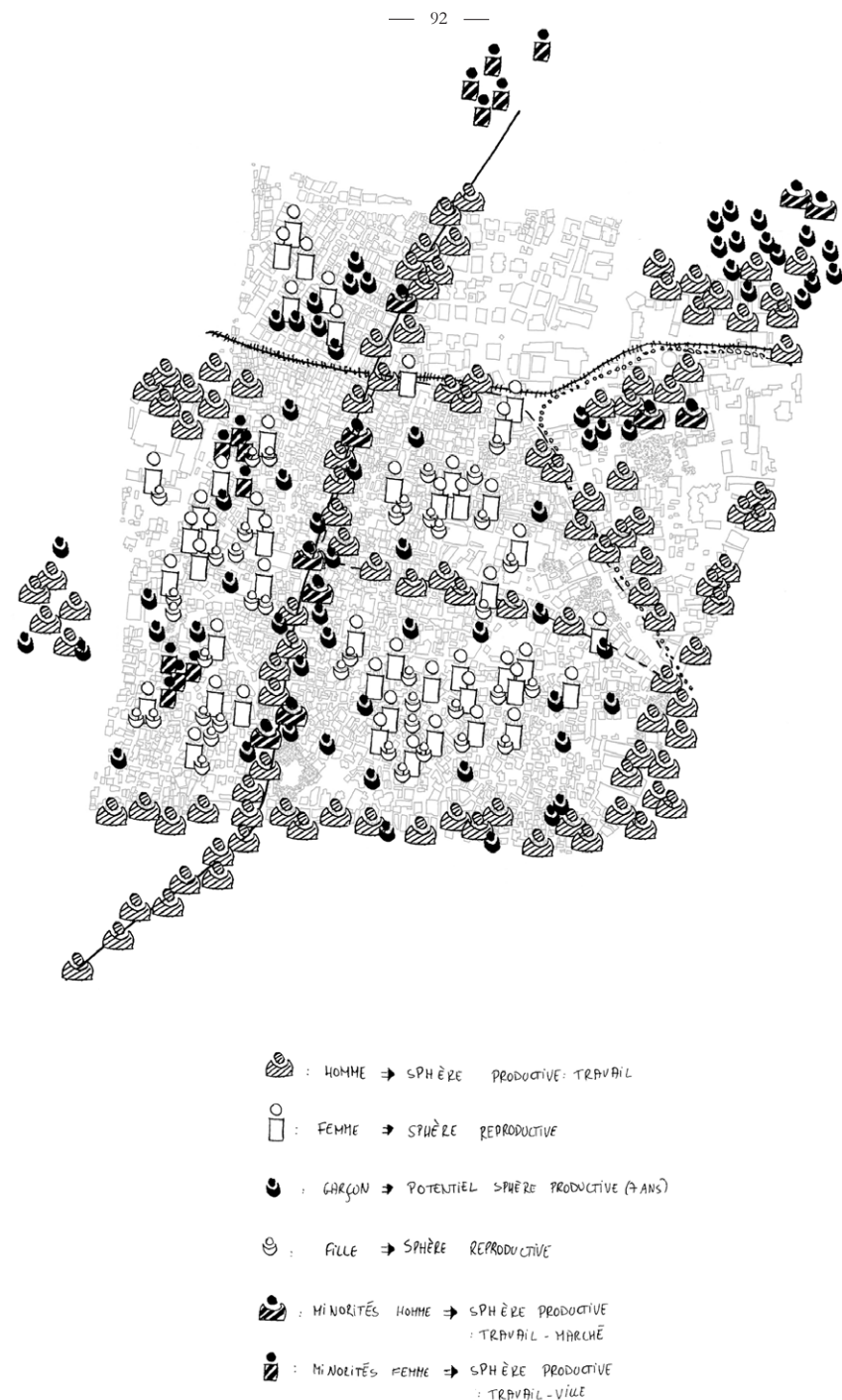


Fig.31: Carte des acteurs cohabitants à Sabra et Shatila

5.2.2 Les différents types de groupes cohabitants

Ces limites intangibles renvoient à la division de la population dans le territoire et témoignent de la mixité sociale qui y réside. Durant l'étude de terrain, différents sous-groupes sont apparus. Ces derniers cohabitent dans un même contexte de pauvreté et partagent un but commun, celui de la survie dans un terrain non propice au développement d'un confort minimal. Cette mixité se définit également par la chronologie des arrivées des populations à Sabra et Shatila depuis les premières installations jusqu'à nos jours. En effet, même si les premiers arrivés sont des réfugiés palestiniens dans le camp et des libanais du sud du Liban dans le bidonville, cette population n'a fait qu'évoluer et se développer d'année en année. Aujourd'hui Sabra et Shatila accueillent de nouveaux habitants qui sont dans la même situation que les précédents, c'est-à-dire soit des réfugiés, soit des personnes dont la situation financière est trop précaire pour vivre à Beyrouth.

Ce territoire regroupe ainsi de nombreuses ethnies. On y retrouve des libanais majoritairement chiïtes, des réfugiés palestiniens, des réfugiés syriens, des bengalis, des éthiopiennes, des sierra-léonais, etc. Ainsi diverses questions en émanent tel que :

« ' Comment se fait la cohabitation avec les syriens, les sierra léonais, etc... ? Et comment la répartition entre les groupes est-elle organisée ? ' On n'a pas de problème avec eux. Tout le monde vit ensemble depuis longtemps. Il n'y a pas de zone pour chacun. Celui qui vient vivre ici va s'installer aux alentours des gens qu'il connaît. »⁹³
 - Najib El Khatib

Il est important de préciser qu'au-delà de la bienveillance que montre les habitants au sujet de la cohabitation, des limites se créent naturellement au départ de facteurs tels que la culture, le mode de vie mais aussi les discriminations rencontrées. Il y a donc une forme de solidarité entre les communautés mais cela n'exclut pas le fait que des groupes vont être créés sur base des origines culturelles des installations des populations sur le territoire. On peut donc très précisément assimiler chaque quartier à un type d'habitants. D'un côté, il y a les réfugiés palestiniens qui habitent uniquement dans le camp de Shatila et de l'autre, il y a le reste qui est plus ou moins dispersé dans le bidonville. La division en deux parties engendrée par l'allée centrale du souk produit une certaine division sociale entre le côté Est et le côté Ouest du bidonville. En effet, du côté Est, appelé « Horsh Sabra », on retrouve majoritairement des libanais chiïtes et des réfugiés syriens et du côté Ouest il y a une grande mixité qui ne cesse de s'accroître. C'est dans ce quartier, appelé Hay el Nawar, que vivent des libanais, des syriens mais aussi des minorités tels que les bengalis, les éthiopiens, les sierra-léonais, etc. Une division du territoire précise apparaît alors, reflétant des modes de regroupement et des ethnies différentes.

⁹³ Voir annexe, entretien 2



SYSTÈME D'EAU DANS LES CITERNES

SYSTÈME D'EAU
EN "GALLON"

SYSTÈME DE PARTAGE D'ÉLECTRICITÉ

SYSTÈME BRANCHÉ
AU RÉSEAU D'EAU
DE VILLE

Fig.32: Carte des différents systèmes informels

5.2.3 Les systèmes informels communs

Au-delà des limites des différents quartiers et des espaces communs décrit précédemment, un problème transversal est observé sur le territoire de Sabra et Shatila. En effet, le manque d'infrastructures de première nécessité, et notamment l'accès à l'eau et à l'électricité, devient problématique. Dans le reste de Beyrouth, l'accès à ces besoins est plus simple, même si cela requiert de l'argent. Cependant, ce n'est pas le cas pour les habitants du camp et du bidonville tant les infrastructures nécessaires que les ressources économiques y sont absentes. De même, il est important de mentionner que la municipalité de Ghobbeiri, qui est censée régler ce problème, a interdit tout accès aux réseaux d'eau qui passent autour du territoire dans le but de créer une pression sociale dans ces zones. Touchant ainsi la majorité des habitants, le sujet de l'accès à l'eau devient critique, surtout dans un contexte informel comme celui-ci.

Pour survivre, les différentes communautés vont peu à peu improviser des solutions à travers de systèmes informels parfois illégaux pour pouvoir accéder à ces besoins. Cependant, ces solutions changent d'un quartier à un autre car même si ce manque touche tous les habitants, certains quartiers restent mieux desservis que d'autres. Pour cela différents types d'intervention sont mis en place. Pour l'eau, par exemple, il y a 3 systèmes :

1. Un système branché illégalement au réseau d'eau de la ville constitué de tuyaux et de pompes. Il est très présent au niveau de la périphérie du bidonville car il s'agit des espaces les plus proches du réseau d'eau. Ainsi le côté Est, Horsh Sabra, est celui qui en bénéficie le plus.
2. Un système d'apport d'eau par bidons que les minorités adoptent étant donné que les discriminations qu'ils subissent les empêchent tout accès à l'eau dans leurs logements.
3. Un système d'apport d'eau via des camions d'eau d'entreprises privées, qui viennent selon la demande et se branchent aux réservoirs privés des logements pour le remplir. C'est la méthode la plus utilisée dans le camp et le bidonville.

Pour l'électricité⁹⁴, le système est plus systématique : il suffit de contracter un abonnement avec un particulier pour avoir quelques ampères. Cependant, des zones restent privilégiées selon celui qui paye plus et parfois selon les préférences ethniques.

Des espaces communs et des problèmes communs, deux notions essentielles à revoir et à questionner. En effet, comment peut-on imaginer un futur propice à un confort de vie dans un territoire où les besoins fondamentaux de l'homme ne sont pas accessibles ? La question de l'accès à l'eau est particulièrement aiguë et mérite qu'on y réfléchisse. De même, il faut garder en tête que toute intervention à ce niveau devrait desservir l'entièreté des sous-groupes pour éviter tout conflit et toute discrimination.

94 Voir annexe, entretien 5



Fig.33: Tuyaux d'eau branchés au réseau d'eau de la ville, 18 janvier 2023

« Dans ces quartiers, il y a beaucoup de racisme envers les africains, c'est même pour cela que l'on n'a ni accès à l'eau, ni à l'électricité. Regarde le galon que je porte, c'est comme ça qu'on ramène de l'eau tous les jours, que ce soit pour boire, cuisiner, se laver ou même pour nettoyer. Chaque jour on doit aller remplir les galon du magasin à côté et payer 5000 Livre Libanaise pour pouvoir vivre. »⁹⁵
- Aysba

« On fait comme la plupart des gens d'ici. Pour l'eau, on a six réservoirs en tout, pour mes parents, mes frères, mon oncle et ma famille, qui sont situés sur les toitures. Chaque fois qu'ils se vident, on fait appel à un camion privé d'eau pour nous les remplir à nouveau. Pour l'électricité c'est la même chose mais avec un moteur principal, sachant qu'il n'y a plus du tout d'électricité provenant de l'Etat. Et vu que ça coûte cher, on la partage entre 6 familles, c.-à-d. que le câble principale vient chez moi et moi je remets des câbles secondaires vers les 5 autres maisons. Comme ça je peux taxer mes voisins et avoir la capacité de payer mon électricité. Chaque maison aura donc 3 Ampère, ce qui finalement ne nous permet que d'allumer le frigo et une lampe. »⁹⁶
- Salim El Asmar Mohammed

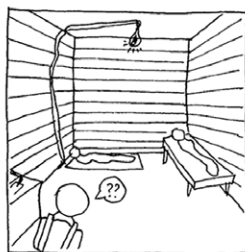
« Il est très mal desservi, on a de l'eau qui vient des puits mais qui est très salée et pour l'électricité on utilise des moteurs privés mis dans des terrains vide pour pouvoir alimenter les habitations. »⁹⁷
- Aref

95 Voir annexe, entretien 1

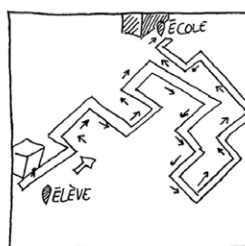
96 Voir annexe, entretien 3

97 Voir annexe, entretien 4

SYSTÈME ÉDUCATIF



VIVRE AVEC L'ÉLÉMENT



LABYRINTHE POUR L'ÉCOLE

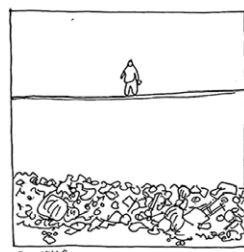


CONDITION ÉDUCATIVE RESTREINTE

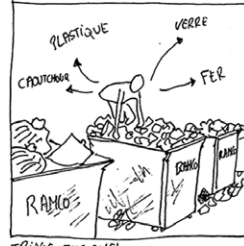


ENFANTS AU TRAVAIL...

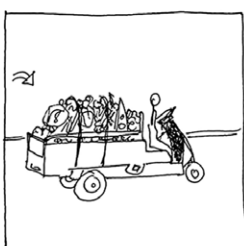
SYSTÈME POUR LA POUËLLE



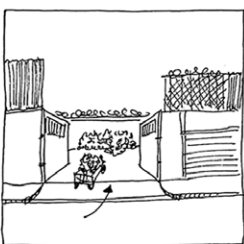
POUËLLE



TRIAGE INTRINÈME

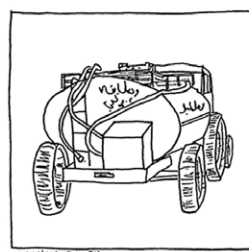


DÉPÔTS

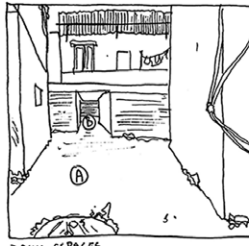


"BOUËL"

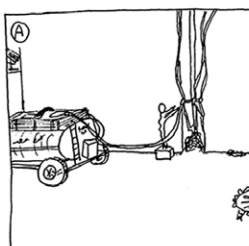
SYSTÈME D'EAU DANS LES CITERNES



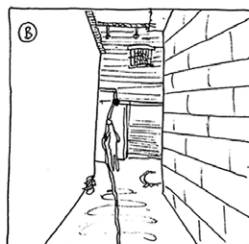
CAMION D'EAU



DEUX ESPACES

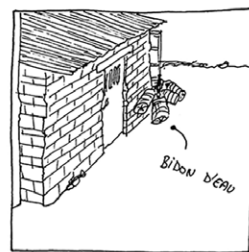


DÉSERVIR DIRECTEMENT

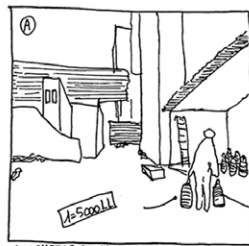


DÉSERVIR AVEC UN TUYAU SECONDAIRE

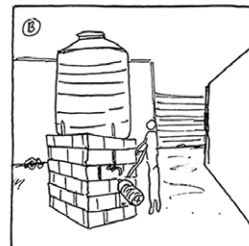
SYSTÈME D'EAU EN "GALLON"



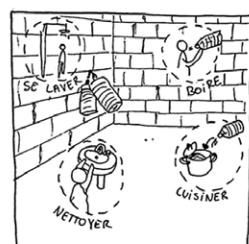
PAS D'EAU?



1- ACHETER DE L'EAU

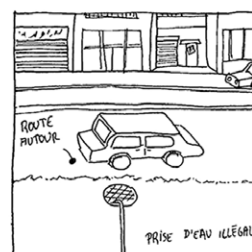


2- REPLEUR À UN POINT D'EAU

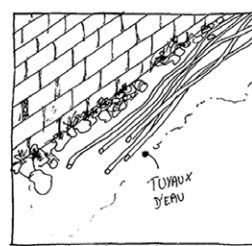


SOURCE D'EAU PRINCIPALE

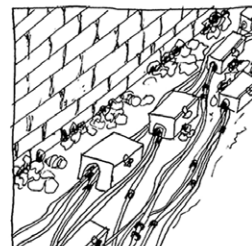
SYSTÈME BRANCHÉ AU RÉSEAU D'EAU DE VILLE



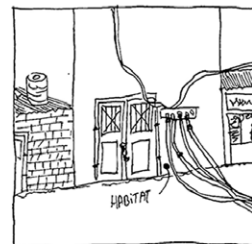
RÉSEAU D'EAU SUR LA ROUTE



EXTENSION VERS LE BIDON VILLE

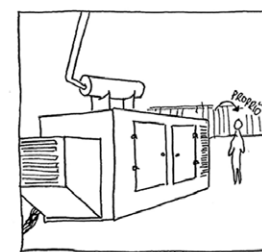


CAISSE + POMPE + CÂBLAGE

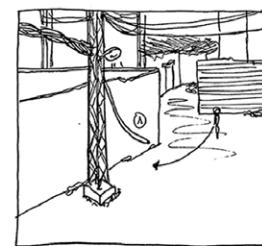


L'EAU ARRIVE DANS L'HABITAT

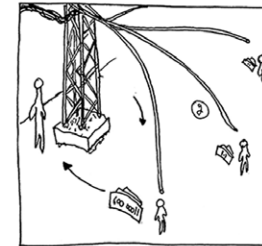
SYSTÈME DE PARTAGE D'ÉLECTRICITÉ



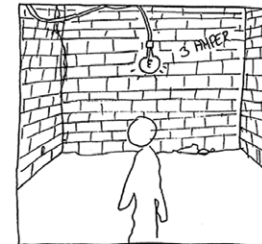
MOTEUR SUR UN TERRAIN



PROPRIÉTAIRE D'UN FIL PRINCIPAL

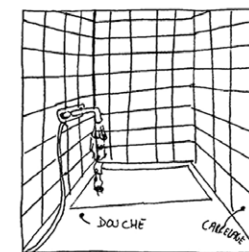


CÂBLE SECONDAIRE

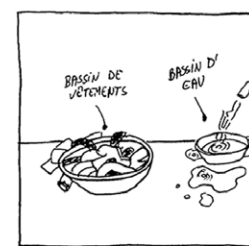


3 AMPÈRES = UNE LAMPE + UN FRIGO

SYSTÈME DE LAVAGE



SALLE D'EAU



DES BASSINS



LAVAGE MANUEL

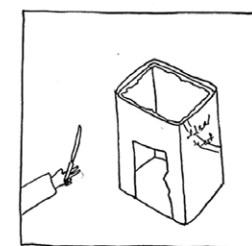


ÉTENDRE LE LINGE

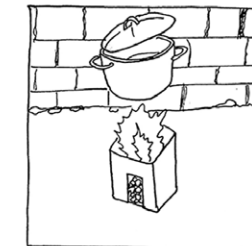
SYSTÈME DE CHAUFFAGE



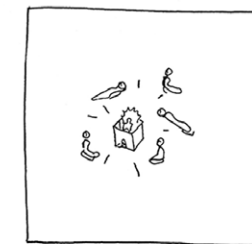
ACHETER DU CHARBON



BOÎTE EN MÉTAL COUËS



COMMENT FAIRE DU FEU



RÉCHAUFFER

5.3 A l'échelle *intragroupe*

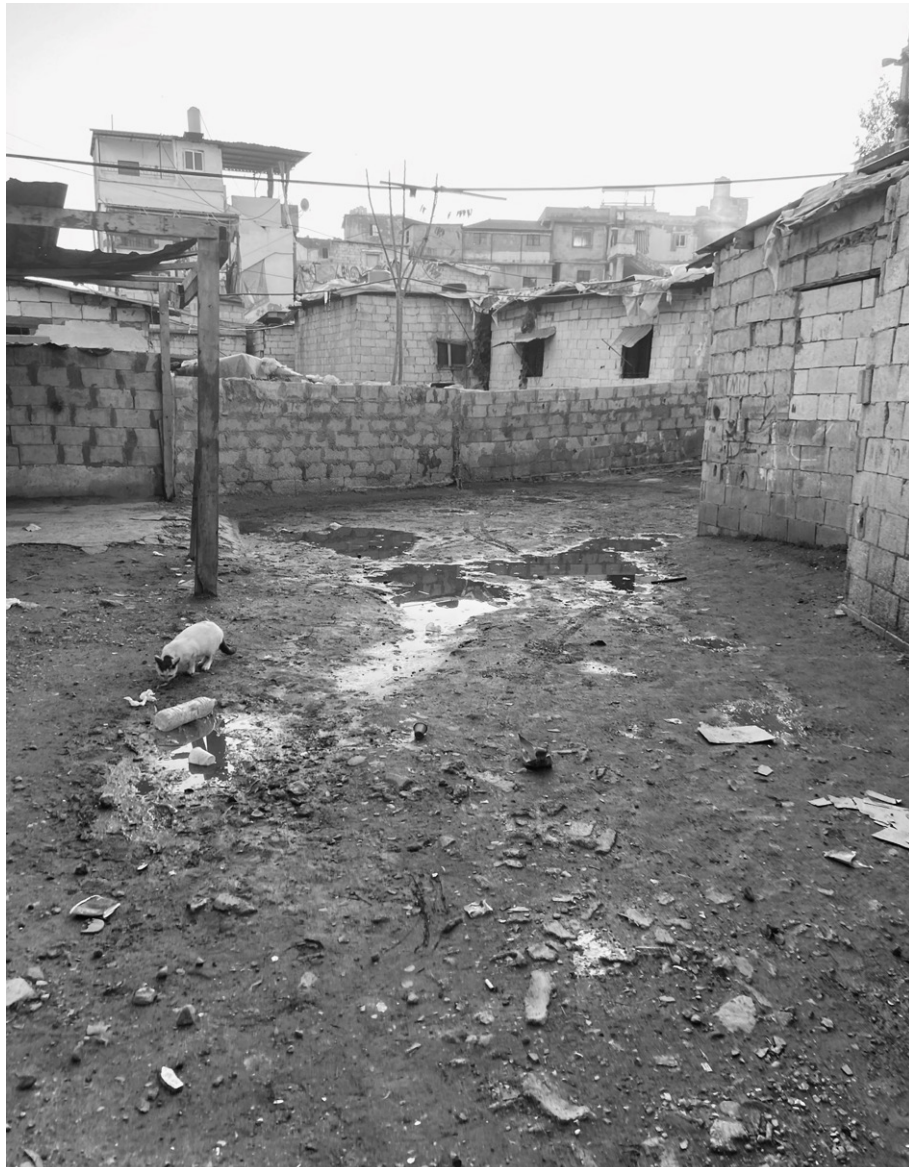


Fig.34: Des habitations de syriens groupées, 27 décembre 2022

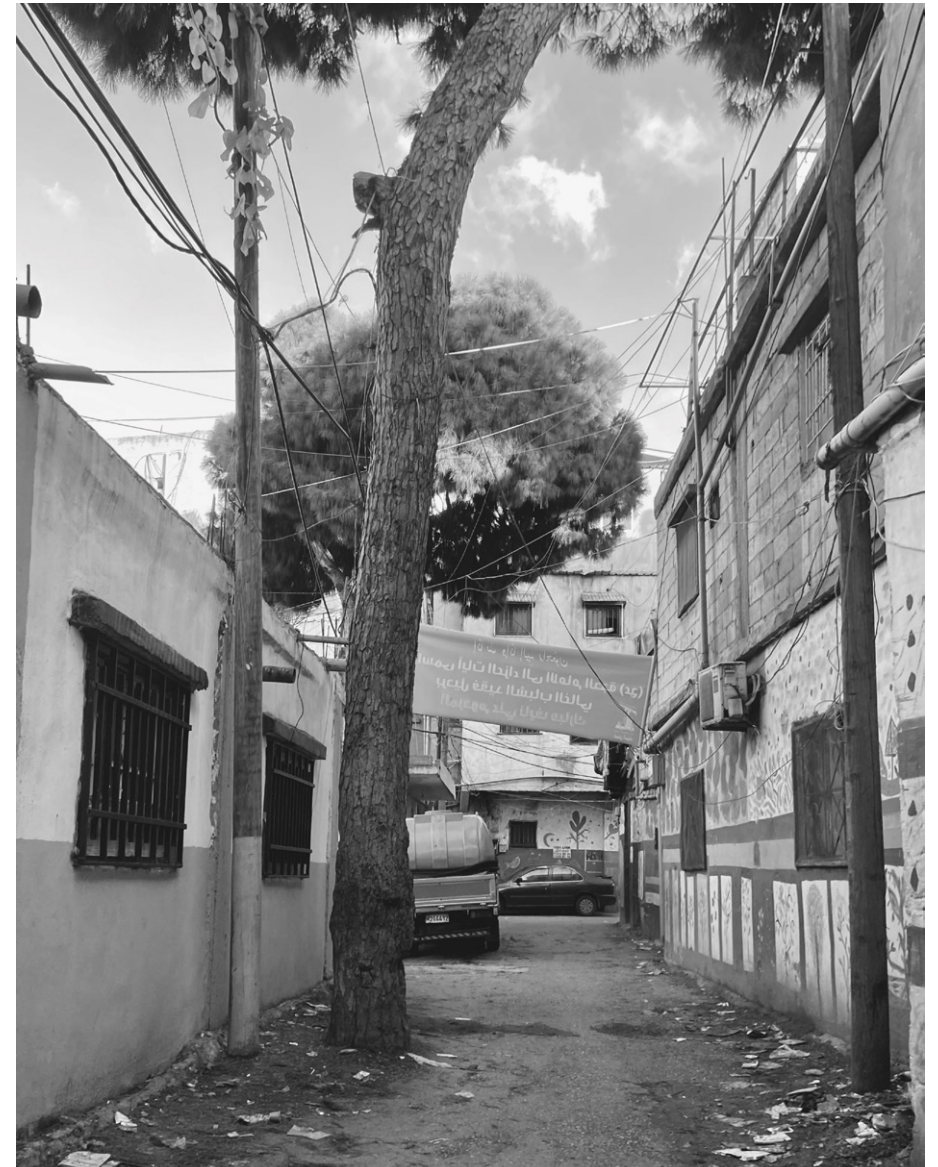


Fig.35: Des pins dans le quartier Horsch Sabra, 18 janvier 2023

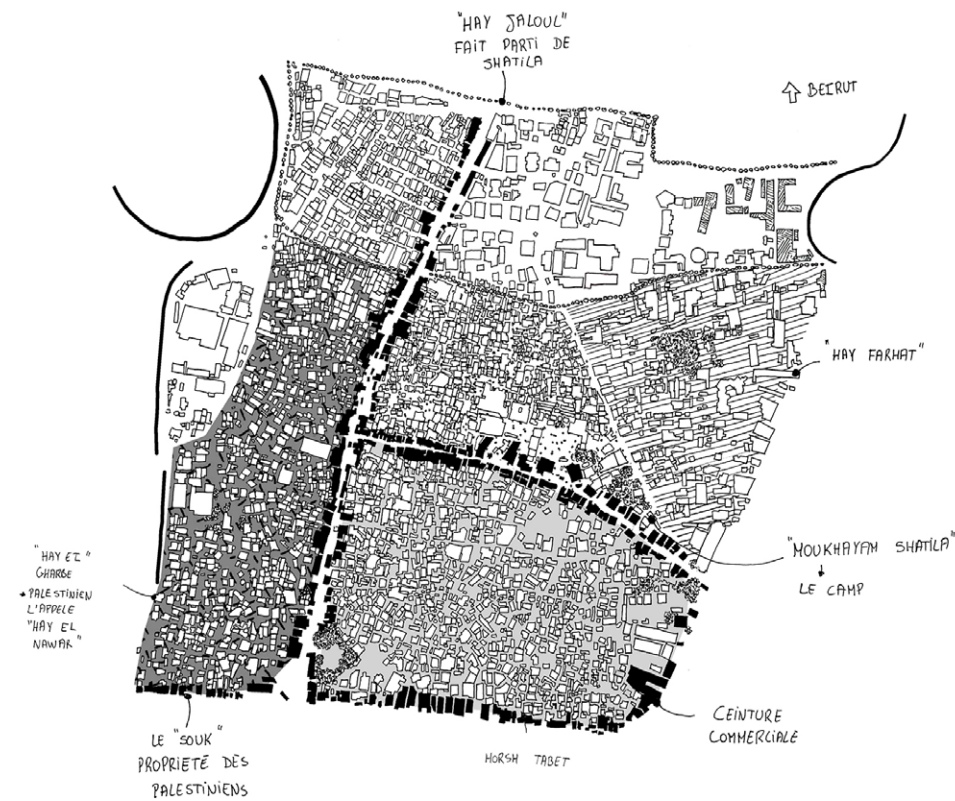


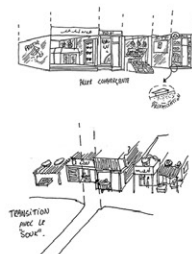
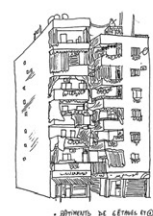
Fig.36: Carte à l'échelle de l'intragroupe

Après l'échelle des rapports avec la ville et celle des rapports entre groupes, on peut s'intéresser à l'intragroupe, une notion « qui se rapporte à des transactions réalisées au sein d'un même groupe de sociétés »⁹⁸. Cette échelle se focalise donc sur l'étude d'un quartier et de ses habitants. Le but est de comprendre le fonctionnement de chaque partie constituant le territoire de Sabra et Shatila et d'en connaître les caractéristiques qui les distinguent les uns par rapport aux autres.

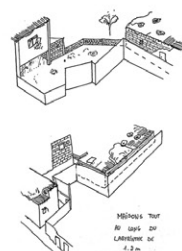
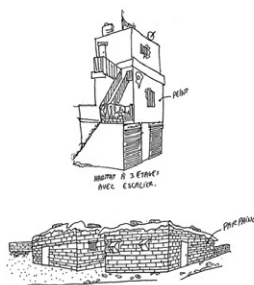
Pour ce faire, les différentes typologies bâties dans les quartiers ont été repérées et analysées. Ensuite, ce sont les modes de vie des acteurs de chaque quartier qui ont été repérées et analysées. Pour finir, ce sont les différents systèmes informels créés par les habitants à l'échelle d'un quartier qui ont été étudiés.

⁹⁸ Définition de La langue française, éditions 2023

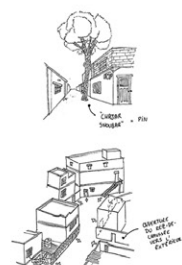
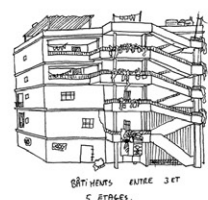
"MOUKHAYYAH" SHATILA
CAMP



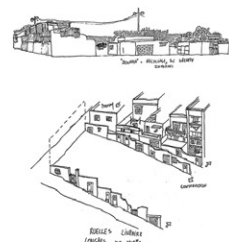
"HAY EL"
GHARBE



HORSH
SABRA



"HAY JALOU"



5.3.1 Les différents quartiers et leurs typologies

Différents quartiers ont été créés par les habitants et se distinguent les uns par rapport aux autres au travers de la diversité typologique de leur bâti. Propre à chacun des quartiers, ces typologies témoignent des différentes méthodes d'installation sur le territoire et de leur évolution au cours du temps. Les typologies se distinguent par plusieurs facteurs tels que la hauteur des bâtiments, leur agencement intérieur et extérieur, l'espace vide engendré, les méthodes de construction et les matériaux utilisés. Ainsi, quatre zones se démarquent très clairement les unes des autres :

1. Au niveau du camp de Shatila, les constructions ne cessent d'évoluer. En effet, dans cette partie du territoire habitée par les réfugiés palestiniens, la majorité des bâtiments ont plus de 10 étages. Cette hauteur est assez importante, surtout en contraste avec les espaces communs et les espaces non bâtis qui sont de très petite taille. Ce contraste indique clairement la surpopulation du quartier et son évolution constante.

« Dans le camp de Shatila, les constructions augmentent de jour en jour. Un bâtiment, chez eux, peut atteindre plus de 10 étages. »⁹⁹ - Najib el Khatib

2. Au niveau de « Horsh Sabra », les bâtiments varient entre 3 et 5 étages. On y retrouve des espaces vides plus importants, notamment devant les logements. De plus, quelques pins sont encore présents autour des habitations et témoignent du passé du territoire, contrairement aux autres quartiers où cette trace du passé est totalement absente. Ce quartier est majoritairement habité par des libanais et des syriens.
3. Au niveau de « Hay El Gharbe », les typologies sont les plus diversifiées. En effet, sachant que l'on y retrouve des libanais, des syriens et des minorités comme les bengalis, on peut apercevoir des bâtiments qui varient de 2 à 3 étages avec une finition en peinture comme des bâtiments de 1 à 2 étages dont la structure est apparente. Pour finir, il y a les toutes petites habitations, majoritairement habitées par les minorités, qui sont entassées les unes à côté des autres comme des cellules primitives.
4. Au niveau de « Hay Jaloul », une certaine planification semble suivie, notamment lorsque l'on voit la continuité des petits murs qui longent toutes les routes de façon à créer une rupture physique entre la rue et les habitations. De même, les bâtiments ont une finition en peinture. Ce quartier est majoritairement habité par des libanais.

Ces différentes zones sont très clairement perçues dans le catalogue typologique des habitations ci-contre .

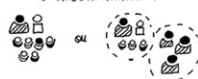
99 Voir annexe, entretien 2

Fig.37: Catalogue des typologies des différents quartiers

"HOUKHAYAN" SHATILAH
CAMP



"RÉFUGIÉS" PALESTINIENS
→ 18 000 PERSONNES
→ MAJORITAIREMENT



"HAY EL"
GARBE



SYRIENS ET LIBANAIS SHIITE



MINORITÉS : BEN GALIS, SIERRA LÉONNAISE



HORS H
SABRA



SYRIENS ET LIBANAIS SHIITE



"HAY DALOUL"



MAJORITAIREMENT LIBANAIS SHIITES



● : FEMME
○ : ENFANT : FILLE
● : ENFANT : GARÇON

5.3.2 Les différents acteurs et leur mode de vie

Ces différences typologiques sont également des marqueurs spatiaux des différences ethniques. En effet, les différentes communautés concernées tels que les libanais chiites, les palestiniens, les syriens et les minorités dont les bengalis, les éthiopiens, etc. se différencient au travers de leurs cultures, leurs usages et leurs modes de vie. Chaque groupe a ainsi sa propre façon d'habiter le territoire, de vivre et de survivre dans un contexte informel comme celui-ci. D'autres facteurs viennent s'ajouter à ces éléments culturels, comme la situation financière ou encore le statut familial qui jouent un rôle important dans le développement de l'habitat.

1. Les réfugiés palestiniens, contraints de faire face à la surpopulation, vont dans la plupart des cas habiter soit en groupe, entre deux ou plusieurs familles, dans un même logement soit avec leur famille élargie. En général, une famille palestinienne est constituée des deux parents (ou plus s'il y a plusieurs femmes) et de plus de quatre enfants. Certains vont même jusqu'à vivre avec leurs parents rendant ainsi le nombre de ménage par habitation supérieur à sept/huit personnes.
2. Les libanais, majoritairement chiites, vivent un peu partout, et sont un peu mieux lotis que les autres communautés. Ces derniers vivent généralement en famille, c'est-à-dire avec deux parents et deux ou trois enfants. De plus, ils sont plus indépendants les uns par rapport aux autres au sein de la communauté.
3. Les réfugiés syriens habitent pour la plupart du temps les uns à côté des autres. En effet, on peut voir des regroupements familiaux qui se font grâce à la proximité des habitations. En général, leur foyer est identique à celui des réfugiés palestiniens c'est-à-dire qu'il est constitué de deux parents (ou plus) et de plus de quatre enfants.
4. Les travailleurs migrants provenant du Bangladesh, vivent toujours en groupe. En effet, on retrouve ces minorités dans les espaces restreints du bidonville, et plus précisément dans des habitations entassées. Ces derniers vivent côte à côte et peuvent même être plusieurs dans un logement. Cette communauté est majoritairement constituée d'hommes, ce qui rend leur cohabitation plus facile.
5. Les travailleuses migrantes tels que les éthiopiennes et les sierra-léonaises vivent majoritairement ensemble. Même si elles ne se connaissent pas, elles sont contraintes de cohabiter étant donné les discriminations faites à leur égard. Ces femmes venues pour travailler en tant que femmes de ménage se retrouvent à vivre par dizaines dans un petit logement.

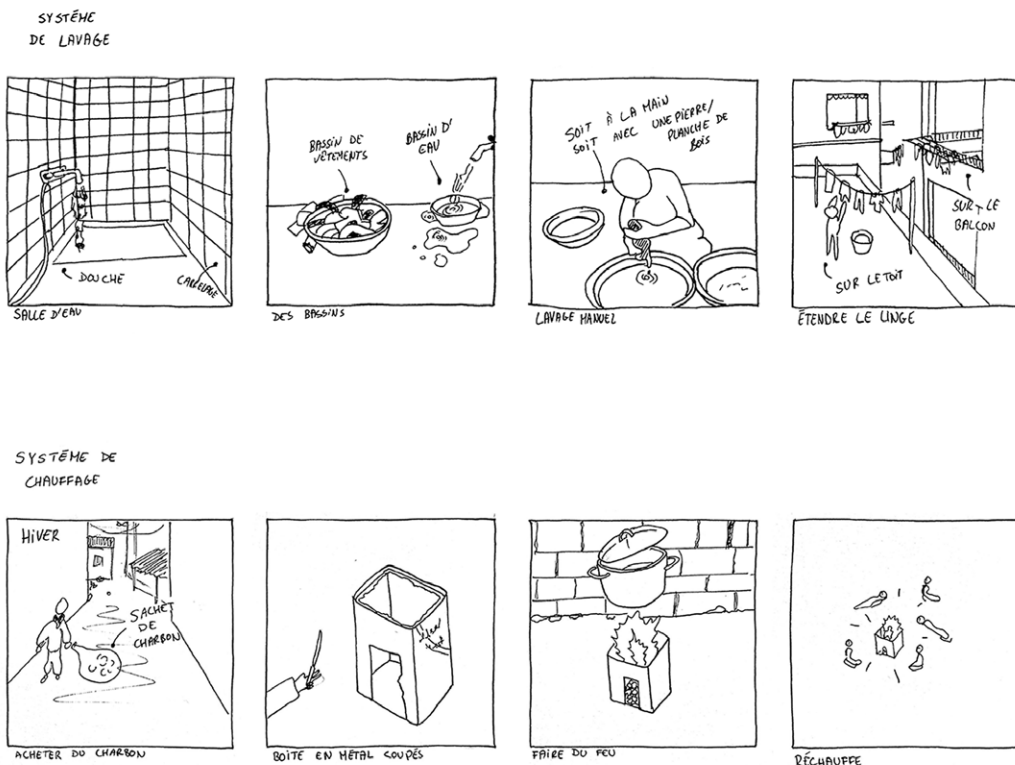
Certains foyers sont donc plus privés que d'autres et certains permettent un mode de vie plus confortable que d'autres. Pour ceux qui sont contraints de vivre en groupe, une solidarité instantanée apparaît pour garantir la survie commune.

Fig.38: Catalogue des acteurs des différents quartiers

5.3.3 Les systèmes informels de la cellule reproductive

Pour continuer la recherche au sein des quartiers, il est intéressant de comprendre l'attitude qu'adoptent les habitants face à un contexte informel et comment s'établit leur quotidien au travers de certaines activités indispensables. En effet, ce contexte, où le droit à la ville n'est pas présent, se caractérise très clairement par le manque d'espace public ou de rassemblement au sein d'un quartier. Ceci efface donc toute possibilité d'accéder à des activités et réduit le quotidien des habitants au travail et aux tâches ménagères.

En conséquence, deux sphères distinctes apparaissent : d'un côté, la sphère productive constituée uniquement d'hommes et de l'autre la sphère reproductive qui caractérise les femmes. Ainsi, dans le quotidien d'une famille lambda à Sabra et Shatila, l'homme va travailler toute la journée pour pouvoir subvenir aux besoins de sa famille alors que la femme reste au foyer pour s'occuper des tâches ménagères comme la cuisine, le lavage des habits, le nettoyage ou encore l'éducation des enfants. Elle devient l'acteur principal au sein du quartier et doit à son tour improviser des stratagèmes informels pour accomplir ces différentes tâches reproductives.



1. Pour la cuisine, il est nécessaire de trouver le moyen de chauffer les plats. Ainsi, pour ne pas gaspiller de gaz en allumant les plaques chauffantes, il suffit de mettre du charbon dans une caisse et de l'allumer pour pouvoir avoir du feu, chauffer le plat et se réchauffer également.
2. Pour le lavage des habits, une technique traditionnelle est généralement utilisée, celle du lavage à la main à l'aide d'une plaque de bois qui permet de frotter les habits afin de les nettoyer. Le linge sera ensuite tendu sur le toit ou au niveau de l'étendoir qui est fixé à la fenêtre.
3. Pour la surveillance des enfants, les femmes se retrouvent au niveau du rez-de-chaussée de façon à pouvoir travailler et garder un coup d'œil sur eux. Sachant que les femmes sont pour la grande majorité voilées, elles restent cachées derrière des portes et des fenêtres à moitié entrouvertes.

Ces activités du quotidien caractérisent des moments où la femme est seule dans son foyer, isolée de tous. On comprend qu'une limite s'instaure très clairement réduisant l'espace de celle-ci à quatre murs dans lequel toutes ces activités sont menées. Cet isolement se double de violences conjugales et de pressions psychologiques que les femmes subissent régulièrement dans leurs foyers. La femme n'a donc ni un espace propre à elle, ni un espace de rencontre avec le reste des femmes du quartier. Leurs activités sont réduites à des rassemblements entre deux/trois personnes au niveau des rez-de-chaussée, cachées dans une pièce pour éviter le regard des hommes car la majorité sont voilées. La plupart du temps, elles sont assises devant la fenêtre à moitié ouverte pour surveiller leurs enfants qui jouent dans les ruelles de Sabra et Shatila.

Fig.39: BD des différents systèmes informels des tâches ménagères

5.4 A l'échelle de la cellule



Fig.40: Photographie d'un logement a Horsch Sabra, 18 janvier 2023



Fig.41: Photographie d'un étendoir sur un mur en parpaing, 29 juillet 2022



Fig.42: Carte à l'échelle de la cellule

Le logement, c'est la plus petite échelle de l'habitat à laquelle peut être appréhendé Sabra et Shatila. Une échelle qui devient le témoin de l'histoire vécue et des différents paramètres et outils qui ont pu être utilisés au cours du temps. Il reflète le vécu, l'expérience, la culture et les conditions domestiques actuelles de ces territoires. Il en découle notamment les nombreux obstacles auxquelles doivent faire face les déplacés. Comprendre l'habitat et ses habitants au travers des détails et des usages permet donc de comprendre l'élaboration et la création de ces territoires. Des lieux qui sont construits par les habitants eux-mêmes de manière totalement informelle grâce à la récupération, à l'improvisation et au bricolage. On revient donc à cette idée de l'architecture sans architecte où l'habitant est le seul bâtisseur et le seul maître de ses choix et désirs d'habitation.

Dans cette « architecture de survie »¹⁰⁰, comme l'appelle Yona Friedman, le logement devient un outil important dans la revendication des droits humains, dans le cas des palestiniens, mais elle est aussi l'image directe de l'incompétence étatique face aux inégalités sociales. Il est donc important de comprendre l'habitat dans son intégralité, c'est à dire depuis sa planification jusqu'à son appropriation, pour ensuite relever et mettre en avant la vision du confort et du « chez soi » qu'évoque Hilde Heynen et finir par cette notion de « propriété » et de hiérarchie dans un contexte informel.

100 FRIEDMAN 1978

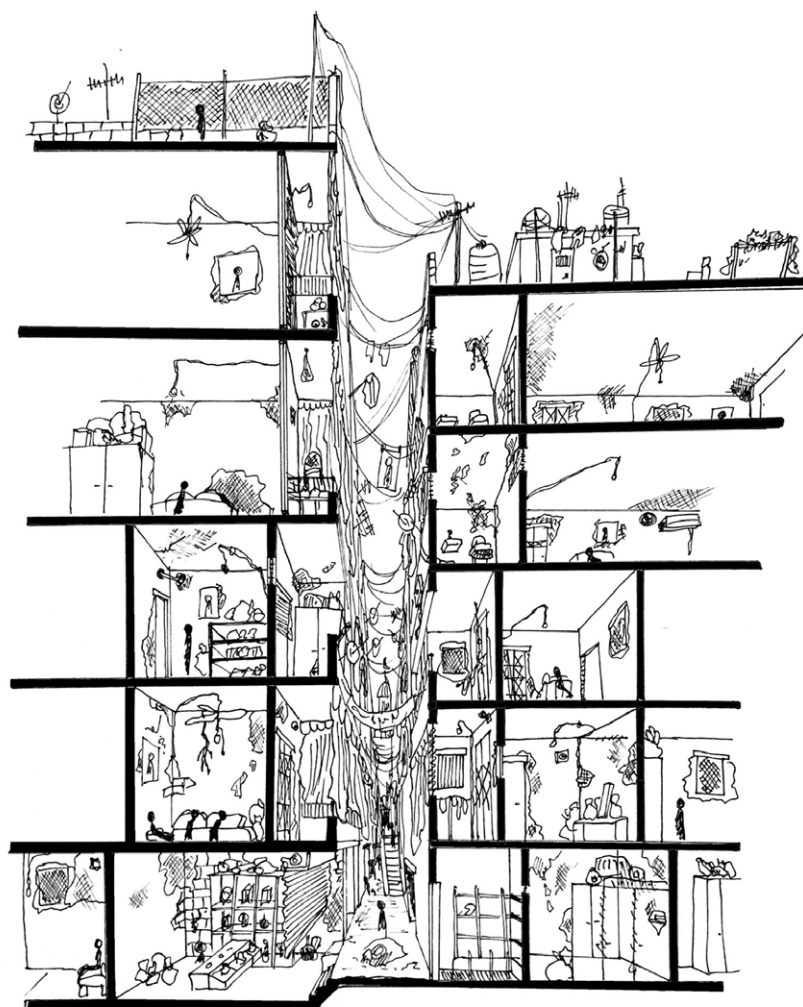


Fig.43: Coupe perspective des espaces de Shatila

5.4.1 Le logement entre planification et appropriation

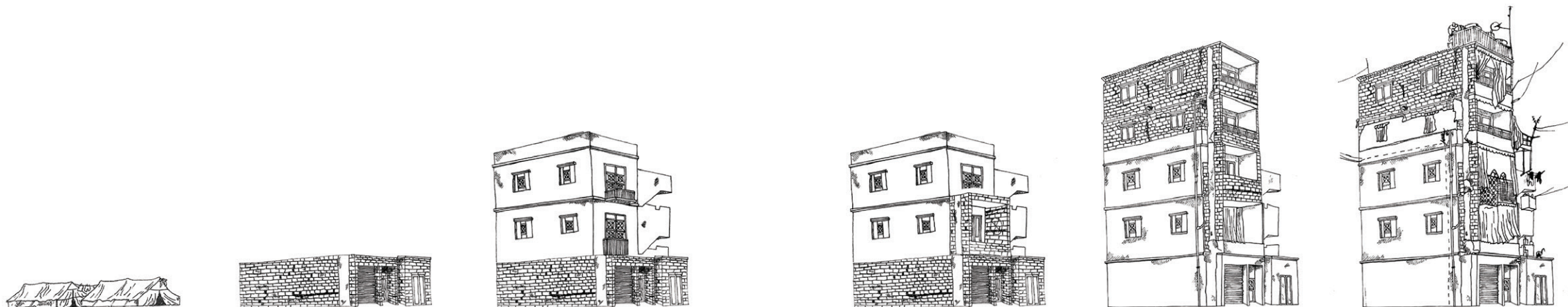
De nombreux témoignages récoltés lors de l'étude de terrain affirment qu'il y a eu une évolution informelle du logement à travers le temps. En effet, il y a eu d'un côté l'évolution du camp créée en 1949 qui au fur et à mesure du temps est passé de simples tentes à des bâtiments en dur de plus de 10 étages et d'un autre côté, il y a le bidonville qui lui se développe entre les pins de la réserve de Horsh Sabra de façon totalement illégale.

« Lorsque mon père est arrivé ici, il a dû construire lui-même la maison où ils habitent encore aujourd'hui avec ma mère. Quand on a grandi, mes frères et moi, on a construit des extensions accolées à la maison de façon à avoir plus de place. Aujourd'hui, mes deux frères logent en face et moi j'habite au niveau de l'extension avec ma femme et mes enfants. On a même ajouté un espace extérieur. »¹⁰¹
- Salim El Asmar Mohammed

Ces évolutions sont directement perceptibles sur les façades des bâtiments au travers des matériaux, de l'agencement de ceux-ci et des techniques de constructions. Ainsi, dans la plupart des cas, on passe d'un simple étage dont l'ossature est en béton et les murs sont en parpaing sans finition à des bâtiments de 2-3 étages plus modernes, pour arriver à 5 étages où une tout autre spatialité est proposée. Dans chaque bâtiment, les logements varient d'un étage à l'autre dû à des ajouts tel qu'un balcon ou à l'agrandissement de certaines pièces. C'est donc le plus souvent la composition spatiale, la finition et/ou le nombre de pièces construites qui changent. Sachant que les besoins des habitants sont directement définis et additionnés au bâtiment pendant la construction, ce dernier devient le maître de chantier qui orchestre sa construction.

Au-delà de ces aspects constructifs, l'appropriation du logement joue un rôle important dans l'évolution de ce dernier. D'un côté, elle témoigne de l'insuffisance d'espace à l'intérieur d'un logement et contraint les habitants à se contenter du minimum. Et d'un autre, elle démontre la pérennisation d'une population et de son bagage culturelle dans un contexte particulier. En effet, pour compenser le manque de place, l'appropriation des espaces qui donnent vers l'extérieur est beaucoup plus présente. Toute une panoplie d'interventions personnelles au niveau des balcons est ainsi visible, allant de l'étendoir, du tapis, des plantes, des chaises jusqu'à l'improvisation d'espace de rencontre extérieur. Une forme plus libre d'habiter la façade qui permet de créer une atmosphère particulière et intime propre à chaque habitant. Chaque façade va ainsi projeter un caractère unique, au travers de la diversité des objets et des matériaux, contrairement à ce que l'on a l'habitude de voir en ville.

¹⁰¹ Voir annexe, entretien 3



② OSSATURE PRIMAIRE → ④ OSSATURE SECONDAIRE → ③ MENUISERIE

→ ⑥ ELECTROMÉNAGER - CHAUFFAGE - DEP → ⑦ SYSTÈME ZONÉRIE → ⑧ RÉSEAUX EXTÉRIEUR → ⑨ AMÉNAGEMENT → ⑩ APPROPRIATION

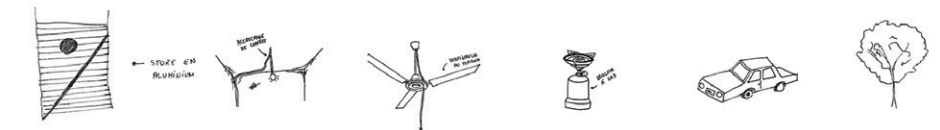
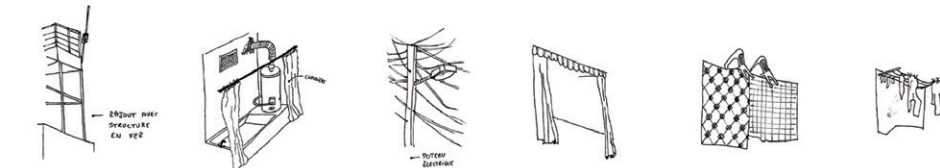
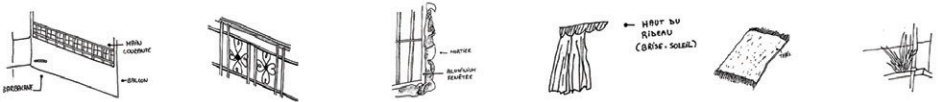
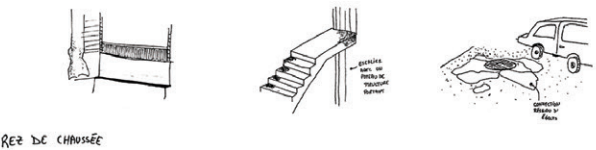
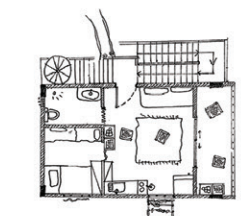
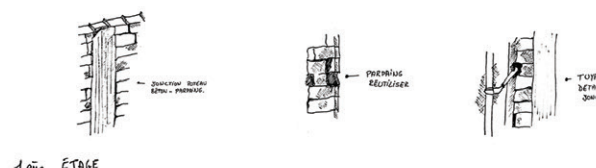
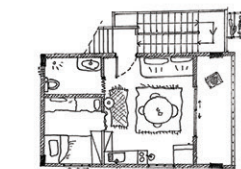
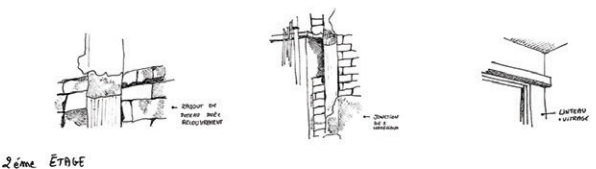
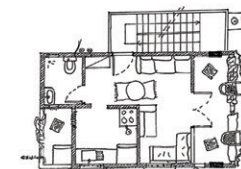
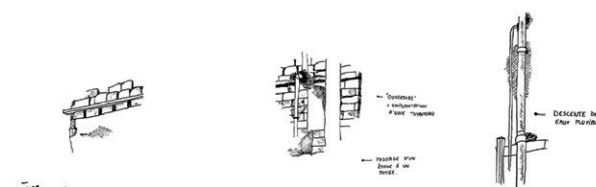
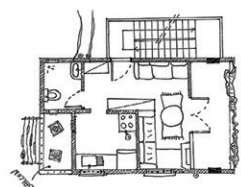
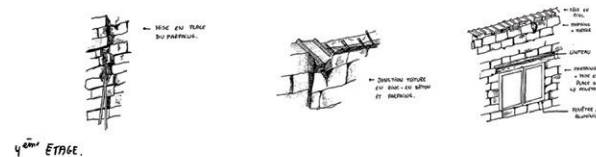
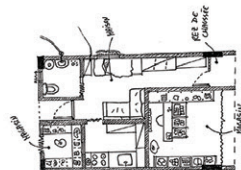
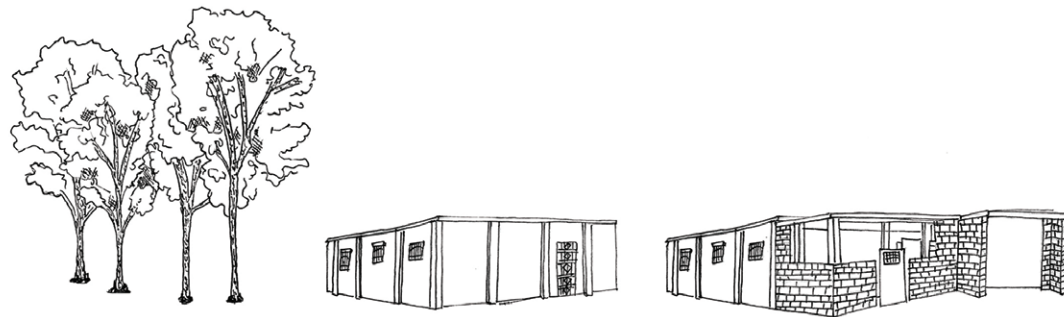
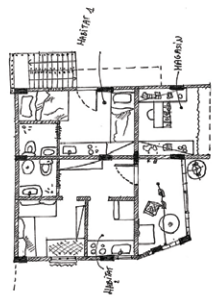


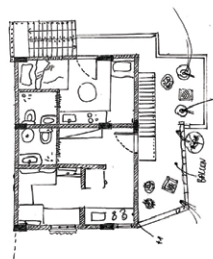
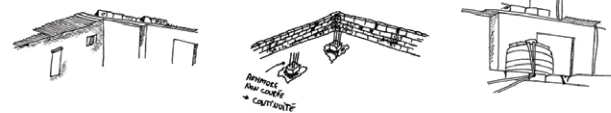
Fig.44: Processus de construction et catalogue des détails et de la planification du logement à Shatila



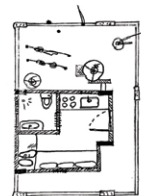
② OSSATURE PRIMAIRE → ④ OSSATURE SECONDAIRE → ③ MENUISERIE



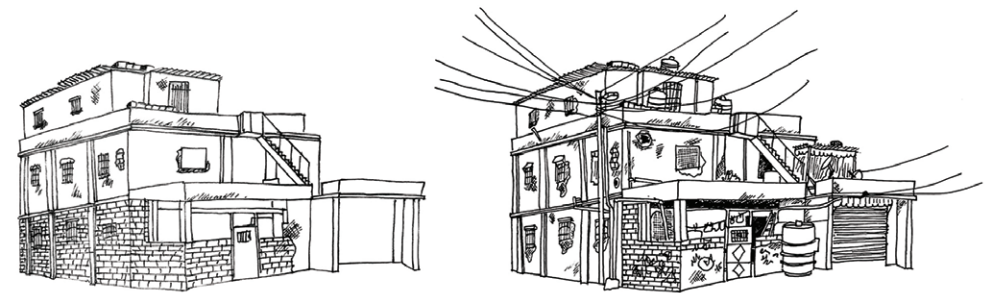
2ème ÉTAGE



1ère ÉTAGE



Rez de chaussée



→ ⑥ ELECTROMEUBLEMENTS - DEP → ⑤ SYSTÈME EXTERIEUR → ⑦ RÉSEAUX EXTERIEUR → ⑧ AMÉNAGEMENT → ⑨ APPROPRIATION

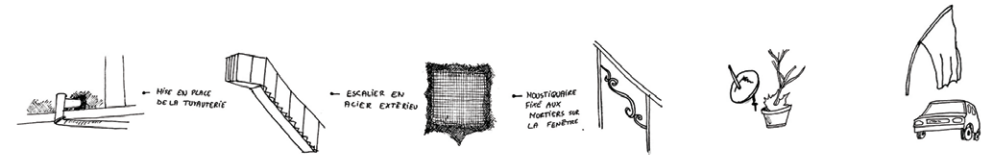
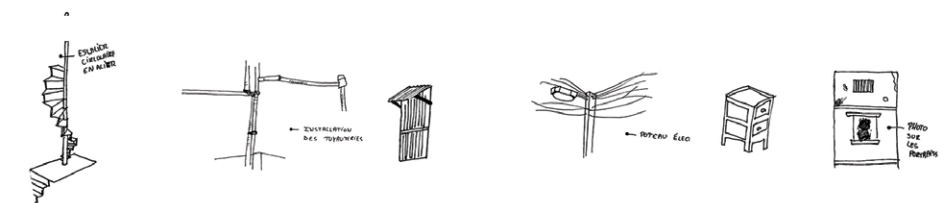


Fig.45: Processus de construction et catalogue des détails et de la planification du logement à Sabra

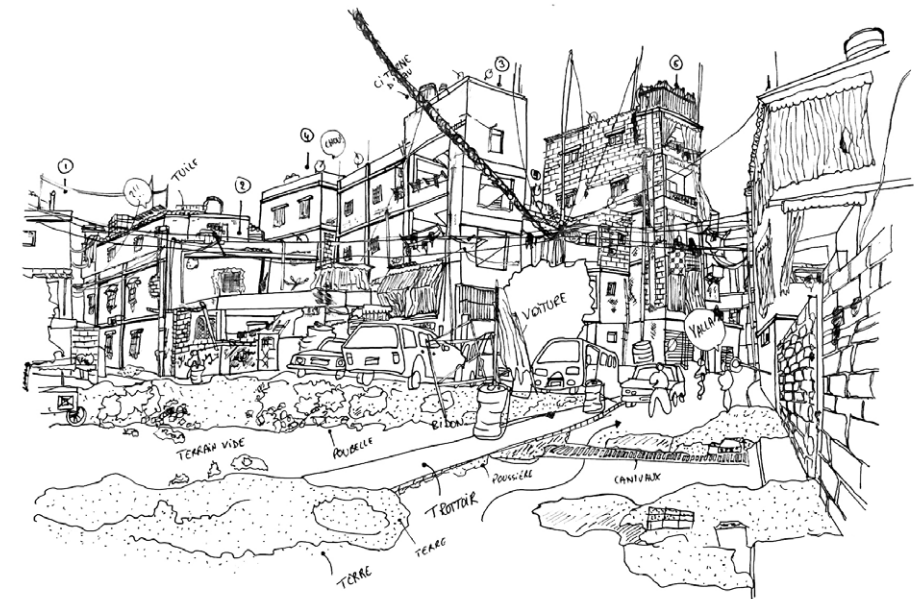
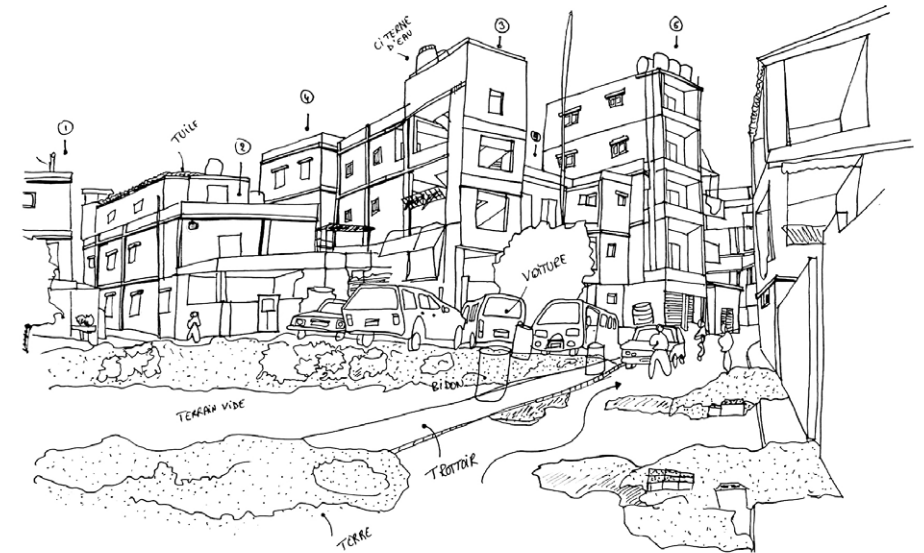
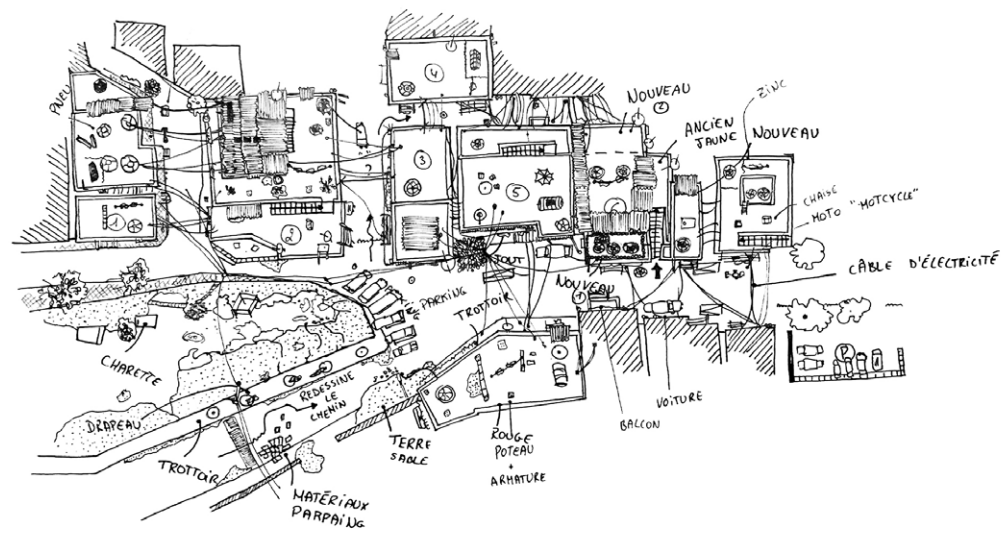
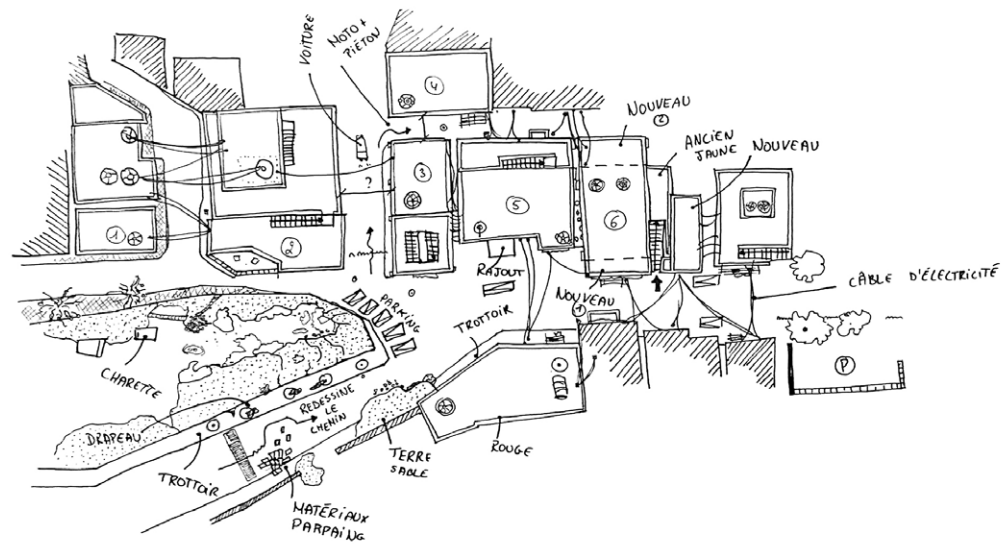


Fig.46: De la construction à l'appropriation



Fig.47: Séquence de «Price of love in Sbatila: Palestinian couple searches for home»

5.4.2 Le « chez soi » et son confort

Deux visions ressortent lorsque l'on évoque cette question du « chez soi ». En effet, pour des déplacées comme les réfugiés palestiniens le chez soi est relié à leur pays d'origine et le confort à une forme de renonciation à leur droit de retour. D'un autre côté, pour les habitants du bidonville, le chez soi est le seul endroit étant capable de les accueillir étant donné leur situation financière précaire. Ce confort n'est donc pas toujours pris en considération car ils n'ont pas d'autres choix.

Il est donc important de requestionner cette aspect du confort dans un contexte informel car en effet, l'évolution d'une population se fait au travers de son foyer comme on a pu le voir précédemment (chapitre 5.4.1). Cette obtention du confort peut cependant se faire par différents facteurs selon les acteurs. Pour certains, cette notion est reliée à l'intimité et à la présence d'espaces privés alors que pour d'autres, elle est tout simplement liée à un ajout d'espaces ou encore à l'accès à l'eau et à l'électricité.

5.4.3 La hiérarchie et le concept de « propriété privée »

Dans un contexte informel comme celui d'un camp et d'un bidonville, les notions de propriété privée et de hiérarchie se rapportent fortement à la loi du plus fort. En effet, des règles non écrites sont mises en place, réglant la vie dans le territoire, que cela soit par les familles les plus anciennes, par les partis politiques, ou tout simplement par les personnes les plus puissantes financièrement.

Ainsi, deux options apparaissent lorsqu'il s'agit de construire. Premièrement, la construction s'opère directement au départ de la règle du plus fort.

« Dans les quartiers comme celui-ci c'est la règle du plus fort qui l'emporte, sachant que mon père et mon oncle sont ici depuis longtemps, personne ne peut rien nous dire. Je peux construire où je veux. »¹⁰² - Salim El Asmar Mohammed

Deuxièmement, la construction se fait via l'achat d'une propriété dite « privée ». Celle-ci est généralement un espace en toiture sur lequel il est possible de construire, un système qui peut donc se multiplier à l'envi. Pour le camp, par exemple, ce mode d'intervention est très sollicité car les demandes de logement ne cessent d'augmenter.

« Pour construire, la propriété est donnée sur le toit et la possibilité de construire est accordée par les grands du quartier (hiérarchie du plus fort) ou par la personne qui détient la propriété du toit. »¹⁰³ - Aref

102 Voir annexe, entretien 3

103 Voir annexe, entretien 4

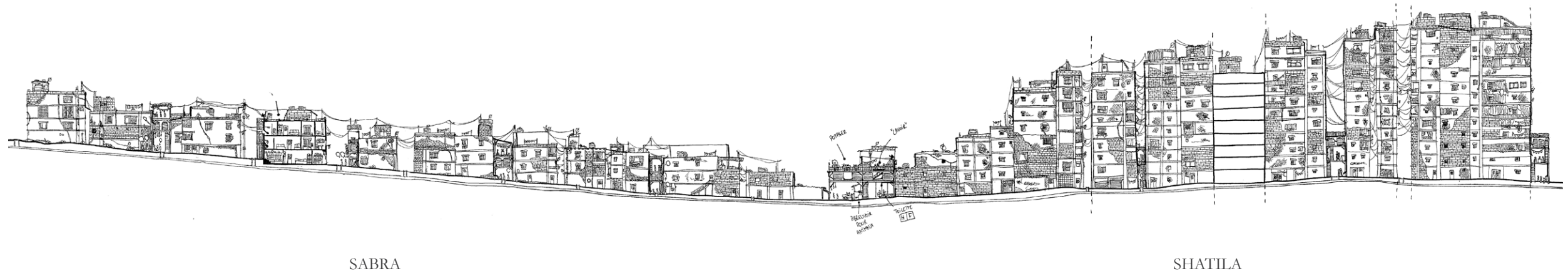


Fig.48: Coupe-façade de Sabra et Shatila

6 Des infrastructures spatiales aux infrastructures sociales



Fig.49: Un enfant jouant sur les escaliers , 29 juillet 2022



Fig.50: Un espace de jeu improvisé, 9 juillet 2022

Au départ de ces observations, une ambition a germé : comment l'espace, et plus particulièrement l'architecture pourrait devenir un levier pour générer plus de qualité de vie pour les habitants de Sabra et Shatila. Pour ce faire, le travail projectuel s'est articulé autour du concept d'infrastructure sociale.

6.1 Infrastructure sociale

Eric Klinenberg dans son livre *Palaces for the People* met en corrélation la qualité spatiale des espaces publics et la création d'un tissu social solide. Il définit la notion d'infrastructure sociale comme des lieux qui façonnent les interactions entre les gens. Ainsi, il assure que l'avenir des sociétés réside non seulement dans des valeurs communes mais aussi dans des espaces partagés.¹⁰⁴ L'aménagement, les éléments d'architecture mis en place et la programmation sont des facteurs clés de rencontres pérennes formant ainsi une collectivité résiliente.

6.2 Des expériences vécues d'infrastructure sociale

Afin d'approfondir et de nous familiariser avec ce concept d'infrastructure sociale, nous avons rassemblé des histoires spatiales générant des relations sociales. De cette manière, une série d'histoires personnelles et de références, ont fait émerger des leviers de projet répondant au désir d'aller au-delà des infrastructures spatiales en faisant du lien social¹⁰⁵.

¹⁰⁴ KLINENBERG 2018: 11

¹⁰⁵ Ce travail a été réalisé en commun avec Farah Fervel

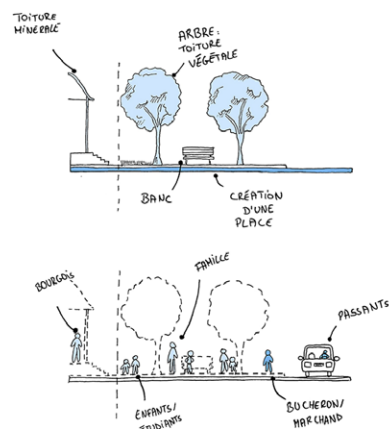
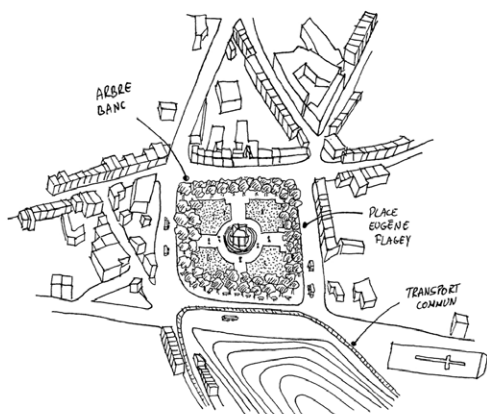
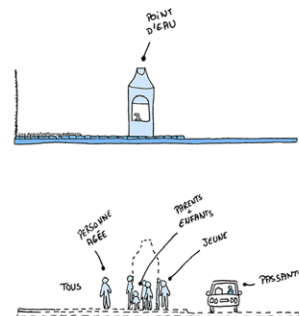
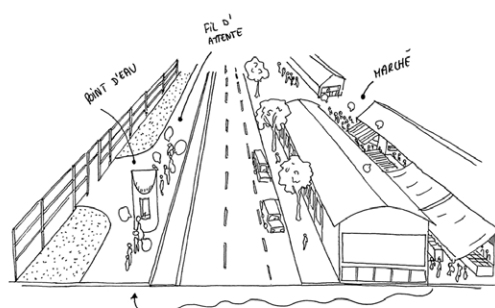
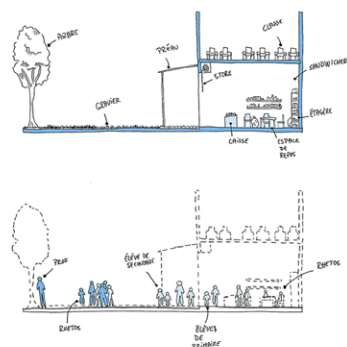
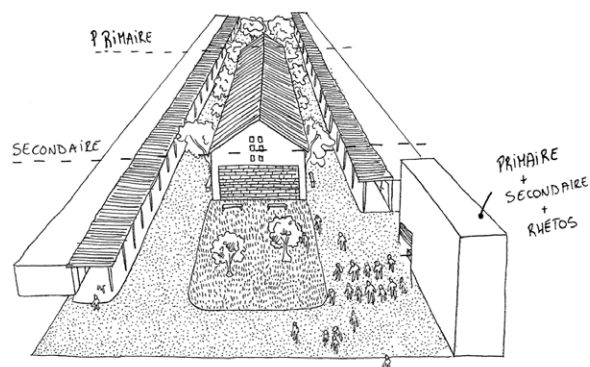


Fig.51: Des souvenirs d'infrastructures spatiales aux infrastructures sociales

Une sandwicherie, un point de repère

« Entre les salles de classes du secondaire et des rhétos se trouvait une sandwicherie. C'était le seul lieu de restauration dans notre établissement scolaire. Que ce soient les primaires, qui avaient leurs bâtiments plus loin, ou nous avec les rhétos nous accédions tous à ce lieu par la cour de l'école. Ainsi, entre élèves nous nous rejoignons pour acheter notre collation du midi dans cette petite salle qui se résumait à quelques tables et un comptoir aménagé par des camarades. C'est à l'ombre des arbres, sur les bancs autour du préau central, que nous partagions un moment tous ensemble et nous mangions nos casse-croûtes. »

2011, Kinshasa (RD Congo)

Une fontaine ; une conversation

« En voyage d'étude à Vienne, nous avons été surprises de voir de nombreuses fontaines à eau un peu partout dans la ville. Loin de la traditionnelle fontaine au cœur du village alimentée par une source, ces robinets urbains se dessinaient comme des tours sur les trottoirs et permettaient de boire à même le robinet ou de remplir une gourde. Entre un marché et le musée de la Sécession, se trouvait une de ces fontaines. En faisant la file pour accéder à l'eau, cet élément fonctionnel prit l'allure d'un lieu d'échange entre les passants qui cherchaient à se désaltérer. »

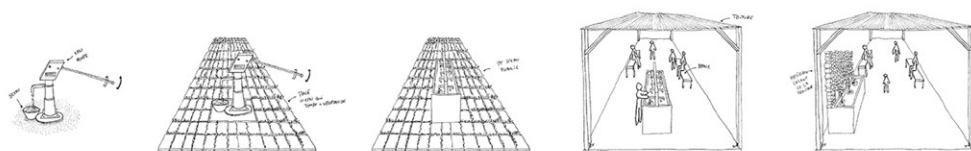
Laura et Farah, 2022, Vienne (Autriche)

Un toit végétal, minéral ; un abri

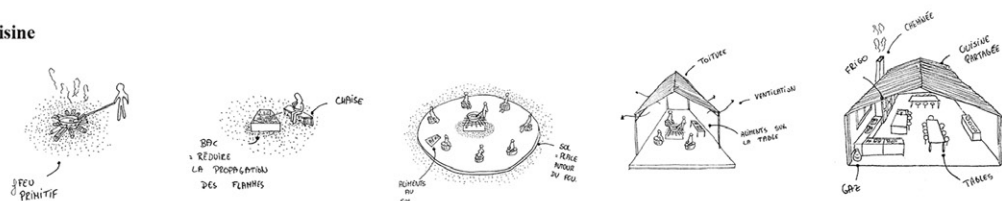
« Reliant la forêt de Soigne à la ville, le centre du village d'Ixelles, et plus précisément, l'hospice qui se trouvait au pied de l'actuelle rue de Vergnies, nous [passant] offrait un lieu de repos avant d'entreprendre la difficile montée de la chaussée d'Ixelles. Très fréquentée, la chapelle de l'hospice prit de plus en plus d'ampleur jusqu'à la construction de l'église, après l'assèchement du Grand Étang. L'arrêt de tramway et la création de nouvelles voies, renforça l'importance de la place qui devint rapidement un petit centre liant aisément les communes voisines. Ainsi, ce lieu très fréquenté se transformait en une place très animée avec un kiosque à musique et de nombreux arbres servant tous deux d'abri contre la pluie ou le soleil. »

Bruxellois, 1873, Bruxelles (Belgique)

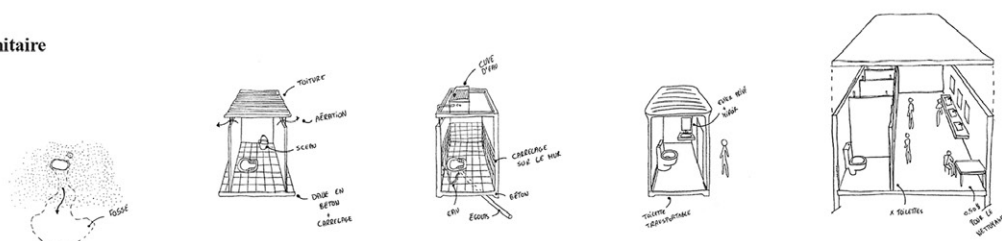
Abreuvoir



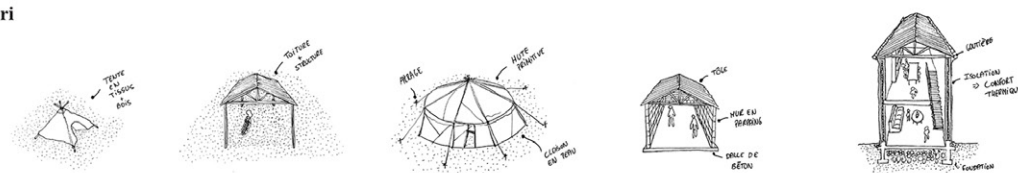
Cuisine



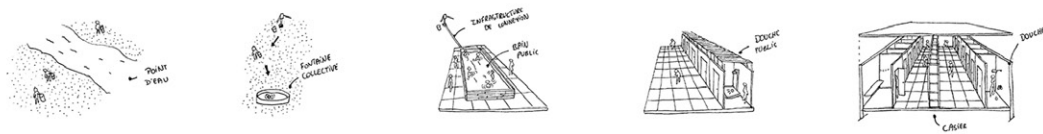
Sanitaire



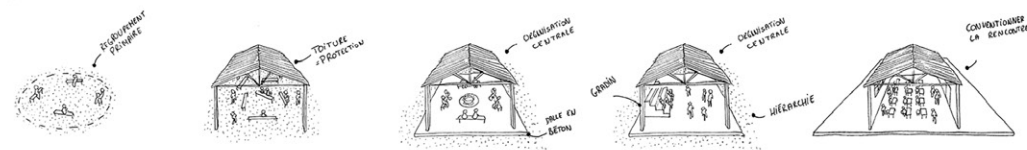
Abri



Douche



Espace commun



Ces souvenirs témoignent de deux choses. Premièrement, ils illustrent de moments agréables, partagés avec des connaissances, etc. Deuxièmement, ils témoignent de la facilité à créer des liens sociaux entre les gens, avec la mise en place de très peu d'éléments spatiaux qui en deviennent des outils de connexions.

« Les gens tissent des liens dans des lieux dotés d'infrastructures sociales saines, non pas parce qu'ils cherchent à construire une communauté, mais parce que lorsque les gens s'engagent dans des interactions soutenues et récurrentes, en particulier lorsqu'ils font des choses qu'ils apprécient, les relations se développent inévitablement. »¹⁰⁶

Au-delà des leviers de projet observés dans ces expériences vécues, un deuxième catalogue a été mis en place reprenant cette fois six besoins fondamentaux de l'Homme¹⁰⁷ (boire, manger, éliminer, se reposer, se protéger, être propre et communiquer). En effet, il est ici question de comprendre comment une infrastructure sociale peut être créée et répondre à des besoins communs à partir du minimum comme tout simplement un point d'eau, une toiture, un feu, etc.

Ainsi, on peut conclure qu'une infrastructure sociale provient d'un minimum et d'une stratégie d'implantation qui répond à des besoins sociaux fondamentaux. En effet, le rapport à l'autre se fait naturellement. Cependant, des interventions minimales telles qu'un point d'eau, des sanitaires, une toiture, etc. peuvent prolonger la durée de cette rencontre, en créer d'autre et permettre la discussion entre des groupes qui de base n'avait rien en commun.

De nombreux questionnements font alors surface au sujet de ces infrastructures sociales et de leur mise en place. En effet, comment créer des infrastructures sociales à partir de peu de moyens voire du minimum ? Comment fabriquer des espaces de rencontre qui relient différents quartiers et différents groupes sociaux ? Comment mettre en relation des personnes qui n'étaient pas prédestinées à se croiser ? Comment cette création d'infrastructures sociales s'élabore-t-elle à différentes échelles et quels seraient les techniques d'interventions dans un contexte informel ?

106 KLINENBERG 2018: 11, traduit par Google Translate, d'après: « People forge bonds in places that have healthy social infrastructures—not because they set out to build community, but because when people engage in sustained, recurrent interaction, particularly while doing things they enjoy, relationships inevitably grow. »

107 Les 14 besoins fondamentaux de Virginia Henderson, Wikipédia

Fig.52 Du minimum à des infrastructures sociales

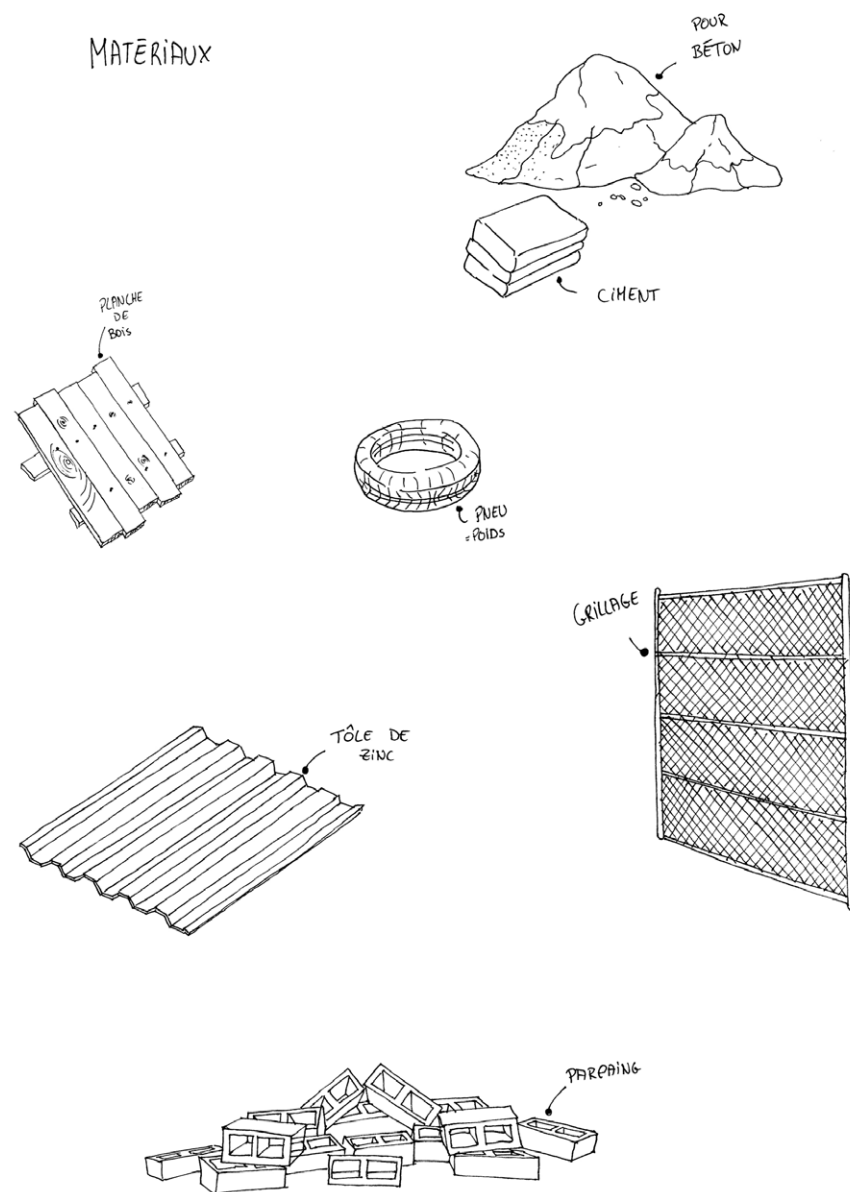
6.3 Des propositions d'espaces qui fabriquent des infrastructures sociales

Au travers de ces questionnements, des réflexions et des propositions d'espaces sont générées. Ces dernières se développent aux différentes échelles d'analyse développées précédemment. Elles ont pour but de mettre en corrélation l'analyse de terrain et des observations effectuées. Chaque intervention essaye alors de répondre aux problématiques relevées précédemment (chapitre 5).

Gardant à l'esprit que dans un contexte informel, comme celui de Sabra et Shatila, la trace d'un architecte doit être minutieuse, la première étape va être d'oublier ses connaissances et de réapprendre au travers des techniques locales. Un principe qui permet aux interventions proposées d'être en concordance avec les usages des habitants. C'est notamment ce qu'évoque Hassan Fathy dans son livre « Construire avec le peuple » lorsqu'il décrit sa prise de conscience dans les taudis. En effet, il met de côté tout son apprentissage de l'architecture de façon à se concentrer sur les techniques de constructions nubiennes. Il va par la suite, sur base de ces pratiques, proposer des interventions en briques de boue¹⁰⁸ que les habitants peuvent construire seuls. Une posture qui détache donc très clairement de celle de l'architecte en position de maître de chantier.

L'important est de se rendre compte que nul ne peut mieux exprimer les désirs et les besoins de l'habitant que lui-même, comme le décrit Friedman. Ainsi, le but de cette recherche est de proposer une posture d'intervention à quatre échelles qui soit en accord avec les techniques et les matériaux utilisés par les habitants de Sabra et Shatila.

108 FATHY 1996 :29



Quelles sont donc les stratégies, les techniques de constructions et d'assemblages que l'on peut tirer de l'étude de terrain et de l'analyse des quatre échelles pour proposer des interventions capable de devenir des infrastructures sociales ?

1. Matériaux

Les principaux matériaux utilisés par les habitants sont le béton coulé sur place et les parpaings. Pour le reste, on trouve aussi des tôles en zinc, des pneus, des tissus imperméables ou plus rarement du bois.

2. Assemblage

Les techniques d'assemblages sont assez simples. D'un côté, il y a la construction d'ossatures porteuses en système de poteaux et de dalles qui sont réalisées par le biais d'un coffrage en bois autour d'armatures où est coulé le béton. D'un autre côté, les remplissages secondaires, tels que les murs non-porteurs, situés en façade sont réalisés en parpaings assemblés au mortier. Les cloisons intérieures utilisent soit la même technique soit sont improvisées par des rideaux. Pour les toitures, plates, elles sont soit solides et réalisées en béton soit légère et constituées de tôle de zinc.

3. Réalisation

Dans la majorité des cas, les machines de chantier ne sont pas présentes faute de ressources financières et l'étroitesse des espaces de constructions. Ainsi, une grande partie de la construction, si pas toute, est réalisée par les ouvriers non professionnels (des habitants du quartiers, des voisins ou encore des membres de la famille). Une procédure qui nécessite beaucoup d'effort physique notamment lorsque tous les matériaux et les éléments de construction doivent être portés et montés en haut des édifices. Les bâtiments sont donc construits étage par étage, de façon à faciliter les déplacements. Une fois le bâtiment fini, les armatures des poteaux qui dépassent sont laissés pour pouvoir construire directement au-dessus en cas d'ajout d'un étage supplémentaire.

Ces techniques constructives sont le point de départ des stratégies d'intervention à quatre échelles. Cependant, outre la réalisation de la structure physique nécessaire, chaque intervention aura un double objectif : répondre aux manques repérés aux quatre échelles d'analyse, depuis la relation à la ville jusqu'à l'échelle domestique (apport et stockage de l'eau, solidification du bâti, mise en place d'espace de rencontres et d'activités, etc.) et produire, par l'espace de nouvelles infrastructures sociales.

Fig.53: Matériaux utilisés par les locaux

ASSEMBLAGES

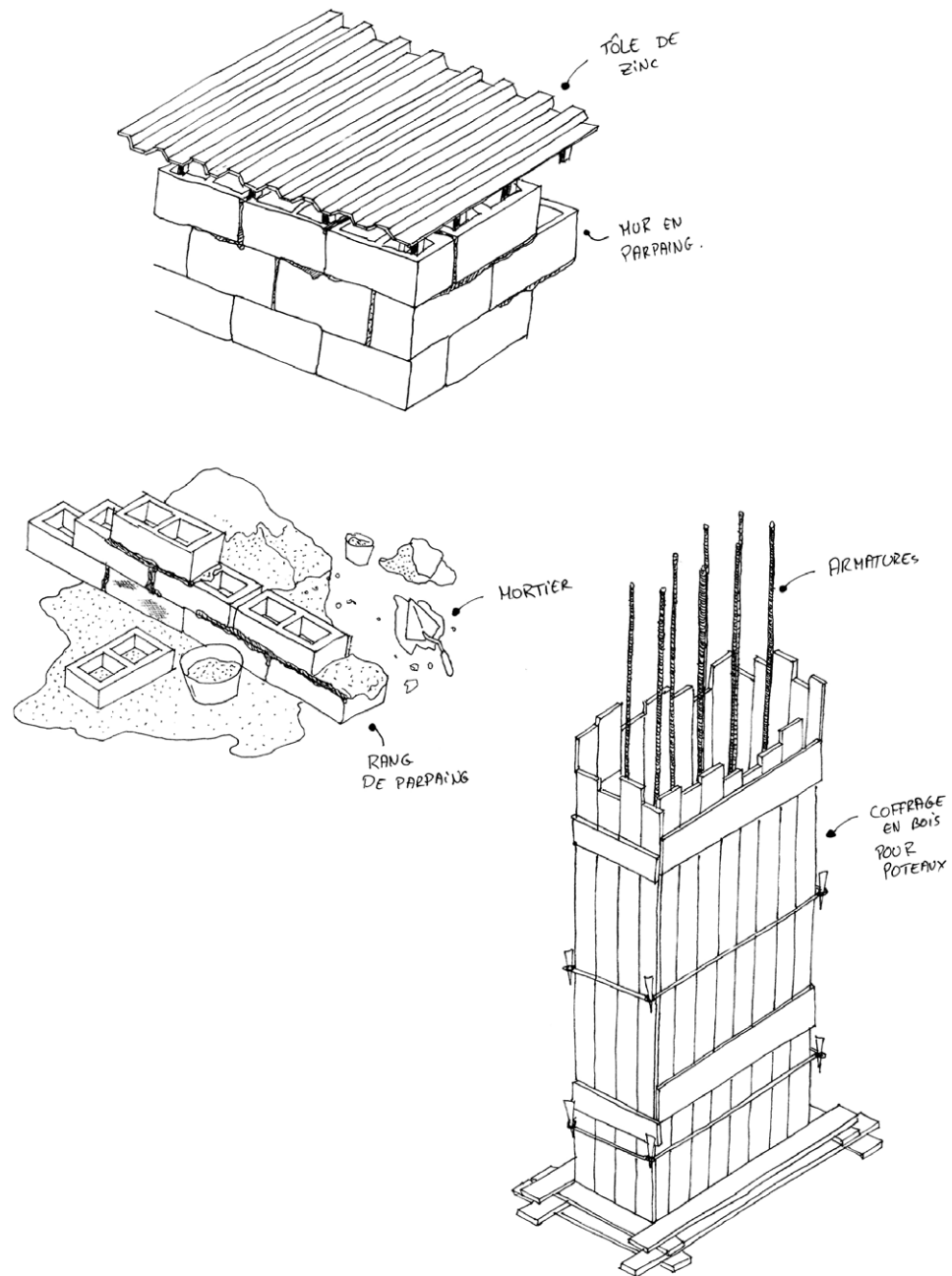


Fig.54: Techniques d'assemblages des locaux

RÉALISATION

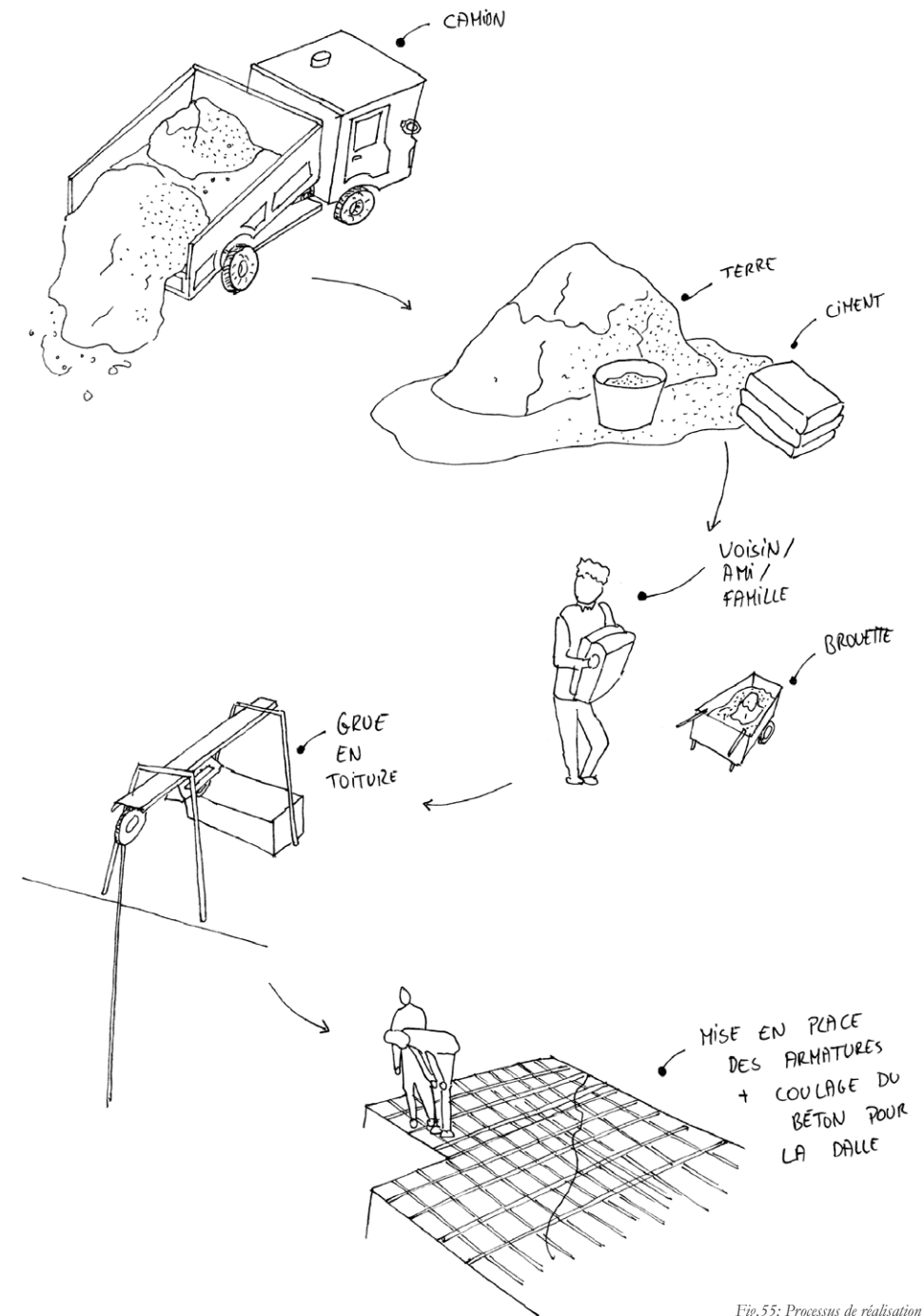


Fig.55: Processus de réalisation

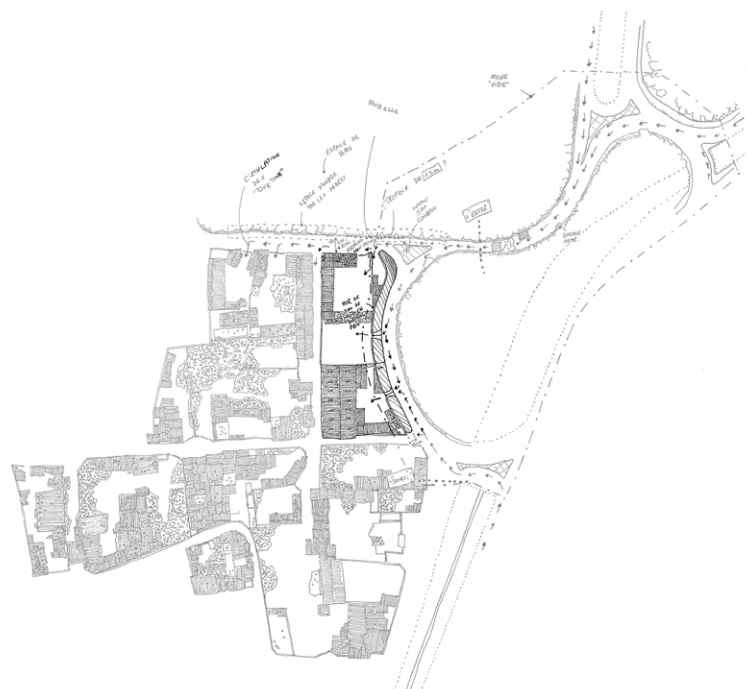


Fig.56: Photo d'un chantier à Sabra , réalisé par Antoun Rizk



Fig.57: Le recyclage de Sabra et Shatila à la ville

6.3.1 Un système de recyclage pour la ville



Comment relier le territoire de Sabra et Shatila à Beyrouth au travers des « bourras » ?

Les spécificités associées aux connexions entre Sabra, Shatila et Beyrouth permettent de mettre en avant des leviers de projet au service d'ambitions sociales. Le rapport aux déchets est, en effet, très particulier et permet de se focaliser sur les espaces de la déchèterie comme point de départ pour une intervention. La zone où se trouvent toutes les « bourras » devient ainsi un lieu stratégique où un renforcement de connexion peut être établi.

Cette ambition de relier deux territoires, au travers d'une fonction informelle, provient de la motivation des habitants de Sabra et Shatila qui se lèvent tous les jours pour aller trier les poubelles dans le but de gagner de l'argent dans des conditions de travail souvent très pénibles. Au départ de ce constat, plusieurs interventions peuvent être imaginées :

1. **Toiture et sanitaires**

Dans un premier temps, il est important de se focaliser sur l'apport de confort pour les « employés » de la déchèterie. En effet, dans l'idée du minimum il faut pouvoir apporter une protection contre le soleil, un accès à l'eau et des espaces de repos. Cela peut donc se traduire par la mise en place d'une toiture, de sanitaires, de douches et par l'aménagement de ces espaces, par la mise en place, par exemple, de bancs.

2. **Réservoirs**

Dans un deuxième temps, il faut pouvoir fournir de l'eau au niveau de ces sanitaires et des douches. Dans ce cadre, l'idée est de récupérer l'eau de pluie des toitures dans des réservoirs qui pourraient alors la stocker pour permettre de la réutiliser ultérieurement.

3. **Atelier de recyclage**

Pour finir, il est intéressant d'aller au-delà de ces fonctions informelles en créant des espaces d'activité où la main d'œuvre des quartiers de Sabra et Shatila est sollicitée. Se pose alors l'idée de la création d'un atelier de recyclage où les femmes des quartiers se retrouvent et entrent dans un cycle de production et d'entraide financier au foyer.

Notons que le recyclage est une notion qui touche fortement Beyrouth dû à la pollution qu'on y retrouve. En effet, de plus en plus de déchets sont laissés dans les rues de la ville notamment avec la crise et l'inaction du gouvernement. Le système informel de tri de déchets devient alors essentiel pour les habitants de Sabra et Shatila mais aussi pour Beyrouth. Cette intervention a donc pour but d'encourager cette activité informelle.

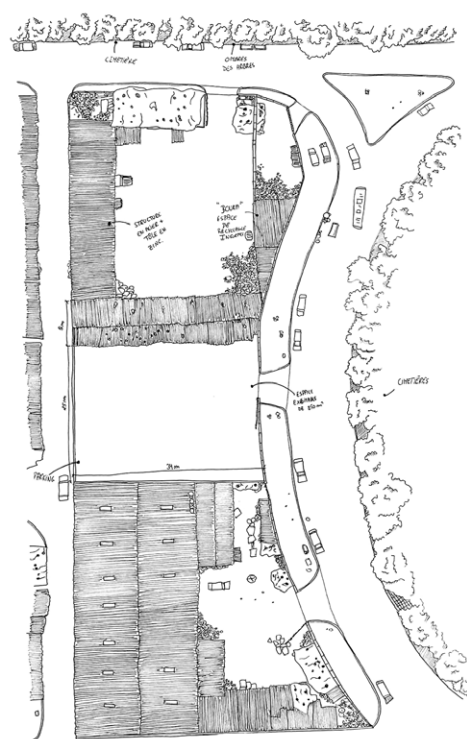


Fig.58: Espace des bourras et espace d'implantation

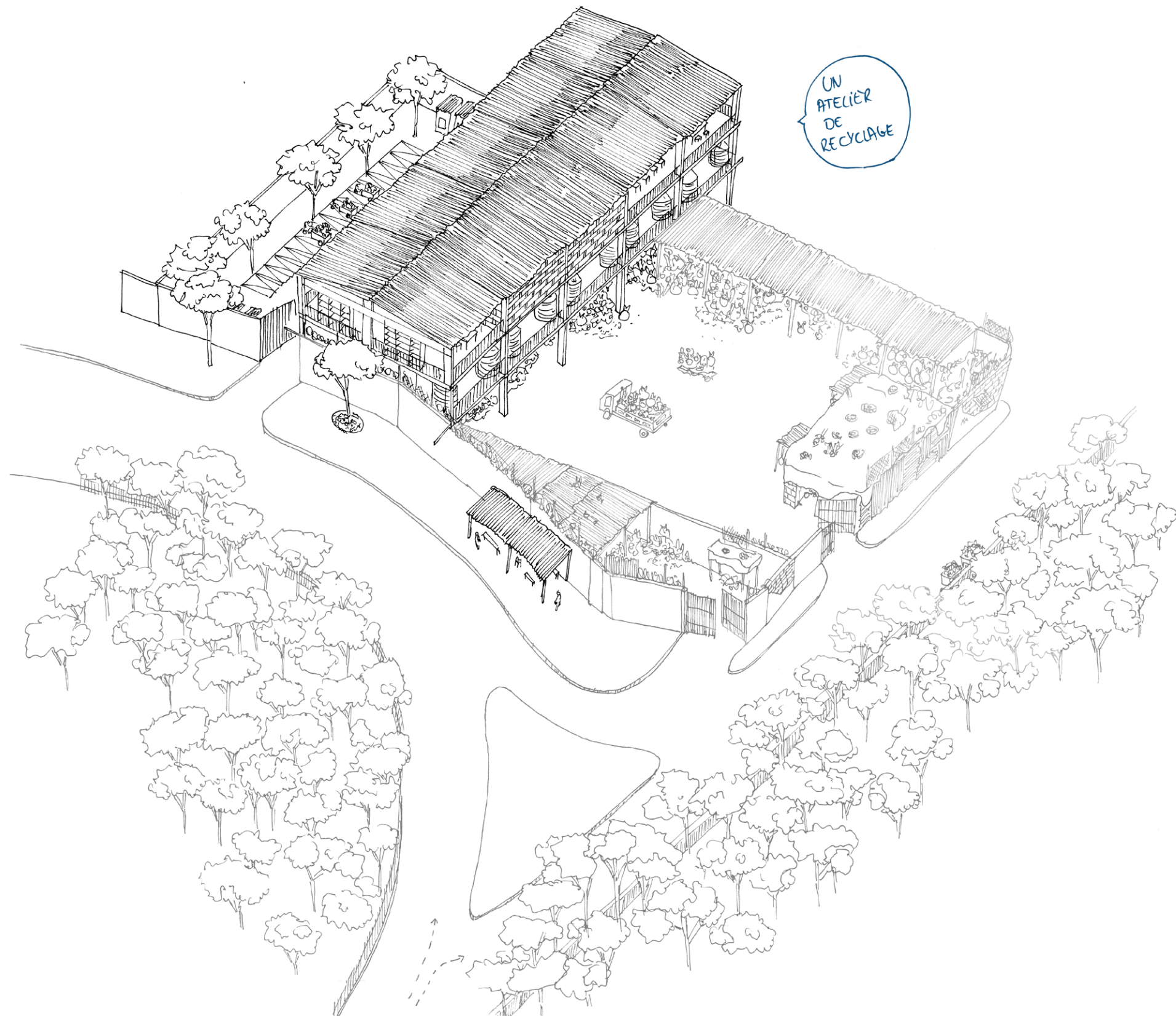
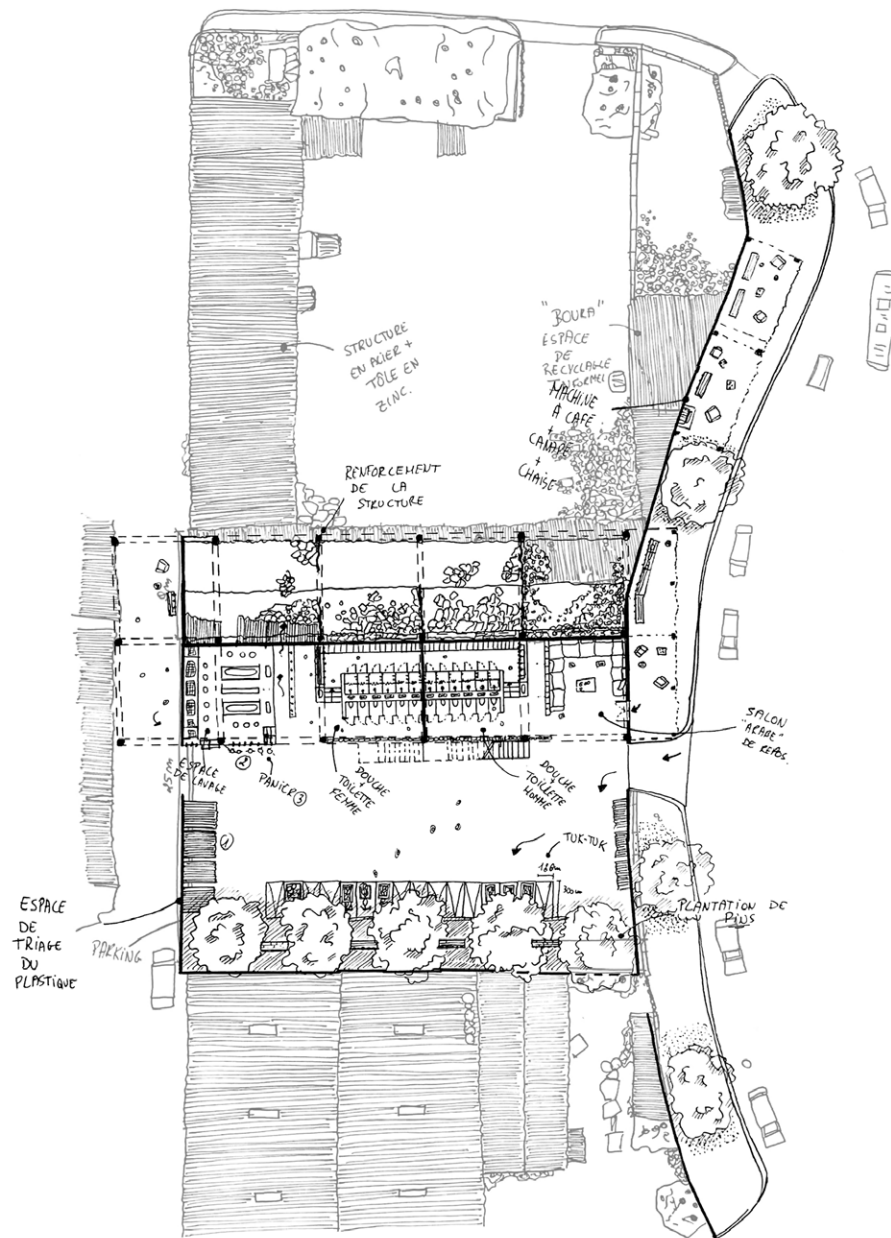
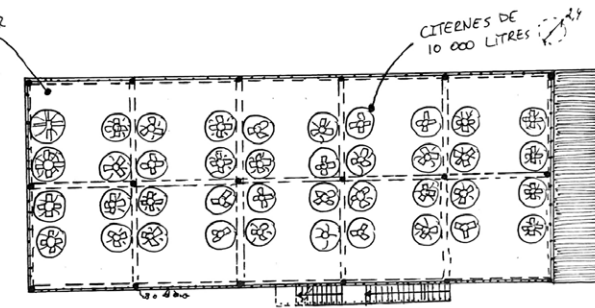


Fig.59: La bourra et son espace de recyclage

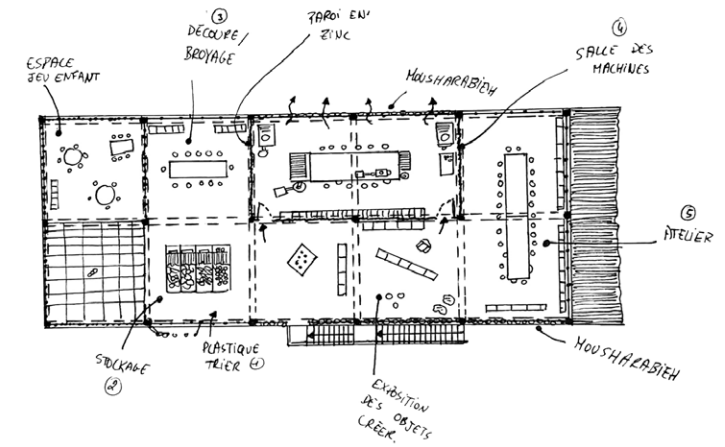


PLAN REZ-DE-CHAUSSEE

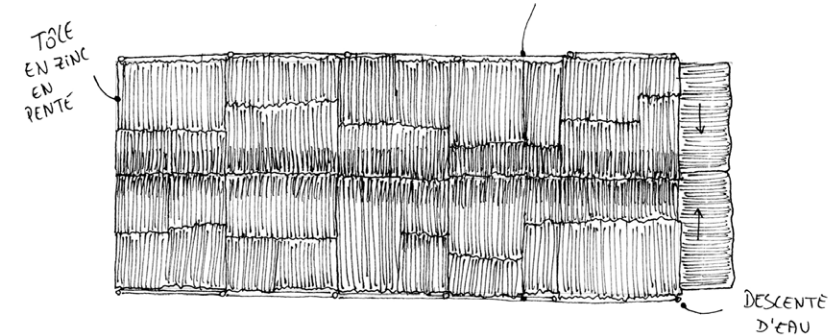
640 m²
= 373 760 LITRES
D'EAU A RECUPERER
= 38 RESERVOIRS
40



PLAN ETAGE 1

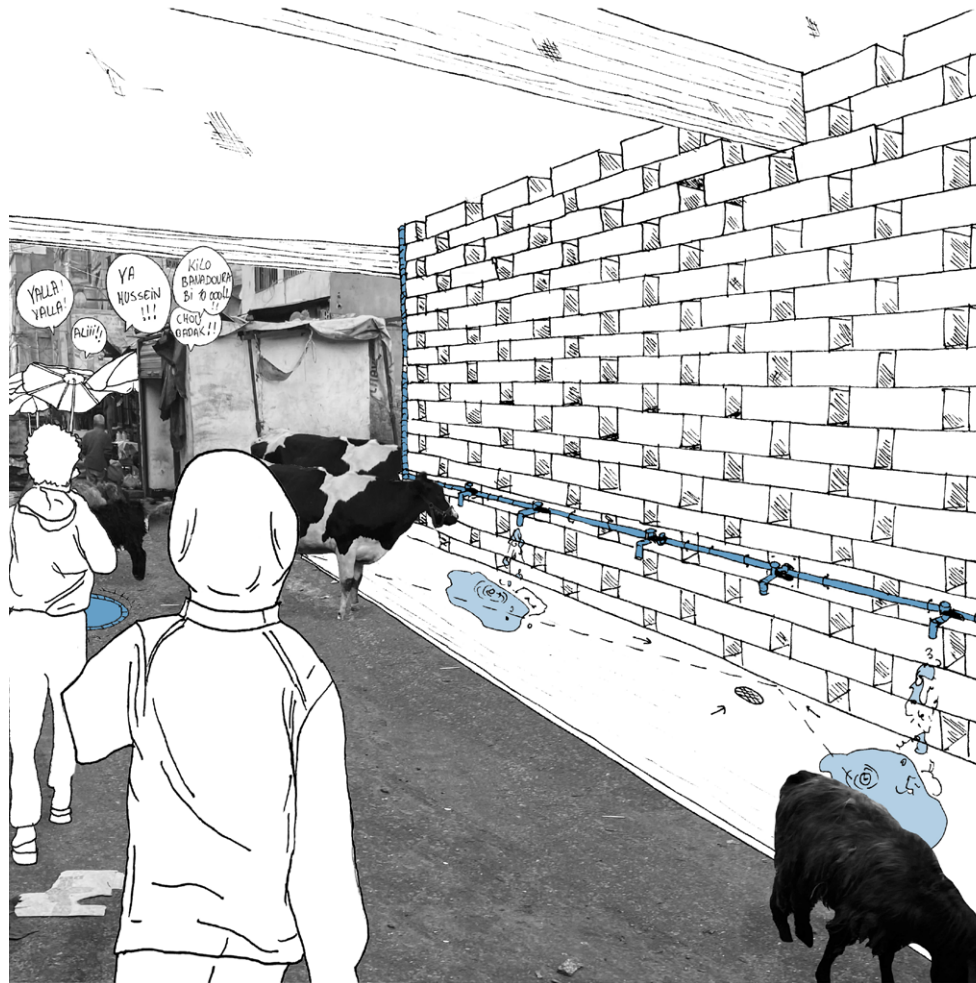


PLAN ETAGE +2



PLAN DE TOITURE

0 1 2 3m



6.3.2 Un système de récupération des eaux dans l'intergroupe

Fig 61: Des sanitaires entre les quartiers de Sabra et Shatila

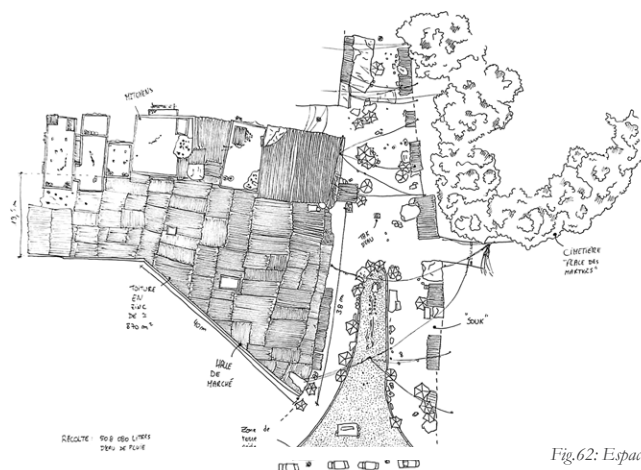
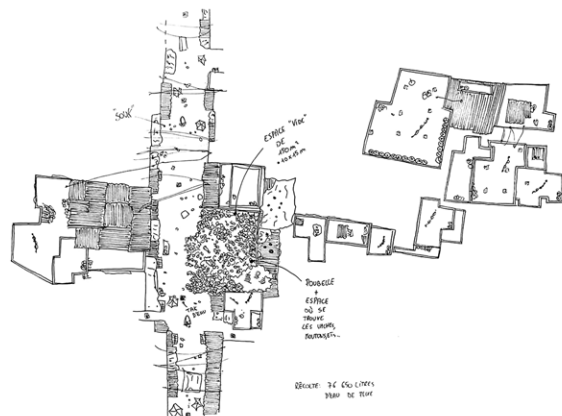
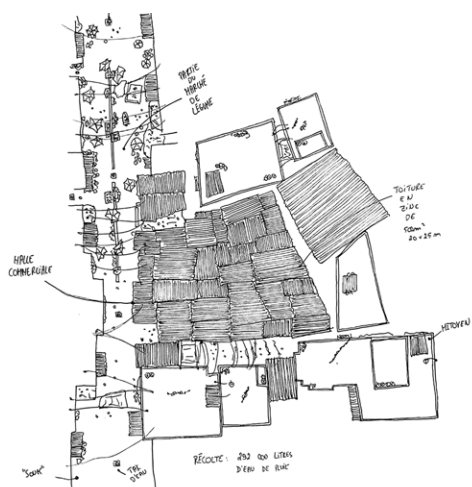


Fig.62: Espace d'intervention pour les sanitaires

Les conclusions tirées de l'analyse permettent de mettre en lumière l'importance de l'apport d'eau dans les espaces informels. L'improvisation peut, en effet, être un moyen de survie mais des solutions fixes à long terme sont nécessaires pour garantir une certaine autonomie du territoire de Sabra et Shatila et d'éviter toute pression sociale provenant d'entités extérieures.

Toute une logique tourne alors sur le rapport qui peut être établi entre l'allée centrale du souk et l'apport d'eau.

1. Système de récupération d'eau de pluie

Située au niveau le plus bas du territoire, l'allée du souk devient un espace stratégique d'implantation, lorsque cela permet, d'une récupération directe de l'eau de pluie depuis les toits en cascade. Ainsi, l'installation d'un système de récupération d'eau de pluie des toitures est mis en place, créant un réseau de récupération pour le bien commun.

2. Réservoirs

La récupération de ces eaux se fait principalement au niveau de trois espaces le long de cette allée. Ces derniers sont soit définis car ils ne sont pas occupés actuellement, soit parce qu'il s'agit d'une halle marchande dont la toiture est assez grande pour stocker toute l'eau récupérée. C'est donc à ces endroits que des réservoirs vont être installés.

3. Sanitaires

Ce système peut ainsi permettre aux habitants de Sabra et Shatila de bénéficier de plusieurs points d'eau au niveau du souk et de potentiellement avoir accès à des sanitaires et des douches communes. Un moyen de réduire la consommation personnelle des habitants et de tout simplement assurer l'accès de l'eau pour tous.

Cette intervention abouti donc au déploiement d'un réseau d'eau collective qui permet aux différentes communautés de se rencontrer. Elle va notamment servir à l'échelle de l'intragroupe. En effet, dans le but de ne pas inondée les réservoirs d'eau primaires, des réservoirs secondaires sont mis en place au sein des quartiers de façon à desservir ces derniers plus facilement.

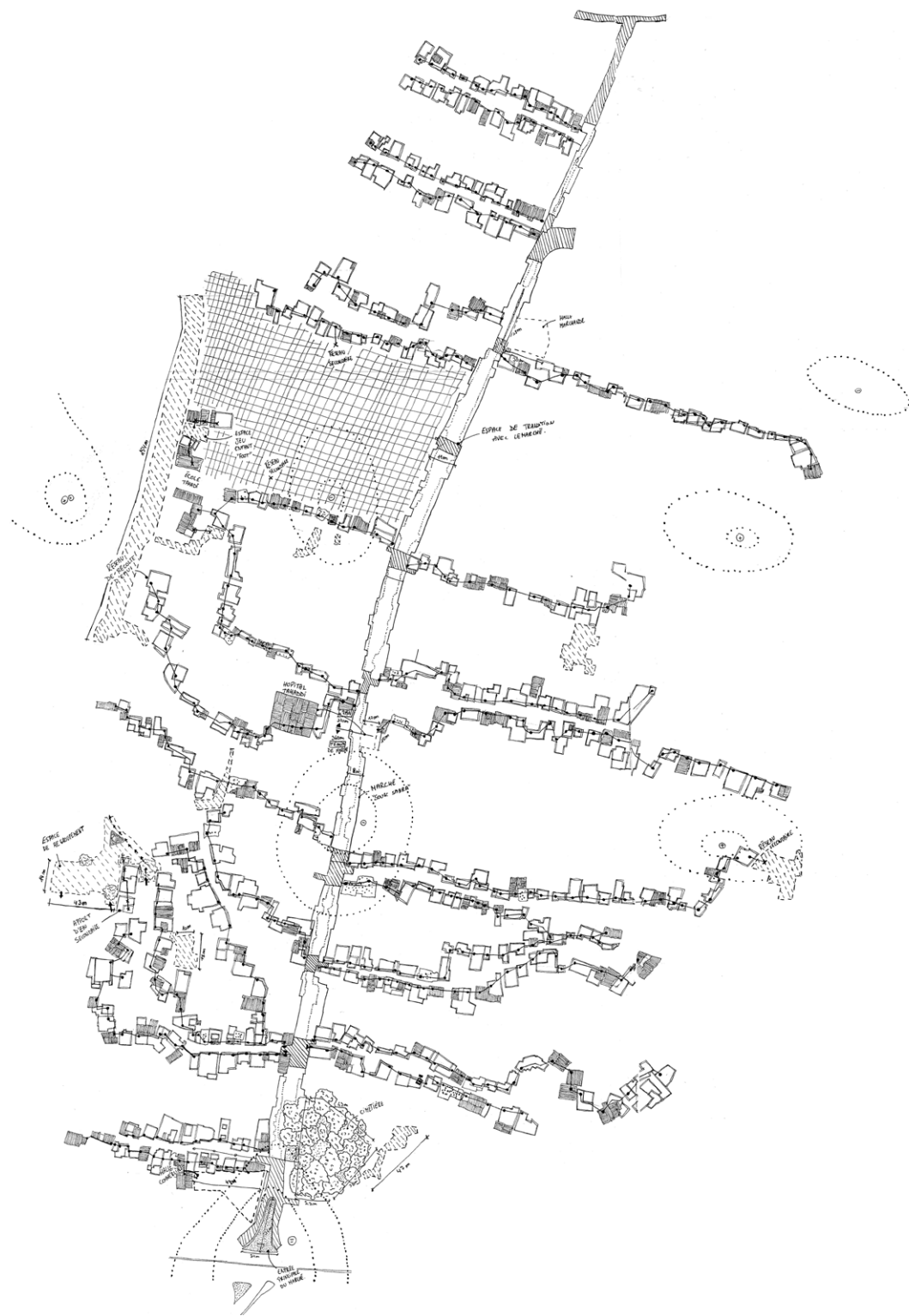
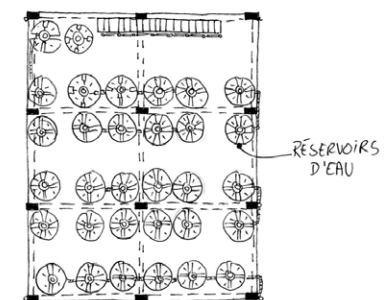
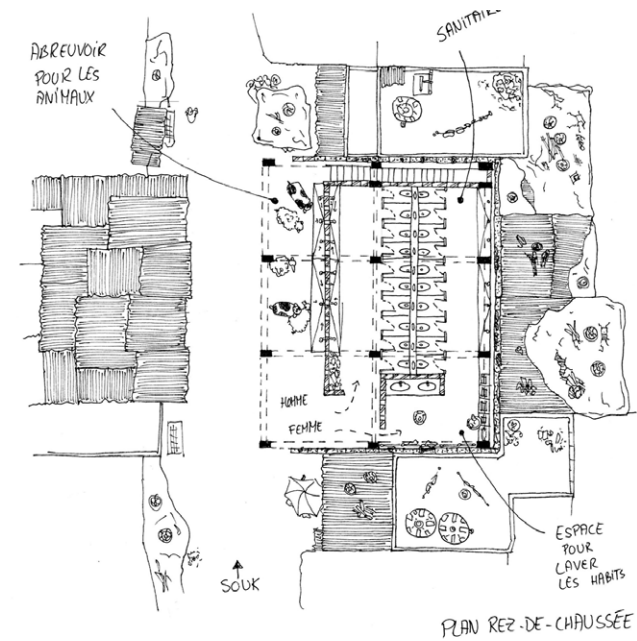
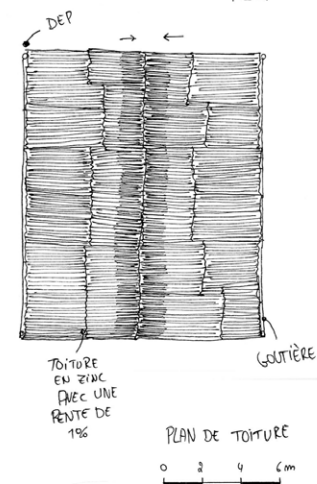


Fig.63: Système de récupération d'eau sur les toitures



PLAN ÉTAGE +1



PLAN DE TOITURE



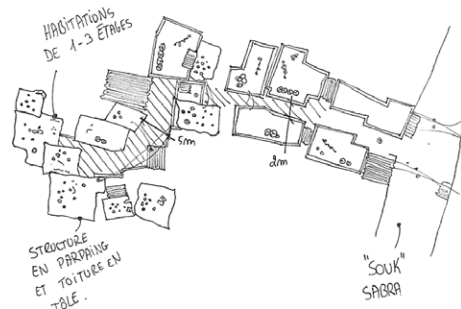
Fig.64: Plan des sanitaires



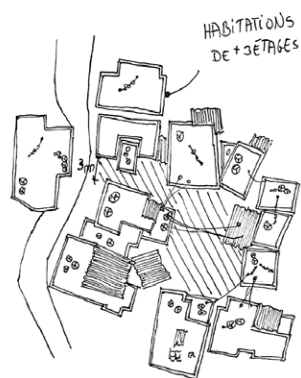
Fig.65: Une activité au sein du quartier de Sabra

6.3.3 Un espace pour les femmes dans l'intragroupe

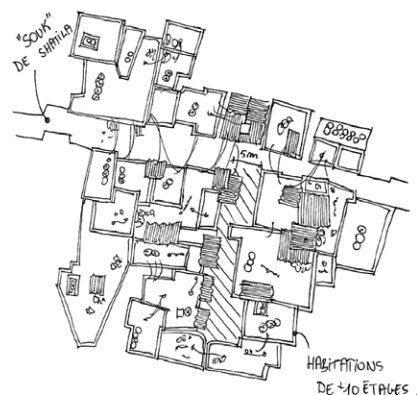
SABRA AU NIVEAU
DES HABITATIONS
DE SYRIENS



SABRA AU
NIVEAU DES
HABITATIONS DE
LIBANAIS



CAMP



SABRA AU NIVEAU
DES HABITATIONS
DES MINORITÉS

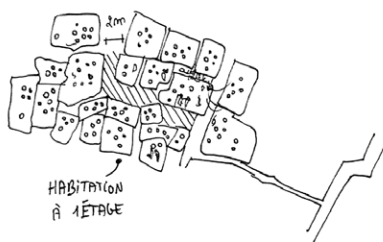


Fig.66: Les interstices au sein des différents quartiers

L'analyse des activités au sein des quartiers permet de comprendre le quotidien répétitif et discriminant du travail reproductif réalisé presque exclusivement par les femmes. Il est nécessaire de questionner la nature de ces activités, leur emplacement et les rapports sociaux qu'elles peuvent engendrer. Ces constats deviennent des outils de projets importants pour la rencontre des habitants du quartier.

Deux interventions sont essentielles à ce niveau :

1. Activités

D'un côté, divers espaces de rencontre sont implantés dans le but de revaloriser les activités quotidiennes des femmes. C'est ainsi au travers des espaces qui leur sont réservés, qu'elles pourront sortir, se regrouper et bénéficier d'activités communes qui rallient les femmes du quartier. Les interventions proposées se focalisent majoritairement sur la cuisine collective et les espaces de lavage collectif.

2. Réservoirs

Etant donné que ces activités nécessitent un apport d'eau constant, un raccord aux systèmes de récupération d'eau de pluie est nécessaire. C'est donc ici que l'on retrouve les réservoirs secondaires qui sont au service des quartiers et de leurs activités. Des points d'eau secondaires sont, de même, mis en place à leur tour.

C'est autour de ces activités communes et de ces points d'eau secondaires que se créent de nouvelles infrastructures sociales à l'échelle du quartier. En effet, rien de plus naturel que de réunir les habitants autour d'une cuisine partagée. Ces espaces majoritairement mis en place au premier étage de l'intervention permettent de s'occuper et de surveiller, en même temps, les enfants lorsqu'ils jouent. Un espace où la femme se détache de son foyer et intègre une communauté plus grande.

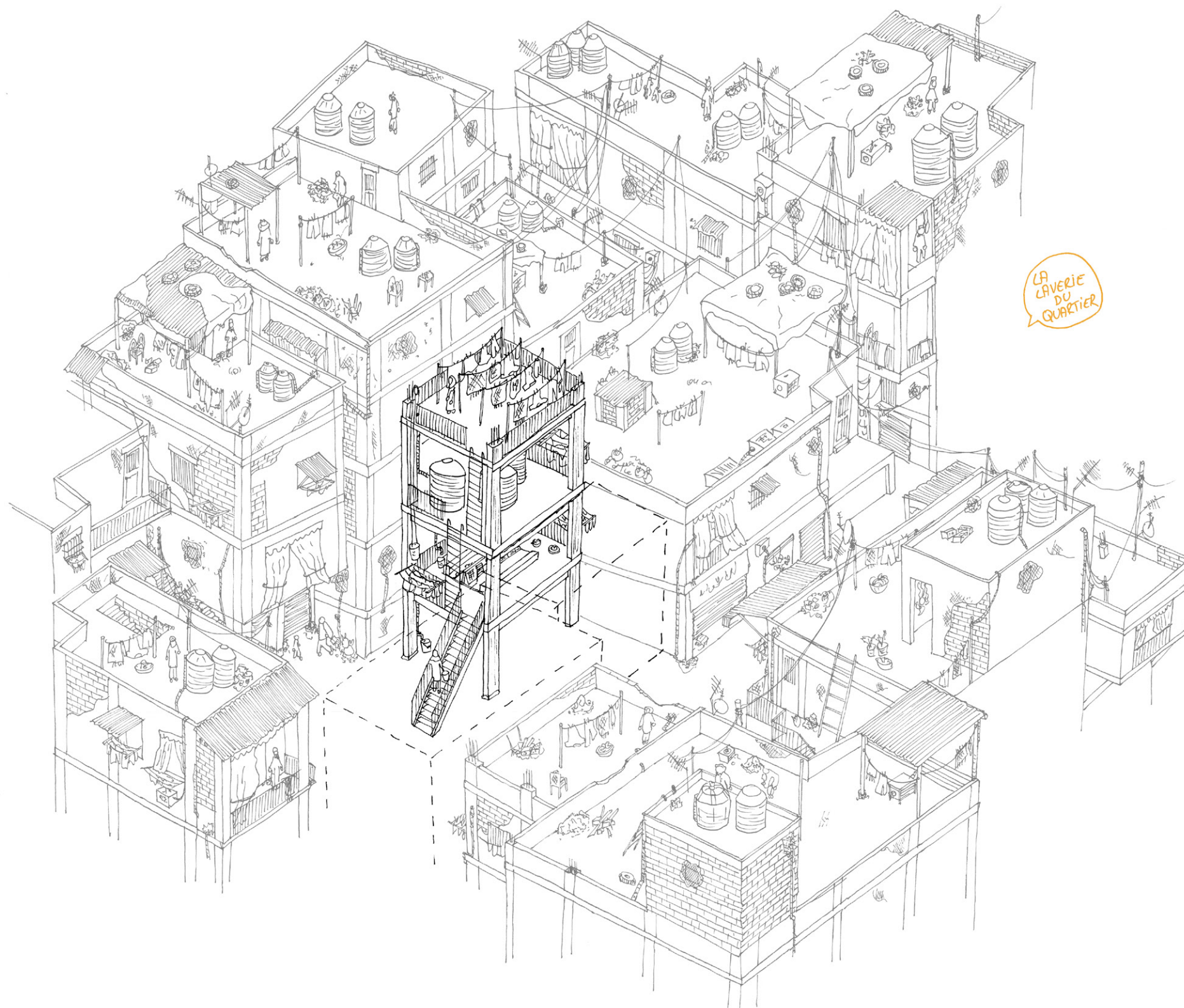
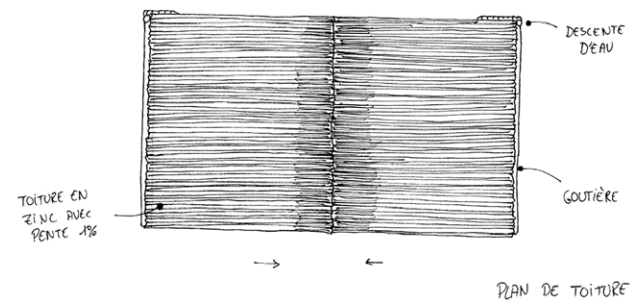
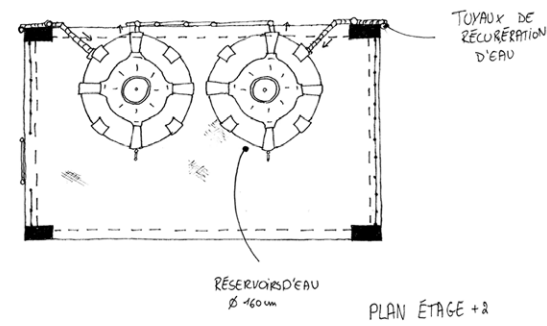
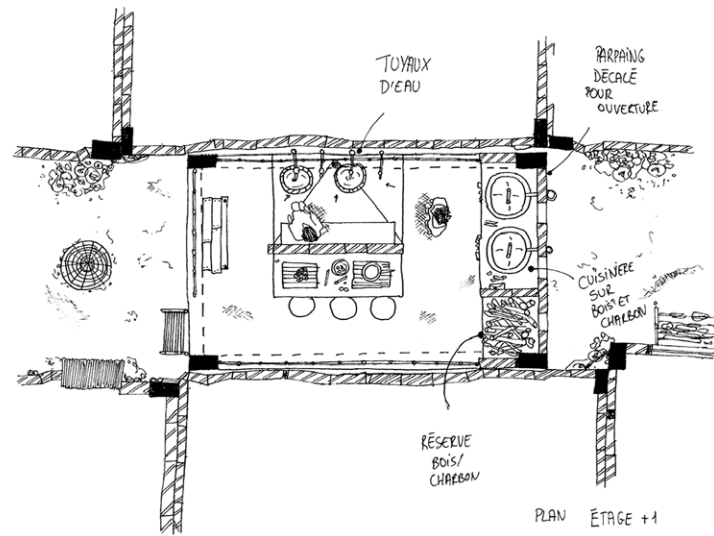
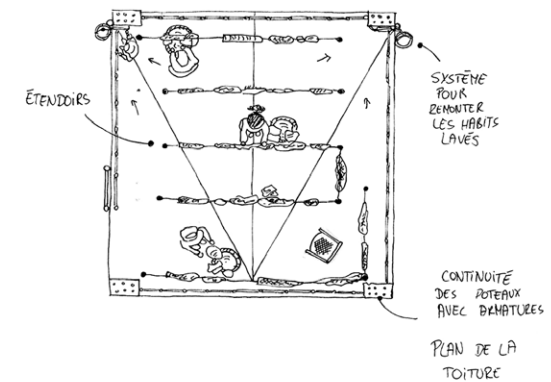
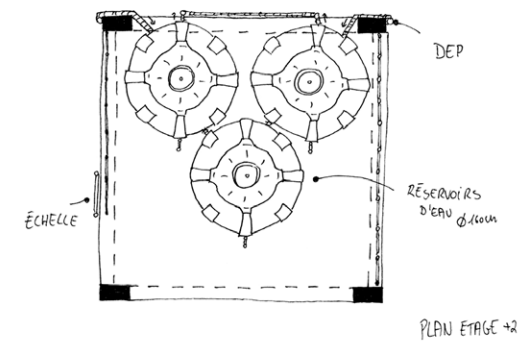
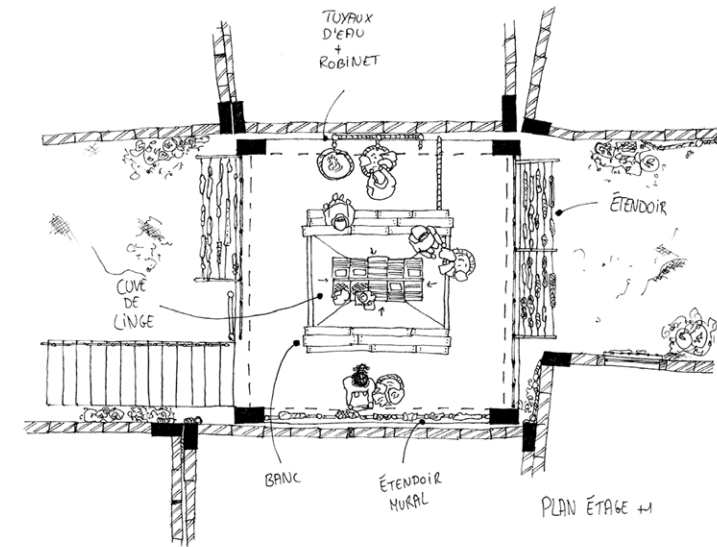


Fig.67: Une laverie commune dans le quartier

CUISINE PARTAGÉE



LAVERIE COMMUNE



0 0.5 1 1.5m

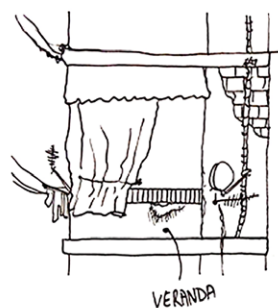
Fig.68: Plans d'une laverie et d'une cuisine partagée



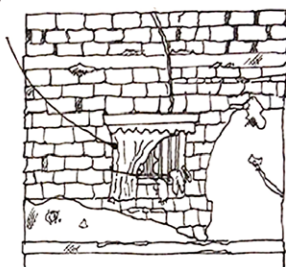
6.3.4 Des espaces annexes pour la cellule

Fig.69: Vers un «chez soi» solide

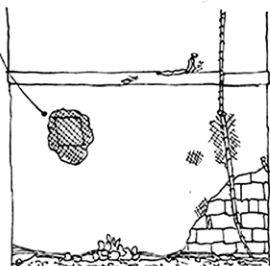
FENÊTRE



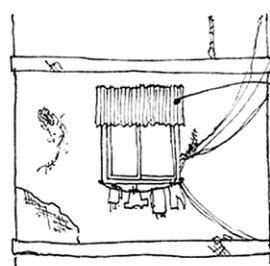
"BERDEYE" = RIDEAU



"SHARAK"
= GRILLAGE



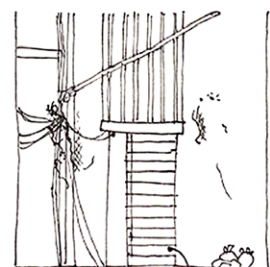
TÔLE
ONDULÉE



PORTE



PORTE
MÉTALLIQUE



ESCAIER

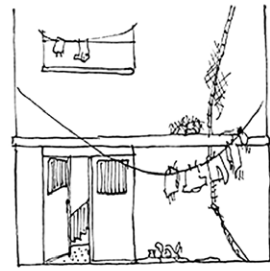


Fig.70: Typologies de façades

L'analyse de la cellule domestique a permis de comprendre que chaque habitation est différente, allant de sa façade à sa composition intérieure, et que la notion du confort et du chez soi varie selon les acteurs, leur mode de vie et leur situation financière. Un point commun les réunit pourtant, celui de l'étroitesse de l'intérieur.

Si l'on décrit à nouveau ces logements, ils sont en majorité construits indépendamment des habitations voisines et bénéficient de leur propre escalier ou d'une improvisation d'escaliers. De plus, les façades sont constituées principalement de petites ouvertures rendant le rapport physique à l'extérieur difficile. Il semble alors intéressant de mettre en place une stratégie qui réponde à ces difficultés. La stratégie développée ici est celle de l'implantation de nouveaux escaliers extérieurs communs à deux immeubles.

1. Escalier

Dans un premier temps, il est question de mettre en place cet escalier de façon à relier deux bâtiments et permettre de retirer les anciens escaliers pour libérer des espaces extérieurs. Par ailleurs, la structure de ce nouvel escalier, étant disposée contre les immeubles existants, permet de les solidifier structurellement.

2. Espace annexe

Dans un deuxième temps, étant donné la grande taille des paliers, des espaces annexes sont mis en place permettant aux habitants d'avoir un espace extérieur pour des sanitaires, des étendoirs de linge communs, etc. Cela permet donc d'agrandir le logement et d'apporter un peu de confort à ceux-ci.

Notons que cette notion de confort reste difficile à explorer car chaque logement varie et les stratégies qui peuvent aboutir à un confort pour tous dans un contexte comme celui-ci doit prendre en considération chaque habitant et son logement indépendamment.

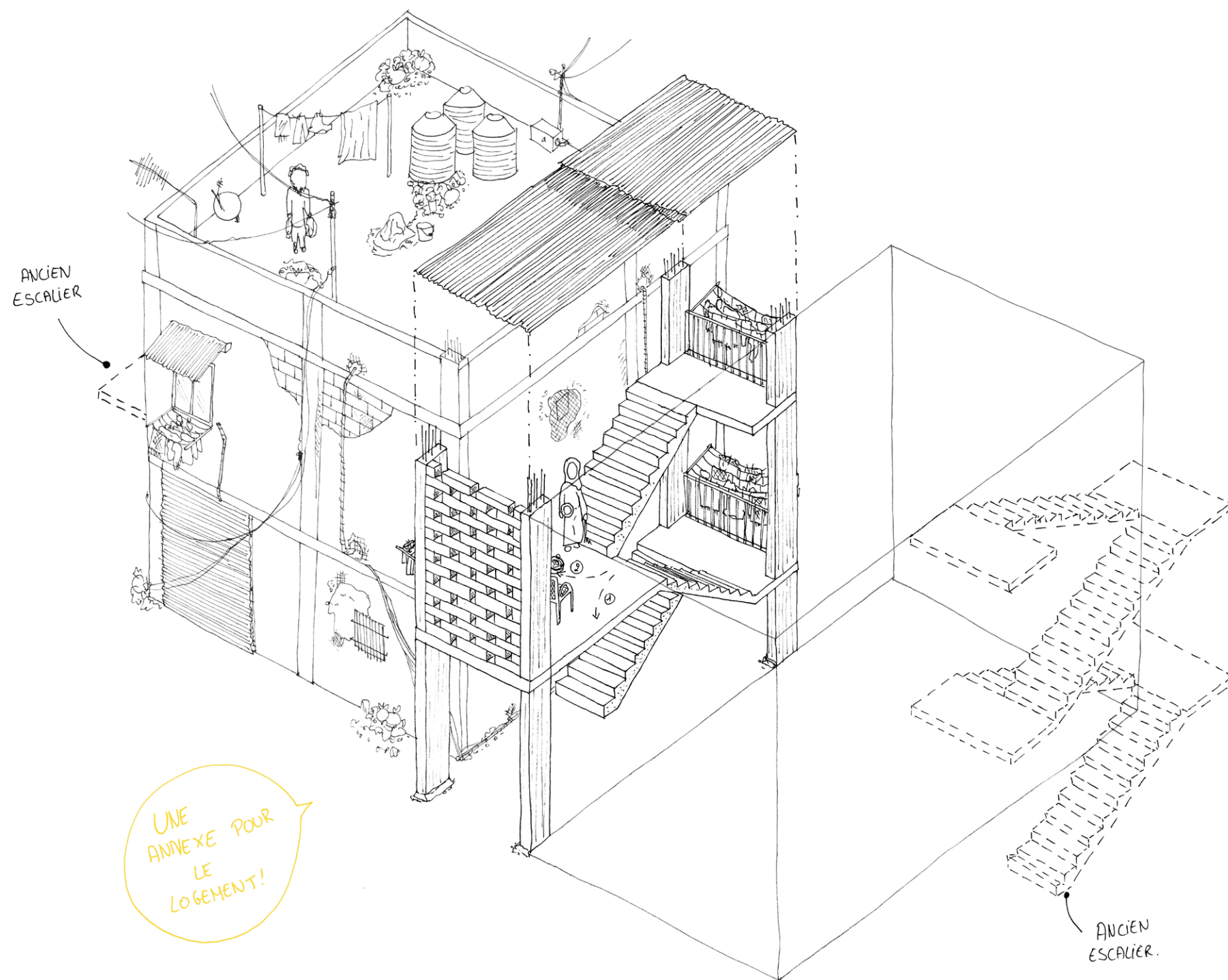
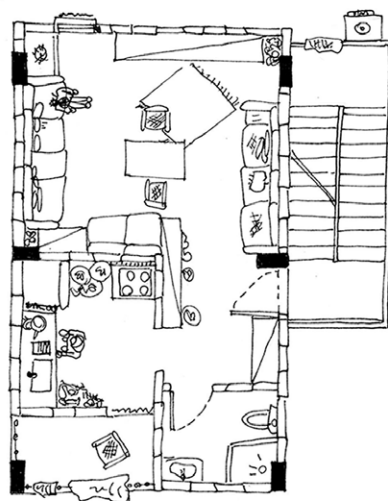
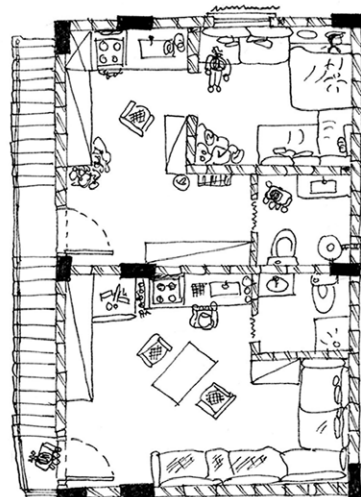
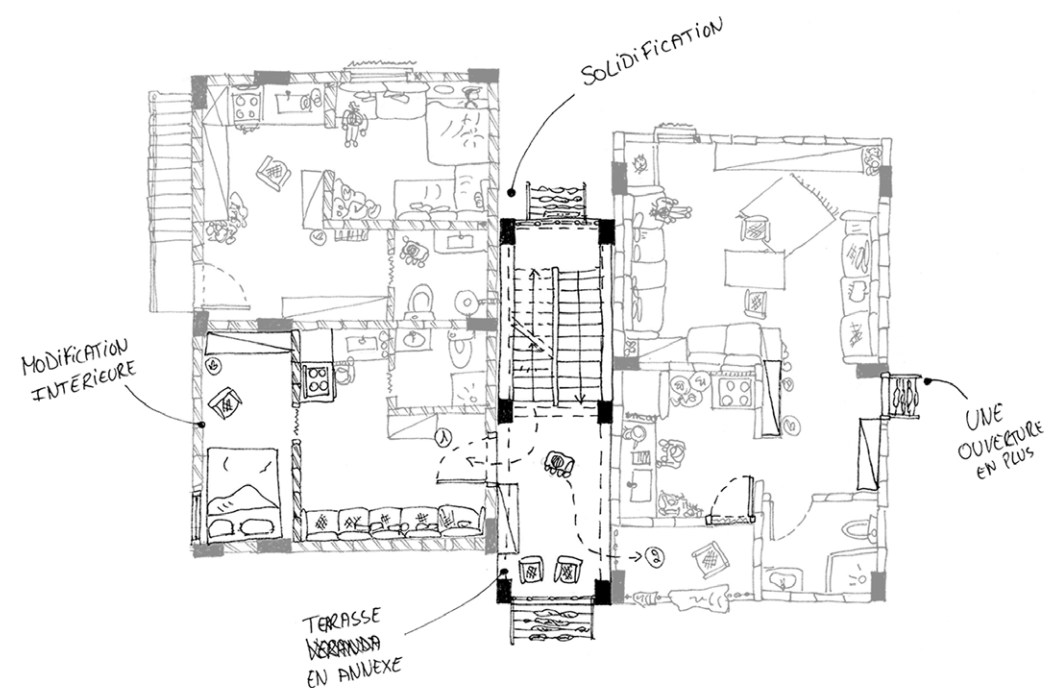


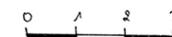
Fig.71: L'annexe d'un logement

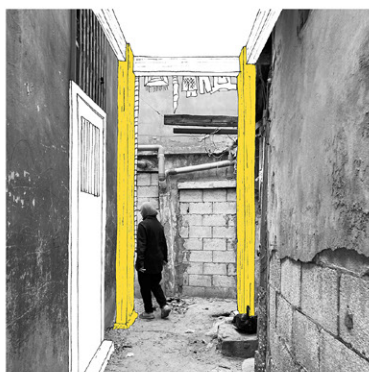
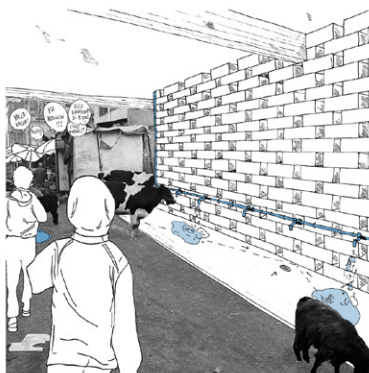


PLAN D'ORIGINE
D'ÉTAGE +1



PLAN D'INTERVENTION
D'ÉTAGE +1





L'ensemble de ses propositions créent peu à peu un fil conducteur entre les quatre échelles. Une narration en découle, présentant l'histoire d'une jeune fille libanaise chiite qui habite dans le bidonville de Sabra à Hay El Gharbe. Celle-ci dévoile son quotidien au travers de son passage de Beyrouth à sa maison. Quatre pellicules, quatre échelles, chacune définissant une proposition de projet qui se raccroche au quotidien de cette jeune fille. Un quotidien qui s'applique notamment à la majorité des habitants de Sabra et Shatila.

« Revenant de mon école située à Beyrouth, je passe par la déchèterie et j'aperçois monsieur Najib, un syrien âgé d'une cinquantaine d'année qui travaille à la bourra. Il est allongé sur un banc à l'ombre et se repose après cette longue journée de travail sous le soleil. En levant la tête un peu plus haut, je vois des femmes du quartier qui bricolent de nouveaux objets avec les déchets en plastique.

Je continue mon chemin jusqu'à arriver au souk. Bondé comme d'habitude, j'entends les marchands crier, les motos klaxonner et les passants parler. Quelques pas plus loin, j'aperçois une file au niveau des sanitaires. Ce sont sûrement des habitants qui veulent remplir leur galons d'eau.

Après quelques minutes, je rentre enfin dans mon quartier et m'isole du bruit. En route vers la maison, je vois un regroupement des femmes du quartier qui cuisinent ensemble, discutent et rigolent pendant que leurs enfants jouent au foot.

Une fois arrivée chez moi, je monte les escaliers, je dépose mes affaires et je repars m'installer sur le nouveau palier qu'on a si bien décoré hier avec les voisins d'en face. Ce nouvel espace extérieur a permis à mes parents de fermer notre ancien balcon et de le transformer en une chambre pour moi et mes sœurs. »

Fig.73: Le quotidien d'une habitante à Sabra et Shatila



Fig.74: Le territoire de Sabra et Shatila et son paysage

7 Une conclusion en guise de réflexion

7.1.1 L'informel comme source de réflexion

Entre les dires de Yona Friedman, de Hilde Heynen ou encore de Hassan Fathy, les réflexions et les idées qui tournent autour de contextes informels passent de l'utopie à la réalité. Ces pensées se développent au cours du temps et évoluent avec les espaces et leurs habitants.

Ces lieux sont devenus, pour moi, des sources de réflexion suite au travail minutieux que j'ai établi au travers d'une enquête de terrain. En effet, j'ai pu observer les habitants, les interroger et comprendre qu'ils n'ont pas de quotidien stable. Travailler, fournir de l'eau, de l'électricité, du chauffage, apprendre, se loger sont des activités qui sont difficiles pour eux car aucune infrastructure routière, d'égout, d'équipement collectif ou public ne leurs sont assurés. Ces populations inventent au jour le jour des solutions pour subvenir à leurs besoins les plus primaires sans aide externe, au travers de leurs usages et de leurs habitations. Ce sont les enjeux de la vie et les situations auxquelles ils font face qui créent le caractère des espaces qu'ils habitent et non pas le contraire.

En tant qu'architecte, on nous a toujours enseigné la planification, le dessin propre, les détails sans pour autant prendre conscience que certains n'ont pas usage de tout cela. En effet, il est possible de vivre sans architecte car l'homme se débrouille, il bricole et improvise. Ces territoires informels en sont la preuve même si le confort dont nous bénéficions ne s'y retrouve pas toujours. Parfois, je me demande même si cette planification est vraiment un privilège. En effet, si je compare Beyrouth à Sabra et Shatila, un contraste important de vie en ressort. Au-delà de la pauvreté et de l'insalubrité, j'y ai vu la notion de communauté, de groupement, de cohabitation réelle et d'échange. Des notions que l'on ne retrouve plus à Beyrouth car tout le fonctionnement de la ville est dicté par des décisions individualistes qui mettent sous l'éteignoir tout velléité de vie collective, propre aux êtres humains. Un débat pourrait alors s'ouvrir sur la notion même de planification, de la différence entre la ville et les espaces informels et de la place que chacun doit avoir.

7.1.2 L'informel comme point de départ

Savoir se positionner face à un contexte informel peut être difficile notamment lorsque le rôle d'un architecte est de proposer des interventions. Certains architectes tels que Hassan Fathy, Rainer Helh, Rahul Mehrotra, Rem Koolhaas ou encore le groupe Alger du Congrès internationaux d'Architecture Moderne (CIAM-Alger) se sont intéressés par le passé à ces zones informelles, articulant analyses des espaces et des pratiques habitantes et propositions pour l'avenir. Il est donc important de comprendre les différentes postures prises et les interventions qui ont pu être proposées auparavant. Sur base d'analyse détaillées, certains ont adoptés une position plus moderniste tel que le groupe de CIAM-Alger à Mahieddine, faisant fi des traditions locales propres au bidonville, et voulant éduquer par l'espace. D'autres ont essayés de se faufiler dans ce contexte informel tel que Rahul Mehrotra ou Rainer Helh, en adoptant les stratégies constructives locales et renforçant les usages en place. Ces deux modes d'intervention radicalement opposés, pourtant basé sur une étude fine de lieux, témoignent de la possibilité d'agir dans ces lieux.

Pour ma part, l'informel est un point de départ qu'il faut solliciter dans les propositions d'intervention architecturales. En effet, mon étude ethnographique est la source principale de ma recherche et de mes propositions. Elle prend en compte les usagers, leurs usages et leur habitat. Contrairement à la posture que prend CIAM-Alger face à un contexte informel, je décide de me positionner au milieu des habitants, avec eux, même si mon regard reste extérieur. En effet, mes ambitions se rapprochent plutôt de celles de Rainer Helh ou encore de Hassan Fathy qui décident de mettre en place des interventions avec le peuple et pour le peuple grâce à des techniques de constructions locales. Une posture qui agit directement avec les habitants selon leurs besoins. Une méthode qui permet donc de solidifier des usages informels et de mutualiser des usages autour de nécessités liées à des besoins primaires.

7.1.3 Conclusion

Cette recherche est le fruit de nombreux mois de travail et de réflexion. Elle découle d'une étude de terrain de Sabra et Shatila, constituée d'observations, d'entretiens et d'une analyse approfondie du site selon quatre échelles. Des propositions de projet, suivant chacune de ces échelles, sont mises en avant dans le but de répondre à des besoins précis au sein du logement, du quartier, des entre-quartiers et de leur rapport à la ville. Celles-ci se focalisent sur des méthodes utilisées auparavant par des architectes tels que Rainer Helh ou encore Hassan Fathy.

Ce travail témoigne des difficultés du quotidien et du mode de vie des habitants et permet notamment de prendre conscience de la vitesse à laquelle évolue un territoire comme celui-ci. Tout est œuvré et mis en place par les habitants selon leurs désirs et leurs besoins. Adoptant des méthodes de construction et d'agencement qui leur sont propres, ces habitants improvisent des espaces de vie et des systèmes informels qui leur permettent de survivre. La trace d'un architecte y est donc minime voire absente.

Dans un tel contexte, l'ego d'une architecte n'a vraiment pas sa place et il faut apprendre à se mettre réellement à la disposition des habitants, les écouter, comprendre leurs problèmes et leurs besoins pour ensuite essayer d'agir. Les interventions proposées ont ainsi pour but de créer des infrastructures sociales à partir d'infrastructures spatiales au travers de peu de moyens. Dans cette économie de moyens, on comprend que différentes propositions sont possibles pour faire rencontrer des gens qui de base n'ont rien en commun.

Il est finalement important de prendre conscience que dans des espaces informels, comme ceux de Sabra et Shatila, les aides doivent être multipliées sans pour autant être brusques. En effet, le but n'est pas de ressembler à la ville et d'effacer tout aspect humain de ces quartiers mais de permettre à chaque habitant de satisfaire ses besoins primaires et d'accéder à un droit fondamental : le droit à la ville.

8 Bibliographie

Agier, M. et Lecadet, C. (2014). *Un monde de camps*, éditions La Découverte.

Angélil, M. (2016). *Housing Cairo – The Informal Response*, éditions Ruby Press. Publié par ETH Zurich et MAS Urban Design.

Babels (2018). *Entre accueil et rejet : ce que les villes font aux migrants*, éditions le passager clandestin.

Ballegooijen, J.V et Rocco R. (2013). « The Ideologies of Informality: informal urbanisation in the architectural and planning discourses », *Third World Quarterly*, 34:10, 1794-1810. URL: <http://dx.doi.org/10.1080/01436597.2013.851890>

Beeckmans, L. Gola, A. Singh, A. et Heynen, H. (2022). *Making Home(s) in Displacement: Critical Reflections on a Spatial Practice*, publié par Leuven University Press. URL : <https://library.oapen.org/viewer/web/viewer.html?file=/bitstream/handle/20.500.12657/52155/9789461664082.pdf?sequence=13&isAllowed=y>

Bourgey A. Et Pharès J. (1973). « Les bidonvilles de l'agglomération de Beyrouth ». *Revue de géographie de Lyon vol.48, 107-139*. URL: https://www.persee.fr/doc/geoca_0035-113x_1973_num_48_2_1623

Chesnaïs, J-C. et Le Bras, H. (1976). « Villes et bidonvilles du Tiers Monde. *Structures démographiques et habitat* ». *Population (french edition)*, 1207-1231. URL : Villes et bidonvilles du Tiers Monde. Structures démographiques et habitat on JSTOR (ucl.ac.be)

Crane, S. (2013). *Use Matters – An Alternative History of Architecture*, Chapitre 6 pg 103, éditions de Kenny Cupers.

Darwich (2023). « Droits des réfugiés palestiniens au Liban », travail non publié, activiste

Doraï, M.K. (2006). *Les réfugiés palestiniens du Liban – une géographie de l'exile*, éditions de CNRS éditions

Fathy H. (1999). *Construire avec le peuple - Histoire d'un village d'égypte : gourni*, éditions de Sindbad-Actes Sud

Friedman, Y. (1979). *L'architecture de survie, une philosophie de la pauvreté*, éditions de l'éclat/poche.

Granotier, B. (1980). *La planète des bidonvilles : perspective de l'évolution urbaine dans le Tiers monde*, éditions L'Histoire Immédiate, Seuil.

Hehl R. (2012). « On the Political Economy of Urban Form. Informalize! », éditions

Ruby Press. Publié par ETH Zurich. URL: <https://angelil.arch.ethz.ch/wp-content/uploads/2018/06/Informalize.pdf>.

Here There Architecture (2017). *Beyond the refugee, a study of refugee camps*. Travail de fin d'études. URL: https://issuu.com/heretherearchitecture/docs/shatila_research

Kalff, E. et Lemaitre, L. (2008). *Le logement insalubre et l'hygiénisation de la vie quotidienne*, éditions de le Harmattan.

Kaufmann, J.C. (2016). *L'entretien compréhensif*. Editions d'Armand Colin

Klinenberg, E. (2018). *Palaces for the people – How social infrastructure can help fight inequality, polarization, and the decline of civic life*, éditions New York: Crown

Lauber, K. (2014-2015). *Architecture et Bidonvilles - La possibilité d'un cercle vertueux*, Travail de fin d'études, Master 2 en architecture (ENSAS). URL: https://issuu.com/ketsialauber/docs/rendu_150107_carr__

Lefebvre, H. (1968). *Le droit à la ville*, éditions de anthropos paris.

Lerchs, L. (2020). *Social justice - Socio-Ecological Margins*, Recherche en urbanisme dans le monde : actes du séminaire doctoral. URL: https://set.kuleuven.be/icou/events/PhD%20proceedings_7th%20WU%20-online%20vers.pdf

Masri, M. (1998). « The Children of Shatila », 46 min. Nour Productions, Channel 4. BBC/TV. Distribué par Arab Film Distribution.

Meadows, F. (2016). *Habiter le campement*, coédition par la Cité de l'architecture et du patrimoine, édition de l'Actes Sud, hors-séries.

Mehrotra, J.R (1991). « One space, two worlds». *Architecture + Design*. URL: <http://www.rmaarchitects.com/essays/one-space-two-worlds.pdf>

Petti, A. (2013). *Campus in camps*, A University in Exile.

Orhon J.N.(2020).«Bidonville:Architecturesdelavillefuture»,longmétrage,documentaire, chaîne : Encore +. URL: <https://www.youtube.com/watch?v=5CRKiYCt018>

Pinson D. (2016). « L'habitat, relevé et révélé par le dessin : observer l'espace construit et son appropriation ». *Espaces et sociétés*, 164-165, 49-66. URL: <https://www.cairn.info/revue-espaces-et-societes-2016-1-page-49.htm&wt.src=pdf>

Pokhariyal, G.P. (2005). « Models for understanding social problems in slums». *International Journal on World Peace*, 59-75. Publié par Paragon House. URL: https://www.jstor.org/stable/20753486?Search=yes&resultItemClick=true&searchText=slums&searchUri=%2Faction%2FdoBasicSearch%3FQuery%3Dslums%26so%3Drel%26ab_segments=0%2Fbasic_search_gsv2%2Fcontrol&refreqid=fastlydefault%3A2bbb01861

c74d890c3e4fe19b2cf2a3a&seq=1#metadata_info_tab_contents

Sheila C. (2018). « Se cachant en pleine vue : les bidonvilles dans la cité ». Perspective, édité par l'Institut national d'histoire de l'art. URL : [http:// journals.openedition.org/perspective/9691](http://journals.openedition.org/perspective/9691)

UNHABITAT (2012). « Streets as tools for urban transformation in slums: A Street-Led Approach to Citywide Slum Upgrading», United Nations Human Settlements Programme (UN-Habitat).

UNRWA (2023). United Nations Relief and Works Agency for Palestine Refugees. URL: <https://www.unrwa.org/>

UNHCR (2001-2023). The United Nations Refugee Agency. URL: <https://www.unhcr.org/>

Shahid L. (2002). « The Sabra and Shatila Massacres: Eye-witness reports». Journal of Palestine Studies, 36-58. Publié par Institute for Palestine Studies.

Youssef, M. et El Baba, N. (2017). « Guidelines for upgrading quality of life in low-income areas: a case study – Sabra - Tarik Jdideh, Beirut, Lebanon». Travail de fin d'étude pour la Faculté d'Architecture – de Design et de l'Environnement, Beirut Arab University, Liban, éditions de WIT Press. URL: <https://www.witpress.com/Secure/elibrary/papers/SDP17/SDP17034FU1.pdf>

Illustration:

Fig.1: Un garçon de l'autre côté du mur , photographie réalisée par l'auteure, 28 décembre 2022.

Fig.2: Des habitats différents , photographie réalisée par l'auteure, 29 juillet 2022.

Fig.3: Un paysage informel depuis la voiture, photographie réalisée par l'auteure, 27 décembre 2022.

Fig.4: Des gens, des magasins, des motocycles et un espace pérennisé », photographie réalisée par l'auteure, 27 décembre 2022.

Fig.5: Mon trajet de Beyrouth au sud du Liban, dessin réalisé à la main par l'auteure.

Fig.6 : Des camps et des bidonvilles dans le monde, Collage réalisé par l'auteure avec des photos de Delil Souleiman, d'Entraide Missionnaire et de umstur43.

Fig.7: Le schéma de création d'un camp de réfugié, dessin réalisé à la main par l'auteure.

Fig.8: Le schéma de création d'un bidonville, dessin réalisé à la main par l'auteure.

Fig.9: Carte de Sabra et Shatila », Google Earth Pro.

Fig 10: Les différentes typologies de camps et de bidonvilles au Liban, dessin réalisé à la main par l'auteure.

Fig.11: La formation de Shatila au cours de temps, dessin réalisé à la main par l'auteure.

Fig.12: La formation de Sabra au cours de temps, dessin réalisé à la main par l'auteure.

Fig.13: Pérennisation des espaces d'un camp palestinien au Liban, Photographie apparu dans une publication de la Plateforme des ONG Françaises pour la Palestine, 9 janvier 2018.

Fig.14: « Children of Shatila», Film réalisé par Masri, M., 1998.

Fig. 15: Des séquences de parcours, des découvertes, photographie réalisée par l'auteure, 2022-2023.

Fig. 16: Un carnet de bord et des cartes, photographie réalisée par l'auteure, 2022-2023.

Fig.17: Une page de mon carnet de bord, dessin réalisé à la main par l'auteure, 2022-2023.

Fig.18: Des croquis in situ, dessin réalisé à la main par l'auteure, 2022-2023.

Fig.19: D'infrastructure spatiale à une infrastructure sociale : le Manifeste, dessin réalisé par l'auteur.

Fig.20: 4 échelles d'analyse, dessin réalisé à la main par l'auteur.

Fig.21: L'intérieur d'une bourra, photographie réalisée par l'auteur, 2 janvier 2023.

Fig.22: L'entrée de la bourra, photographie réalisée par l'auteur, 2 janvier 2023.

Fig.23: Carte à l'échelle de la ville, dessin réalisé à la main par l'auteur.

Fig.24: Carte des limites visibles, dessin réalisé à la main par l'auteur.

Fig.25: Cartes des flux montrant les rapports à Beyrouth, dessin réalisé à la main par l'auteur.

Fig.26: Carte de l'espace où s'établissent les rapports à Beyrouth, dessin réalisé à la main par l'auteur.

Fig.27: Le marché de légume, photographie réalisée par l'auteur, 29 juillet 2022.

Fig.28: L'allée centrale du souk, photographie réalisée par l'auteur, 29 juillet 2022.

Fig.29: Carte à l'échelle de l'intergroupe, dessin à la main réalisé par l'auteur.

Fig.30: Carte et typologies de la ceinture commerciale, dessin à la main réalisé par l'auteur.

Fig.31: Carte des acteurs cohabitants à Sabra et Shatila, dessin à la main réalisé par l'auteur.

Fig.32: Carte des différents systèmes informels, dessin réalisé à la main par l'auteur.

Fig.33: Tuyaux d'eau branchés au réseau d'eau de la ville, photographie réalisée par l'auteur, 18 janvier 2023.

Fig.34: Des habitations de syriens groupées, photographie réalisée par l'auteur, 27 décembre 2022.

Fig.35: Des pins dans le quartier Horsh Sabra, photographie réalisée par l'auteur, 18 janvier 2023.

Fig.36: Carte à l'échelle de l'intragroupe, dessin réalisé à la main par l'auteur.

Fig.37: Catalogue des typologies des différents quartiers, dessin réalisé à la main par l'auteur.

Fig.38: Catalogue des acteurs des différents quartiers, dessin à la main réalisé par l'auteur.

Fig.39: BD des différents systèmes informels des tâches ménagères, dessin réalisé à la main par l'auteur.

Fig.40: Photographie d'un logement à Horsh Sabra, photographie réalisée par l'auteur, 18 janvier 2023.

Fig.41: Photographie d'un étendoir sur un mur en parpaing, photographie réalisée par l'auteur, 29 juillet 2022.

Fig.42: Carte à l'échelle de la cellule, dessin réalisé à la main par l'auteur.

Fig.43: Coupe perspective des espaces de Shatila, dessin réalisé à la main par l'auteur.

Fig.44: Processus de construction et catalogue des détails et de la planification du logement à Shatila, dessin à la main réalisé par l'auteur.

Fig.45: Processus de construction et catalogue des détails et de la planification du logement à Sabra, dessin à la main réalisé par l'auteur.

Fig.46: De la construction à l'appropriation, dessin réalisé par l'auteur.

Fig.47: Séquence de «Price of love in Shatila: Palestinain couple searches for home », documentaire réalisé par Al Jazeera et publié le 22 février 2023.

Fig.48: Coupe-façade de Sabra et Shatila, dessin à la main réalisé par l'auteur.

Fig.49: Un enfant jouant sur les escaliers, photographie réalisée par l'auteur, 29 juillet 2022.

Fig.50: Un espace de jeu improvisé, photographie réalisée par l'auteur, 9 juillet 2022.

Fig.51: Des souvenirs d'infrastructures spatiales aux infrastructures sociales, travail réalisé en commun avec Farah Fervel.

Fig.52 : Du minimum à des infrastructures sociales, travail réalisé en commun avec Farah Fervel.

Fig.53: Matériaux utilisés par les locaux, dessin réalisé à la main par l'auteur.

Fig.54: Techniques d'assemblages des locaux, dessin réalisé à la main par l'auteur.

Fig.55: Processus de réalisation, dessin réalisé à la main par l'auteur.

Fig.56: Photo d'un chantier à Sabra, réalisé par Antoun Rizk, ancien prof à l'ALBA, Liban.

Fig.57: Le recyclage de Sabra et Shatila à la ville, collage avec photographie et dessin

réalisés par l'auteur.

Fig.58: Espace des bourras et espace d'implantation, dessin réalisé à la main par l'auteur.

Fig.59: La bourra et son espace de recyclage, axonométrie réalisée par l'auteur.

Fig.60: Plan d'une bourra et de l'espace de recyclage, dessin réalisé à la main par l'auteur.

Fig.61: Des sanitaires entre les quartiers de Sabra et Shatila, collage avec photographie et dessin réalisés par l'auteur.

Fig.62: Espace d'intervention pour les sanitaires, dessin réalisé à la main par l'auteur.

Fig.63: Système de récupération d'eau sur les toitures, dessin réalisé à la main par l'auteur.

Fig.64: Plan des sanitaires, dessin réalisé à la main par l'auteur.

Fig.65: Une activité au sein du quartier de Sabra, collage avec photographie et dessin réalisés par l'auteur.

Fig.66: Les interstices au sein des différents quartiers, dessin réalisé à la main par l'auteur.

Fig.67: Une laverie commune dans le quartier, axonométrie réalisée à la main par l'auteur.

Fig.68: Plans d'une laverie et d'une cuisine partagée, dessin réalisé à la main par l'auteur.

Fig.69: Vers un «chez soi» solide, collage avec photographie et dessin réalisés par l'auteur.

Fig.70: Typologies de façades, dessin réalisé à la main par l'auteur.

Fig.71: L'annexe d'un logement, axonométrie réalisée à la main par l'auteur.

Fig.72: Plan d'une annexe commune avec un escalier commun, dessin à la main réalisé par l'auteur.

Fig.73: Le quotidien d'une habitante à Sabra et Shatila, collage avec photographie et dessin réalisés par l'auteur.

Fig.74: Le territoire de Sabra et Shatila et son paysage, coupe réalisée à la main par l'auteur.

